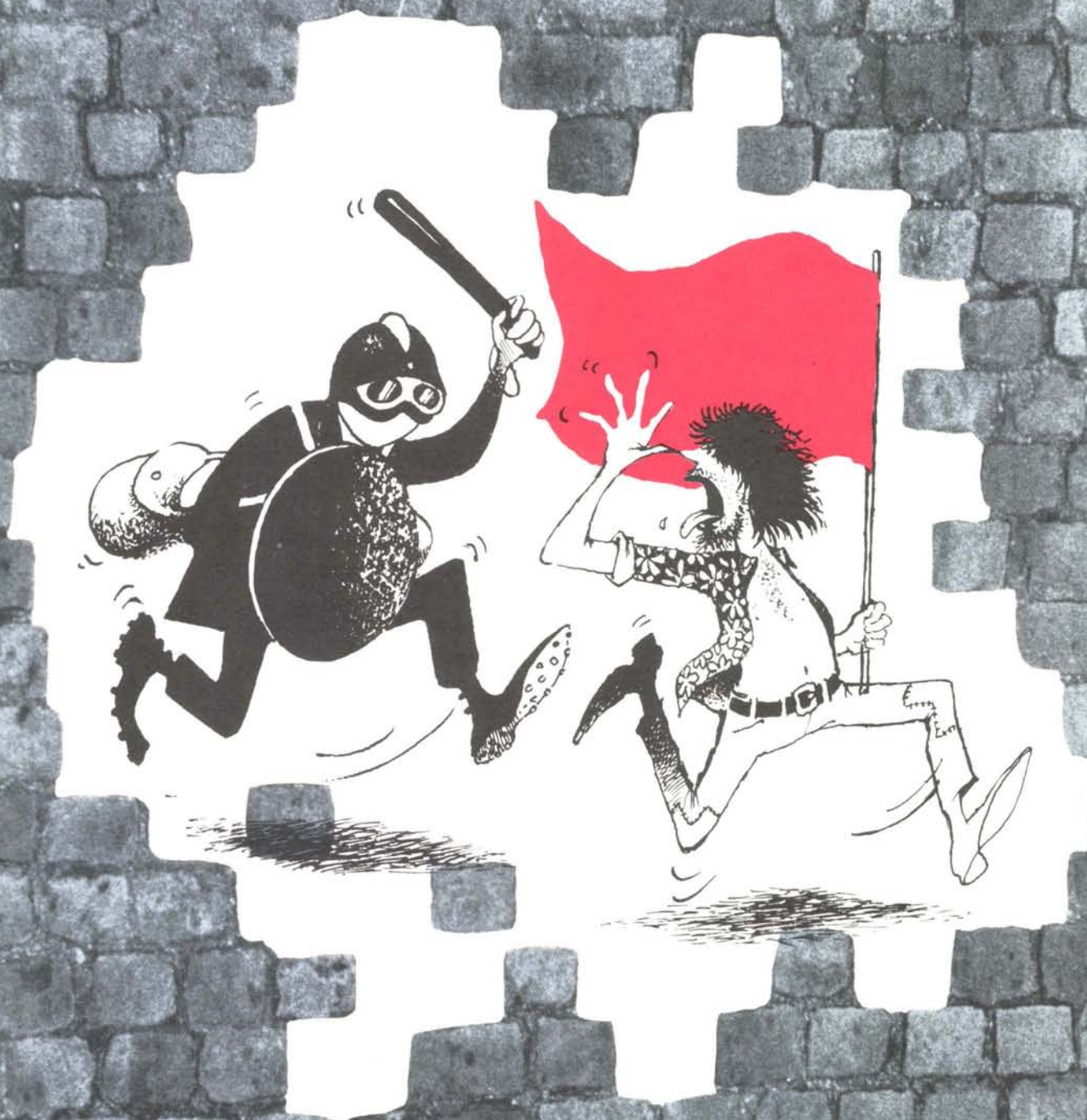


NOUVELLE SÉRIE N° 7

MAI-JUIN 1969 - 7,50 F

LE CRAPOUILLOT

Magazine non conformiste



LA CHIENLIT

PETIT GUIDE DE LA CONTESTATION

ARMALIB
LIBRAIRIE INTERNATIONALE
200 TITRES SENSATIONNELS !
 FRANÇAIS - ALLEMANDS - AMÉRICAINS - ANGLAIS
 ESPAGNOLS - ITALIENS - SUÉDOIS - VIETNAMIENS
 Armes anciennes, nouvelles et futures - Armures - Aviation militaire - Balistique - Catalogues de marques - Chargement - Chasse et grande chasse - Chasse photographique - Chasse préhistorique - Chiens - Collections - Disques d'oiseaux - Engins blindés - Exotisme - Faune sauvage - Glossaires et lexiques - Guerilla militaire - Old western posters - Tir - Trophées.

JOLI CATALOGUE ILLUSTRÉ 135X200
 EN NOIR ET EN COULEURS avec son Supplément **ARMA bis**
 présentant aussi toutes les nouvelles armes

5 F en timbres ou autre mode de paiement à :
ARMES PRÉVOST 2, Place Tourny, 33 - BORDEAUX
 C. C. P. BORDEAUX 400-58 — TÉLÉPHONE (56) 48.04.66

Armes très spéciales
 Armes blanches III^e R
 Fausses Armes (Japon)

**INSOLITE
 RARE
 CURIEUX**

**LIVRES & PRODUCTIONS
 EXCLUSIFS, NON EXPOSES**

Catalogue 90 pages illustrées,
 600 articles, contre 4 timbres

A. de P. serv. CR
 B.P. 100 PARIS 15
 Exposition et Vente
 70, rue Castagnary - Paris 15^e

LE CRAPOUILLOT
 Nouvelle série n° 7

Société d'Éditions Parisiennes Associées
 R.C. Seine 63 B 5039

Direction - Rédaction - Administration - Publicité
 49, avenue Marceau, Paris (16^e). Tél. : 553-65-09

CONSEIL DE DIRECTION
 Jean BOIZEAU
 Jean-François DEVAY
 Roland LAUDENBACH

REDACTEUR EN CHEF
 Michel EBERHARDT

SECRETAIRE DE REDACTION
 Frédéric MUSSO

REALISATION TECHNIQUE
 Guy PIAULT
 Pierre GATINIOL

Abonnements
 4 numéros : FRANCE 25 F
 ETRANGER 28 F (Taxes aériennes en sus)
 C.C.P. : SEPA, Paris 25-391-74
 (Pour changement d'adresse, joindre 1 F et la dernière bande)

Imprimerie Lang Grandemange
 36 à 42, avenue Marc-Sangnier
 92 - VILLENEUVE-LA-GARENNE

Le directeur de la publication : J.-F. DEVAY
 Dépôt légal : 2^e trimestre 1969

LA CHITENLIT



PETIT GUIDE DE LA CONTESTATION

**en politique, à l'université,
au théâtre, au cinéma, dans
la chanson, dans l'Eglise, etc...**

Sous la direction de Dominique VENNÉ

Pour s'y reconnaître dans les patois de la gauche

Si j'ai bien compris, il s'agit pour le « Crapouillot » de réunir dans ce numéro un GUIDE et un DICTIONNAIRE dont l'objet est de permettre le tourisme à travers certaines régions à la mode du bavardage politique.

Et, sans doute, la première vertu de cette entreprise sera-t-elle de permettre au touriste de passer inaperçu, de se confondre avec le paysage, d'échapper à cette dénonciation qui découle de toute impropriété de vocabulaire.

Les catégories sociales ont coutume de se distinguer par des signes infimes, en forme de clins d'yeux. On sait que la « petite » bourgeoisie et la « bonne » bourgeoisie se reconnaissent facilement au fait que la première dit « bonjour messieurs-dames » et que la seconde, la tête sous le billot, se refuserait à articuler ces sons. Et la « bonne » bourgeoisie se distingue elle-même de la « grande » bourgeoisie par son style de dégustation de l'asperge.

Mais à l'intérieur, de chaque caste, la politique a établi des régions entre lesquelles les frontières linguistiques sont tranchées. En 1936, déjà, deux avocats, voisins de palier, l'un lecteur de « l'Action Française », l'autre de « l'Œuvre », se distinguaient syntaxiquement à propos du dernier paquebot de la Transat, le premier disant « La Normandie » et le second « Le Normandie ». Les groupes syncrétiques, les bergeristes, par exemple, disaient : « Normandie ».

Depuis cette époque, la régionalisation n'a pas cessé de progresser et les dialectes de se multiplier. Certes, on peut les recomposer en grandes familles et retrouver aisément un fond de vocabulaire marxiste aux propos d'un maoïste, d'un P.S.U., d'un trotskyste, d'un U.N.E.F. et d'un contestataire apolitique, mais les nuances jouent un rôle révélateur qu'on ne négligerait pas sans danger. Ce n'est pas la première fois qu'on peut constater que plus la pensée se dissout, plus le vocabulaire s'enrichit.

L'âge introduit, bien entendu, d'autres frontières. Un vieux professeur, à un étudiant qui lui propose un mémoire sur Racine, demandera : « Quelles sont les grandes lignes que vous comptez dégager ? » Un peu moins vieux, il saura que la question doit s'énoncer ainsi : « Donnez-moi la problématique de votre thématique ».

Parfois une expression, après avoir prospéré dans une région, émigre dans une autre. Par exemple, les militaires de la guerre d'Algérie se reconnaissaient à certaines expressions : crapabuter, envoyer au tapis, affirmatif, cinq-cinq, chapeau la rizière (qui désignait ceux qui avaient fait l'Indo des autres), le gus, le gazier, le rombier, etc... Mais les journalistes gauchistes, à leur contact, acquièrent certaines de leurs images dialectales et, après Évian, on pouvait classer sans erreur dans les gaullistes de gauche, ceux qui, pour rendre compte de l'évacuation d'un secteur où les harkis avaient été massacrés pendant que le régiment français s'éloignait dignement, employaient l'expression chère aux paras : « L'opération a réussi. Juste quelques bavures sur le terrain. »

Prononcée par les uns ou les par autres, l'expression contenait le même mépris des êtres, mais à l'intonation, on sentait qu'avec les seconds ce mépris allait dans le sens de l'Histoire. Car l'intonation compte. Au moment de vous initier à tous ces patois, n'oubliez pas l'accent. Il atteint son maximum oxfordien entre la gauche de « l'Express » et la droite de « l'Observateur ».

Jacques LAURENT

Qu'on ne s'y trompe pas : notre but n'est pas de faire une encyclopédie de la contestation, mais plus simplement de nous attacher aux aspects qu'elle a pu prendre ces dernières années, en particulier depuis l'apparition du multifforme gauchisme. Nous avons surtout voulu que le lecteur puisse « situer » tel groupement, tel comité, tel mouvement, tel club, telle association, telle publication, discerner les subtils rouages qui les animent, les frontières qui les séparent et les interférences qui les unissent. Il se peut, toutefois, que, devant la soudaine accélération de l'Histoire que nous vivons présentement, quelques modifications de détail soient à apporter à des textes rédigés au début de mai 1969. L'essentiel n'en demeure pas moins « incontestable ».



“ ACTION ”

Journal publié à l'occasion des événements de mai 1968, à l'initiative de l'U.N.E.F., du S.N.E.sup, et des C.A.L. Son titre reprenait celui de l'hebdomadaire communiste fondé pendant la Résistance par Kriegel-Valrimont, dirigé ensuite par Yves Farge et Pierre Hervé, disparu en 1952. Le premier numéro sort le 7 mai 1968. La parution est quotidienne tout au long du mois de mai et des premiers jours de juin. Vendu à la criée par les militants des Comités d'action, il est aussi diffusé par les N.M.P.P.

A partir du mois de juillet, la direction annonce son intention de le transformer en hebdomadaire jusqu'à la rentrée universitaire, pour lui rendre alors sa périodicité journalière. En fait, il ne paraîtra plus qu'irrégulièrement et ne sera plus diffusé que par ses seuls militants.

La direction d'*Action*, à l'exception de Jean-Pierre Vigier, son responsable, entend conserver l'anonymat. Elle souhaite faire de ce journal le fédérateur des différentes tendances « révolutionnaires » apparues au cours des événements.

A la suite des mesures policières à l'encontre de ses diffuseurs et de la saisie d'un numéro au mois de juillet, le S.N.E.sup rapporte sa décision de ne plus soutenir *Action*, prise lors de son congrès du 14 juillet. Il va jusqu'à lui accorder un temps l'hospitalité de ses propres bureaux.

Au mois de décembre 1968, approuvant implicitement les attentats commis quelques jours auparavant contre des établissements industriels et bancaires, l'éditorialiste d'*Action* écrit : « Pour les révolutionnaires, alors que les phrases sur la légitimité de la violence sont aujourd'hui dans la bouche du moindre curé, le vrai débat est ailleurs ; c'est celui des formes de riposte violente que nous devons utiliser contre la violence bourgeoise, des formes d'organisation adéquates, du rôle de l'action directe dans le développement du mouvement de masse. »

ALTHUSSER (Louis)

Agrégé de philosophie, professeur à l'Ecole Normale Supérieure, Louis Althusser a publié, en 1965, un ouvrage intitulé « Pour Marx », puis « Lire le Capital ». Ces travaux qui reprennent certains de ses cours, entendent proposer une nouvelle interprétation du marxisme. Critiquant l'insuffisance théorique du Parti communiste, et les positions de ses penseurs officiels, comme Roger Garaudy, Louis Althusser s'efforce de dégager l'aspect scientifique de la pensée marxiste et considère le matérialisme dialectique comme une arme de la révolution.

Cette nouvelle lecture de Marx influença notablement le Cercle des Etudiants communistes de la rue d'Ulm. Ces derniers créèrent ainsi, en 1965, les « Cahiers marxistes-léninistes », s'écartant progressivement de la ligne communiste

ACTION

19 - VENDREDI 28 JUIN - PRIX MINIMUM : 0,50 F - Ce journal a été rendu à la vente des Comités d'action, pour la section de l'U.N.E.F. de l'U.N.E.F. et des Comités d'action, Lyon.

Demain
la parole
est
à nous



ACTION n°1

REPRESSION: FAIRE
FACE!



Pourquoi nous nous battons :

Alain Guisard : « Nous ne nous battons pas l'ennemi... »

MERCI ET ADIEU
MONSIEUR ROCHE

CHIENS
DE GARDE

Un bras court
pour l'ennemi
ROCHE, ministre
de l'Intérieur
Bastille, vous voulez
l'ennemi ?



Fac-simile des numéros 1 et 19 d'« Action ». Le dessin représentant un de Gaulle monumental est de Cardon, dessinateur à « l'Humanité ».

orthodoxe, et se rapprochant des positions chinoises. Ces divergences doctrinales et politiques entraînèrent l'exclusion de Louis Althusser, membre du Parti communiste depuis la Résistance, la dissolution du Cercle des Etudiants communistes de la rue d'Ulm, et la création de l'Union de la Jeunesse Communiste Marxiste-Léniniste. Cependant celle-ci devait à son tour se retourner, après de tumultueux débats à la fin de l'été 1967, contre son propre père dont elle dénonça « l'intellectualisme bourgeois ».

En apprenant le développement de la révolte étudiante, Louis Althusser, alors âgé de quarante-sept ans, fut victime d'une dépression nerveuse.

ANARCHIE

Les théories anarchistes sont apparues au XIX^e siècle, en réaction contre les sujétions écrasantes consécutives à la révolution industrielle. Elles prônent le culte de l'individu par opposition aux nouvelles contraintes sociales. Cependant, leurs principaux théoriciens, Godwin, Stirner, Proudhon, Bakounine, Reclus, Faure, Sorel, etc., s'opposent sur bien des points. C'est à Proudhon et à son ouvrage « Qu'est-ce que la Propriété ? », paru en 1840, que remonte l'usage du mot : « Quoique très ami de l'ordre, je suis, dans toute la force du terme, anarchiste ».

L'anarchisme aura des adeptes à droite comme à gauche. Sorel, Valois, le jeune Barrès et le jeune Maurras, puis l'Ecole de l'Ordre Nouveau avant celle du Fédéralisme, sans parler de la jeune droite littéraire d'après 1945 et d'une notable fraction de l'activisme, ont été nettement marqués par cette révolte contre la destruction de l'individu par une société tentaculaire. L'anarchisme de droite se différencie de celui de gauche par le refus de l'utopie ; il ne croit pas possible l'abolition de l'autorité et de la propriété ; en revanche, il croit que leur usage peut être transformé.

C'est au lendemain de la Commune de 1871 et de la disparition de l'Internationale en 1872, qu'apparaissent des groupes et des mouvements se réclamant de l'anarchie. Cette période, marquée par une impitoyable répression, encourage tout naturellement le recours à l'action illégale. Reprenant la formule de Malatesta et de Kropotkine, les anarchistes préconisent « la propagande par le fait ». En 1881, cette orientation entraîne une scission avec les groupes socialistes. Paradoxalement, les appels au terrorisme et à la violence ne seront entendus que lorsqu'ils auront cessé, à partir de 1892. Une série d'attentats où s'illustrent Ravachol, Gauthier, Vaillant, Henry, Pauwels, Caserio, etc., créent une psychose de peur dans le public. Plus tard, en 1905, Marius Jacob (qui aurait inspiré le personnage de l'Arsène Lupin de Maurice Leblanc), accomplit une centaine de vols « chez tous les parasites sociaux : prêtres, militaires, juges, etc. ». Puis, en 1911-1912, la « bande à Bonnot » pratique une « reprise individuelle » sanglante dont les péripéties viennent d'être portées à l'écran.

En fait, ces actions spectaculaires masquent le travail entrepris dès les années 1880 par les anarchistes dans les syndicats ouvriers naissants, auxquels ils donnent leurs fondateurs et leurs premiers dirigeants : Pelloutier, Pouget, Delesalle, Yvetot, Merrheim, Monatte, etc... Ainsi, dans la C.G.T., qui ne tombera que plus tard sous influence marxiste, se reconvertissent la plupart des disciples de Proudhon et de Bakounine.

L'anarchisme est aujourd'hui représenté par « *Le Monde Libertaire* », organe mensuel de la Fédération Anarchiste. Créé en 1954, il fait suite au vieux *Libertaire*, fondé par Louise Michel et Sébastien Faure en 1895, où s'illustrèrent par la suite Victor Serge, Pelloutier, Yvetot, Léon Jouhaux, Monatte, Louis Lecoin et André Marty, lorsque celui-ci fut exclu du Parti communiste. Le *Monde libertaire* et la Fédération Anarchiste (3, rue Ternaux, Paris-11^e) sont dirigés par Maurice Joyeux, Gérard Schaaf, Maurice Laisant, Paul Berthier, Jean-Louis Gérard. Outre les services administratifs,

les locaux de la rue Ternaux abritent les « Editions La Rue », la revue *La Rue*, et la librairie « Publico ».

La Fédération Anarchiste regroupe diverses formations et a créé des groupes un peu partout en France.

Il faut notamment signaler le groupe Libertaire « Louise-Michel », 110, passage Ramey, 18^e, qui édite une revue, des disques, prépare le traditionnel gala du *Monde libertaire*, auquel participe régulièrement Léo Ferré, organise des cours, des colloques et des travaux en commun. Le groupe Louise-Michel anime aussi l'Organisation Révolutionnaire Anarchiste (O.R.A.) qui touche essentiellement des jeunes, sous la direction de Bruno Allain, étudiant à Nanterre, et diffuse une feuille de combat : *L'Insurgé*.

Ajoutons enfin qu'au Congrès de Bordeaux, en 1967, le mouvement de Nanterre, avec Cohn-Bendit, qui se rattachait jusqu'alors à la Fédération Anarchiste, fit scission, estimant que celle-ci faisait preuve de « tendances bureaucratiques ».

La Fédération Anarchiste participa au Congrès international de Carrare (Italie), qui se réunit dans les premiers jours de septembre 1968. Ce congrès fut le théâtre de violents affrontements entre les anarchistes traditionnels et la tendance illustrée par Daniel Cohn-Bendit et le professeur Georges Lapassade.

Différents groupes de jeunes ont abandonné la Fédération Anarchiste, considérée comme vieillote. C'est le cas notamment des « Jeunesses anarchistes communistes ». Ce petit groupe qui publie un bulletin épisodique, *Arcanes*, s'est efforcé de pénétrer les C.A.L. Un autre groupuscule, l'Union des Groupes Anarchistes Communistes (U.G.A.C.), dirigé par Marcel Blanc, rédige un bulletin consacré aux problèmes de l'autogestion, *Perspectives Anarchistes-Communistes*.



Décembre 1892 : Vaillant jette sa bombe dans l'hémicycle de la Chambre. Très digne, le Président Dupuy déclare : « La séance continue ! »

ANTICONSTITUTIONNELLEMENT

Le plus grand des maux.

APPARITEURS MUSCLÉS

Genre d'huissiers plus particulièrement spécialisés dans les contraintes par corps et dont les exploits n'eurent pas l'heur de plaire aux étudiants. Bien que peu portés aux études, ils furent tous licenciés.



A l'entrée de Nanterre, deux belles figures d'intellectuels musclés surveillent les allées et venues des étudiants.

APPEL DU 18 JUIN 1968

Ne pas confondre avec l'appel du 18 juin 1940, lancé de Londres par le général de Gaulle. A titre anecdotique, nous vous soumettons celui-ci qui se veut une parodie du premier.

« ... Certes nous avons été submergés par les forces mécaniques, terrestres, aériennes et hertziennes de l'ennemi. Infiniment plus que leur nombre et leur matériel, c'est le martèlement des bottes sur les écrans de télévision et l'intoxication massive de la presse et des radios qui nous font reculer.

Ce sont les complicités manifestes et la rapidité du recours à l'illégalité qui nous ont surpris au point de nous amener là où nous sommes aujourd'hui. Mais le dernier mot est-il dit ? L'espérance doit-elle disparaître ? Le recul est-il définitif ? Non.

Nous qui vous parlons en connaissance de cause, nous vous disons que rien n'est perdu pour la révolution.

Nous avons encore de nombreux moyens de faire venir un jour la victoire, car les étudiants ne sont pas seuls, ils ont l'ensemble de la classe ouvrière avec eux. Ils peuvent faire bloc avec elle pour tenir et continuer la lutte. Ensemble, étudiants et ouvriers, nous pourrions libérer et utiliser l'immense industrie des usines et des facultés.

Cette révolution n'est pas limitée à notre pays. Cette révolution n'est pas tranchée par les journées de mai. Cette révolution est une révolution mondiale. Toutes les fautes, tous les retards n'empêchent pas qu'il y ait dans l'univers tous les moyens pour écraser nos ennemis.

Atteints aujourd'hui par notre faiblesse mécanique, nous pourrions vaincre dans l'avenir par une force révolutionnaire supérieure. Le destin du monde est là.

Le mouvement du 22 mars invite tous les révolutionnaires qui se trouvent en territoire français ou qui viendraient à s'y trouver, avec leurs armes ou sans leurs armes, travailleurs et étudiants, à s'organiser.

Quoi qu'il arrive, la flamme de la résistance populaire ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra pas.

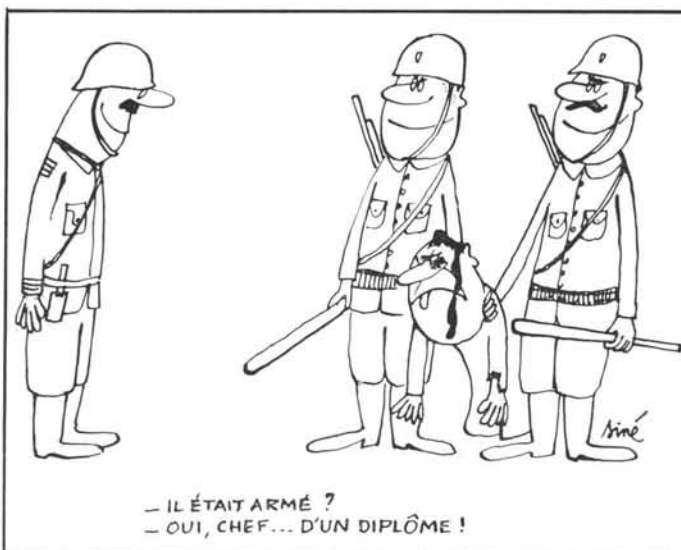
Demain comme aujourd'hui nous parlerons.

LE MOUVEMENT DU 22 MARS

ARCHITECTURE

Le 15 mai 1968, l'Ecole Nationale Supérieure des Beaux-Arts était occupée par ses étudiants. Les élèves d'architecture créaient une commission pour la « déféodalisation de la profession » (suppression de l'Ordre des Architectes, du Prix de Rome, de l'Institut) et la réforme de l'enseignement, ajoutant un certain nombre de revendications plus directement politiques. Plusieurs architectes apportèrent immédiatement leur appui, notamment MM. Grandval, Bossu, Schein, Kopp, Andrault, Parat, Chemetoff, Biro, Fernier, Marot, Tremblot, etc. Le 21 mai, 80 architectes occupaient les locaux de l'Ordre, rue Portalis. Le lendemain, une assemblée générale constituait le « Mouvement du 22 mai ». Celui-ci lançait une pétition pour demander l'abolition de l'Ordre considéré comme une institution réactionnaire. 1.600 signatures sur 8.000 membres auraient ainsi été recueillies. On y trouvait notamment les noms de MM. Zehrfuss, Badani, Dufau, Wogensky, Candilis, Balladur, Arretche, Arsène Henry, Pingusson, Grandval, Nicolas, Molle, Michel Ecochard, etc.

Cette agitation a pour élément moteur le Groupe International d'Architecture Prospective (G.I.A.P.) créé en 1965 par Michel Ragon, Kopp, René Sarger, Fernier et quelques autres. Le G.I.A.P. affirme que « l'architecture et l'urbanisme ne peuvent être que des actes politiques et qu'il faut socialiser le temps, l'espace et l'art ».



— IL ÉTAIT ARMÉ ?
— OUI, CHEF... D'UN DIPLÔME !

Dessin de Siné paru dans le n° 1 d'Action

ASSOCIATION DES AMITIÉS FRANCO-CHINOISES

Créée, à l'origine, par le Parti Communiste Français, cette Association fut colonisée par ses membres prochinois. A la suite de la rupture entre le Parti et ces derniers, l'Association passa, en juin 1966, sous leur contrôle complet, Jean Dresch et Marcel Rosette, membres du P.C., n'ayant pas sollicité le renouvellement de leurs mandats de président et de secrétaire. Le Comité directeur comprend : Maurice Baumont, président de l'Académie des Sciences morales et politiques, président d'honneur, Charles Bettelheim, directeur d'études à l'Ecole des Hautes Etudes, président-délégué, Mme Irène de Lipkowski (U.D.-V°), M. René Capitant (U.D.-V°, ex-ministre de la Justice du gouvernement Couve de Murville), Gilbert Mury, Régis Bergeron, rédacteur en chef de *L'Humanité nouvelle* organe du Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France (dissous en juin 1968), Mme Lucie Faure, directrice de *La Nef*, épouse du ministre de l'Education nationale du gouvernement Couve de Murville, ancien émissaire du général de Gaulle à Pékin, pour négocier la reconnaissance de la

Chine communiste. En septembre 1966, l'Association créait les *Cahiers des Comités universitaires et étudiants*, sous la direction de Joseph Marchisio, attaché au C.N.R.S., trésorier de l'Association et militant prochinois éprouvé. L'A.A.F.-C. joue un rôle capital dans l'établissement de relations politiques et financières entre la Chine et les organisations françaises soutenant sa politique. Secrétariat : 32, rue Maurice-Ripoche, Paris-14^e.

ASSOCIATION POUR LES LOISIRS ET LES ÉCHANGES DE LA JEUNESSE

Organisme chargé des voyages de jeunes à destination des camps de formation de Cuba. A la suite d'interdictions gouvernementales concernant ses séjours pendant l'été 1968, cette Association organisa les départs à partir de Prague. Secrétariat : 12, place Henri-Bergson, Paris-8^e.

ASTIER DE LA VIGERIE (Emmanuel d')

Le baron Emmanuel d'Astier de la Vigerie (dit « le baron rouge ») est né à Paris, le 6 janvier 1900. Il appartient à une famille passionnée de politique ; il est le frère du général François d'Astier de la Vigerie, collaborateur à Londres du général de Gaulle, et de Henri d'Astier de la Vigerie, monarchiste convaincu qui joua un rôle important à Alger, en 1942, au moment du débarquement allié et de l'élimination de l'amiral Darlan.

Emmanuel d'Astier est marié en secondes noces à la fille de l'ancien ambassadeur soviétique Krassine. Officier de marine, il se convertit au journalisme en 1934. Violentement anti-

sémite à cette époque, il espère qu'« un jour peut-être, dans les temps qui viendront, le nommé Drumont aura sa revanche » (26 juin 1935 dans l'hebdomadaire « 1935 »). Il ne dissimulait pas non plus, alors, sa sympathie pour Jacques Doriot.

Pendant la guerre, il choisit la Résistance, fonde le « Mouvement Libération-Sud » et entre au Conseil National de la Résistance. Passé à Londres en 1942, puis à Alger, il est nommé commissaire à l'Intérieur dans le Comité Français de Libération Nationale, en décembre 1943, et ministre de l'Intérieur du Gouvernement provisoire du général de Gaulle, en septembre 1944. Elu député d'Ille-et-Vilaine en 1945, il représente ce département avec l'étiquette « progressiste » jusqu'en 1958.

Le 1er février 1945, il était devenu directeur du quotidien *Libération*, contrôlé par le Parti communiste. Il y resta jusqu'à la disparition de ce journal, le 28 novembre 1964, à la suite de la décision prise par le P.C.F. de suspendre son aide financière.

Fondateur d'une éphémère « Union progressiste », vice-président du Conseil mondial de la Paix, Prix « Lénine » de la Paix en 1957, il concilie des sentiments gaullistes avec une fidélité inconditionnelle à la cause soviétique. En 1966, il reprit un ancien titre (*l'Événement*), dont il fit une revue mensuelle. Chroniqueur à la télévision, par autorisation spéciale du général de Gaulle, il consacre son « quart d'heure » à étaler ses convictions et ses sympathies notamment en faveur du Vietcong, participant ainsi de façon très efficace à la campagne anti-américaine. Emmanuel d'Astier est membre du « Mouvement des 29 », qui réunit, suivant sa propre expression, les « gaullistes d'extrême-gauche ».

ATELIER POPULAIRE DES BEAUX-ARTS

Ayant toujours cultivé le folklore étudiant et l'anarchisme militant, la vieille Ecole des Beaux-Arts de Paris était mûre pour devenir l'un des hauts-lieux de la contestation gauchiste. Des les premières heures de la « révolution » — le 14 mai à 15 heures — les élèves prirent possession des locaux. Mais, fait insolite, alors que leurs camarades étudiants grimpaient sur les tables et hurlaient des slogans, les futurs Prix de Rome se mirent aussitôt au travail. Ils avaient compris que leur devoir était de fournir à la révolution étudiante ce dont elle avait le plus besoin : des images.

Sans le vouloir, ils allaient écrire, jour après jour, toute l'histoire de la crise, en affiches simples, dépouillées et possédant un étonnant pouvoir de choc.

Chaque matin à l'« Atelier Populaire », une assemblée générale choisissait un ou deux thèmes d'affiches parmi tous ceux qu'on lui proposait. S'emparant de ces thèmes, des dessinateurs réalisaient aussitôt des ébauches qu'on soumettait à la critique générale. Le projet définitif était alors confié à l'atelier de sérigraphie qui opérait les tirages. Les slogans et les textes étaient le fait d'une équipe spéciale qui soumettait, elle aussi, ses trouvailles à la critique collective.

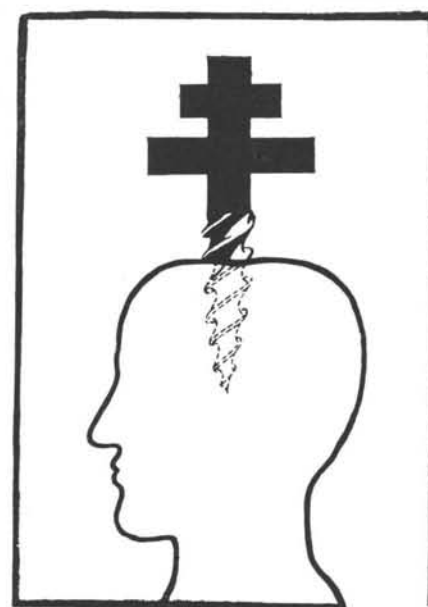
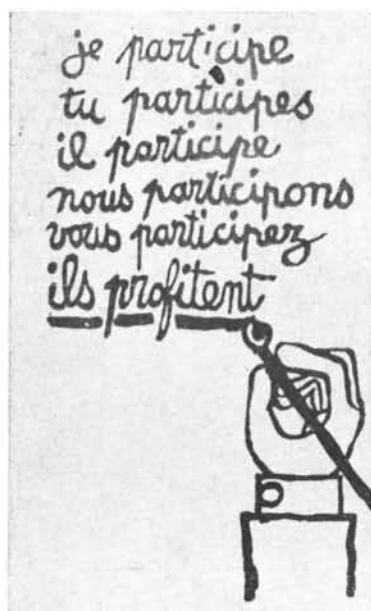
De cet atelier qui fonctionna jour et nuit, sortirent quelque 600.000 affiches aussitôt collées sur les murs de Paris, bien vite lacérées par la police, encore plus vite remplacées par de nouvelles trouvailles plus explosives, et recherchées aujourd'hui à prix d'or par les collectionneurs.

La qualité de ces affiches était indiscutable. A une époque où la publicité utilise toutes les ressources de la couleur, les œuvres de l'Atelier Populaire des Beaux-Arts affirmaient en contraste la primauté absolue du noir et blanc, des oppositions violentes, des trouvailles graphiques et des slogans efficaces.

En pleine lutte politique, il fallait avant tout être clair et rapide. Les fumisteries de l'art abstrait furent radicalement balayées. Voulant « coller au peuple » et se faire immédiatement comprendre de lui, les révolutionnaires des Beaux-Arts retrouvèrent un style primitif très proche des images populaires du siècle dernier.



Le Baron rouge a de bonnes fréquentations



En mai et juin 1968, les affiches de l'atelier des Beaux-Arts couvrirent les murs de Paris. Aujourd'hui, elles sont recherchées par les collectionneurs du monde entier et les originaux atteignent des prix considérables.

La première affiche sortie de l'Atelier Populaire résumait l'angoisse du moment : « Qui crée ? Pour qui ? » L'une des dernières représentait le chef de l'Etat en uniforme baillonnant un jeune homme, avec ce slogan : « Sois jeune et tais-toi », allusion aux mesures d'interdiction qui frappèrent les mouvements révolutionnaires.

Le 27 juin 1968, la police occupa l'Ecole des Beaux-Arts et ferma l'Atelier Populaire. Mais 350 affiches différentes témoignent que la rue Bonaparte fut finalement le seul bastion contestataire où l'imagination avait pris le Pouvoir. C'est assez rare pour être signalé.

AUTOMOBILE

La ferraille des barricades fumait encore. La France entière était désorganisée. L'essence était rare. C'est alors qu'un élégant jeune homme, au volant de sa voiture de sport, se présenta devant une pompe à essence et réclama un tour de faveur. « De quel droit ? » demanda le pompiste. « Je suis Geismar », répondit le jeune homme. « Ah ! C'est vous le casseur de voitures ? Eh bien, je vais vous donner de quoi rouler ! » Et le brave homme, saisissant une barre de fer, se mit à démolir méthodiquement le véhicule de la pensée révolutionnaire.

L'anecdote serait banale si elle n'était significative : la société de consommation ne pouvait admettre qu'on touchât à sa plus noble conquête qui est le cheval-vapeur. Aussi lorsque les contestataires de Mai utilisèrent les voitures comme matériau de barricade, les renversant et les incendiant au besoin, ce fut l'une de leurs plus lourdes erreurs. Les gens des balcons qui jetaient de l'eau pour empêcher les gaz de monter ou qui cachaient les étudiants poursuivis fermèrent



Le cimetière de la rue Gay-Lussac, au matin du 11 mai 1968. Ces premières victimes furent fatales aux enragés.

leurs fenêtres et leurs portes en les voyant secouer les voitures. Quand on est à la fac de Lettres, on ne devrait pas ignorer que les Français mettent dans leurs autos autant d'essence que d'amour-propre. Les gens du pouvoir, eux, l'avaient mieux compris en libérant l'essence avant le week-end, déclenchant un concert national d'avertisseurs. Pour sauver la France, il avait suffi de mettre un coq dans les moteurs.



BABY (Jean)

Ce professeur d'histoire, décédé au mois de janvier 1969, demeure l'une des principales figures de la contestation gauchiste. Ayant adhéré au Parti communiste en 1924, il collabore, en 1933, avec Aragon, Nizan, André Chamson, André Gide et Romain Rolland, à la revue *Commune*, organe de l'Association des Ecrivains et Artistes Révolutionnaires, créée par Münzenberg, représentant du Komintern.

Dans les premières années qui suivirent la Seconde Guerre mondiale, il fut rédacteur en chef d'*Economie et Politique* et considéré comme l'un des intellectuels les plus en vue du P.C.F., l'un des plus fermes staliniens. Assistant au procès de Rajk, en Hongrie, il soutint contre l'évidence la thèse de la culpabilité.

Son évolution semble dater du XX^e Congrès du Parti communiste d'Union Soviétique. Il critiqua alors le poids que la bureaucratie fait peser sur les intellectuels. Au début de 1960, il publia sur ce thème *Critique de base*, ouvrage qui conteste les thèses du XV^e Congrès du P.C.F. Au même moment, contrairement aux consignes du Parti, il signait le *Manifeste des 121*. Ce fut la rupture, après trente-six ans de militantisme. Il fut exclu en mai 1960. Dès lors, tout en critiquant le stalinisme, il se rapprocha des thèses chinoises, et publia notamment, chez Grasset, un ouvrage qui fit quelque bruit : *La Grande Controverse sino-soviétique*.

Sa fille, Yvonne Baby, mariée au docteur Alain Fourcade, fils d'Anne Philipe, après avoir collaboré aux *Lettres Françaises*, puis à *Femmes Françaises*, tient aujourd'hui avec Jean de Baroncelli la chronique cinématographique du *Monde*.

BADEN-BADEN

Lieu de villégiature préféré des chefs d'Etat français lorsque Paris est trop chaud.

BAKOUNINE Michel

Aristocrate russe entré dans la contestation globale vers le milieu du siècle dernier. Utopiste à la générosité aussi imprécise que slave, il sert depuis de caution philosophique instantanée aux générations successives d'anarchistes, séduits à la fois par le sérieux de sa réputation et la sonorité redoutable de son nom. Souvent cité et très rarement lu.

BARJONET (André)

Syndicaliste, né le 9 janvier 1921, au Maroc, dans une famille comptant de nombreux officiers supérieurs. Adhère au Parti communiste, alors qu'il est étudiant à Toulouse. Sa participation à la Résistance interrompt ses études. A la Libération, il dirige la *Revue de Presse économique, juridique et sociale*. Il entre au Centre d'Etudes Economiques de la C.G.T., dont il assume la direction, après le départ de Pierre Le Brun. Membre du Conseil Economique et Social depuis 1959, et vice-président de la Section de la Conjoncture et du Revenu National de cette assemblée, il appartient au Comité de rédaction d'« *Economie et Politique* ». Le 23 mai 1968,

il démissionne de ses responsabilités au sein de la C.G.T. Le lendemain, il annonce son retrait du P.C. et son adhésion au P.S.U. Participant au meeting du Stade Charléty, le 28 mai, il déclare : « Si j'ai quitté la C.G.T., c'est parce que les dirigeants n'ont pas su ou peut-être pas voulu voir que la situation où nous sommes est vraiment révolutionnaire. »

Auteur de plusieurs ouvrages économiques, il publie un opuscule *La Révolution trahie de 1968*, dans lequel il condamne le « marxisme-léninisme », générateur de la bureaucratie des partis communistes, et préconise de revenir à « l'esprit créateur du marxisme ». D'autres responsables de la C.G.T. suivront son exemple : Roland Andrieu, secrétaire du syndicat des marins de Nantes ; Arthur Haneuse, secrétaire général du syndicat des artistes musiciens ; Pierre Boulez, président d'honneur de ce syndicat, etc. Au congrès du P.S.U. de mars 1969, il est élu au bureau national de ce parti.

BARRAULT (Jean-Louis)

Il est bien dommage qu'en France le ridicule ne tue plus. Sans cette fâcheuse indulgence, Jean-Louis Barrault n'existerait plus depuis longtemps.

Son grandiloquent hara-kiri de l'Odéon (« Barrault est mort »), le soir où des braillards de tous poils envahirent et saccagèrent ce théâtre entretenu par les deniers des contribuables, aurait enseveli quiconque sous les rires. Pas lui.

Rompu au trépas de théâtre, le pître officiel de la V^e devait ressurgir quelques semaines après pour contester ses maîtres de la veille : « Serviteur, oui. Valet, jamais ! » s'écria-t-il dans une lettre ouverte à Malraux publiée par *Le Figaro*.



Barrault sur la scène de l'Odéon : « Je suis mort ! »

Encore une réplique en carton-pâte. Avec un zèle identique, Barrault a multiplié ses Scapinades avec le Front Populaire ou les occupants allemands, sous Ramadier ou sous de Gaulle, pour le théâtre bourgeois ou pour l'autre théâtre.

Il a dû emprunter sa devise au pétomane Genet : « Je souffle à tous vents ».

« BARRICADES »

Reprenant un titre utilisé par de jeunes activistes au lendemain des Barricades d'Alger de janvier 1960, les « Comités d'Action Lycéens » lançaient leur propre bulletin au mois de mai 1968. A la rentrée scolaire de l'automne suivant, *Barricades* utilisait l'adresse d'Action, 52, rue Galande, Paris, 5^e, et reparaissait, imprimé sur 8 pages, sous un nouveau titre : C.A.L. Directeur : L. Chalit.

BEATNIKS

Les premières manifestations de ces adolescents en révolte apparurent aux Etats-Unis autour des années 1950, dans une ambiance de jazz, de marijuana, de L.S.D. et de poésie surréaliste. Le phénomène ne tarda pas à franchir l'Atlantique, touchant l'Europe du Nord, la France, puis les pays de l'Est où il est sévèrement combattu.

A Paris, les beatniks ont tendance à se concentrer dans certains quartiers. Au début du printemps, les riverains de la rue de la Huchette voient ainsi débarquer la légion étrangère de la contestation chevelue. Sur les quais de la Seine, dans les squares, sous les ponts et sous les porches, cette nouvelle bohème côtoie la cloche de papa. Mais anciens et modernes ne fraternisent guère. Seuls points communs entre eux : la crasse, les parasites et la crainte de voir surgir le car de police du troisième district, dont les équipes sont spécialisées dans le ramassage des vagabonds. Ces équipes n'hésitent pas à employer la manière forte, tout en y mettant des gants et en portant des combinaisons serrées aux poignets et aux chevilles pour éviter les infiniment petits. Jeunes et vieux prennent alors le chemin de la maison d'arrêt de Nanterre, où, pendant vingt-quatre heures, règne la grande fraternité de la douche, de l'étuve et de la désinfection.

Les beatniks dorment peu la nuit. Le soir, après une soupe populaire distribuée en face de l'église de Saint-Séverin, ils se réfugient dans un café de la rue Saint-Jacques, ouvert jusqu'à l'aube. A coups de vin rouge, de haschich et de L.S.D., ils reconstruisent le monde. Après dix heures du soir, le prix des consommations double : le « canon » de rouge passe de 90 centimes à 1,80 F. Mais qu'importe ! On trouve toujours un peu d'argent soit en « faisant des craies » (dessins sur le trottoir), soit en « faisant la manche » (la quête en chansons aux terrasses des cafés), soit encore grâce aux mandats expédiés par la famille honnie.

Pour l'hébergement, les tuyaux ne manquent pas. Car le beatnik est un clochard transcontinental. Il sait que, de Londres à Istanbul, il trouvera partout ses semblables. Sa chaîne de bistrot européens et américains fonctionne avec une précision voisine de celle des hôtels Hilton.

On troque l'adresse d'un café de Gênes contre celle d'un hindouiste de Dusseldorf, hôte bénévole des gens de passage. On sait qu'à Hambourg, une clinique expérimente un vaccin contre le rhume. On peut s'y faire embaucher pour huit jours. Nourri, logé et 100 marks à la fin du traitement.

Seuls les purs refusent d'effectuer le moindre travail. Ils spéculent sur la mauvaise conscience des débrouillards pour vivre à leurs crochets. Ils les remboursent en exposés non-violents ou en discours sur l'aspect transcendantal de la chorégraphie bantoue.

Les événements de Mai 1968 ont passablement dérangé ce petit monde hirsute. Paradoxalement le beatnik n'a approuvé l'enragé que du bout des lèvres. La « révolution » bouleversait son univers limité aux quatre coins par l'alcool, la paresse, l'amour libre et le L.S.D. De plus, la police parisienne avait

une fâcheuse tendance à le confondre avec les faiseurs de barricade. Rafles, passages à tabac et expulsions se multiplient. Tout cela poussa les beatniks et leurs émules hippies à émigrer vers la Contrescarpe ou la rue de Buci.

Seul l'usage accru du haschich et autres hallucinogènes ainsi que de constantes références au Zen et au tantrisme distinguent en fait les hippies des beatniks. Mais jamais, à Paris, les hippies ne sont parvenus à créer l'équivalent de leurs communautés de Greenwich Village ou de San Francisco. Qu'à cela ne tienne, pensent nos hippies, l'essentiel est tout de même atteint puisque le bourgeois s'imaginer que la chemise à fleurs fait le hippy.



Deux beatniks au soleil : la révolution en marche

BEAUJON

Ancien hôpital où l'on soigne les ecchymoses, les bras cassés, les yeux pochés, les coups de crosse, les brûlures d'acide et les coups de godillots, par homéopathie.

BÉJART (Maurice)

Chorégraphe. Né à Marseille en 1927. Fils du philosophe Gaston Berger. Abandonne des études de philosophie pour se consacrer à la danse et décide de s'appeler Béjart, « peut-

être à cause du nom de la femme de Molière ». Elève de Jean Laurent, il affirme son originalité et devient le chef de file d'une nouvelle vague chorégraphique. Après 1958, il prend la direction d'un corps de ballet dont il fait le « Ballet du XX^e siècle ». Ses préoccupations politiques, dominées par un anticolonialisme militant, l'amènent à colorer nettement son inspiration artistique. Ainsi va-t-il à Cuba pour rechercher un enregistrement de la voix de Che Guevara : « Je suis sûr que cela m'inspirera », dit-il. D'un ballet composé sur la IX^e Symphonie de Beethoven, il fait une apologie de l'antiracisme. Maurice Béjart a exprimé sa solidarité avec la contestation de mai 1968 (voir *théâtre contestataire*.)



Maurice Béjart : « Je danse donc je conteste »

BERKELEY (Université de)

L'Université de l'Etat de Californie, autrement appelée Berkeley, est l'une des premières des Etats-Unis par la qualité de son enseignement et l'étendue des programmes qui y sont professés. Berkeley atteint à la renommée mondiale depuis la « révolution » de 1964, qui vit s'y développer une intense agitation politique et idéologique qui peut être considérée comme l'origine et l'exemple de l'agitation universitaire de Berlin, puis de Paris. Ce mouvement se développe sous la direction des agitateurs du S.D.S. (Student for a Democratic

Society — à ne pas confondre avec son homologue allemand), notamment Mario Salvio et Art Golberg qui firent leurs premières armes lors des campagnes de provocation organisées aux côtés des racistes noirs, au Sud des Etats-Unis, et qui ont été nettement influencés par les fondateurs du mouvement Beatnik, Allen Ginsberg et Jack Kerouac. La direction des opérations passe progressivement aux mains des groupes terroristes noirs, tels ces « Panthers » dont le meneur, Elridge Cleaver, a purgé 9 ans de prisons pour viols. On notera également que Berkeley est située dans la région des Etats-Unis où l'on rencontre la plus grande proportion d'immigrants chinois et asiatiques. C'est dans cette université qu'apparaît la nouvelle technique du « Teach-in » pour manifester l'opposition de certains étudiants à la guerre au Vietnam. Le *Teach-in* (du verbe *to teach* = enseigner et *in* = dans) consiste à occuper le campus d'une université et à lancer un vaste et interminable débat de contestation, faisant appel à la spontanéité de la grande masse des participants et à la maîtrise discrète de la minorité politique animatrice. Ainsi, les 21 et 22 mai 1965, les universités de Columbia, Wisconsin et Berkeley réunissent 30.000 étudiants, avec la participation d'Isaac Deutscher, Norman Mailer et Arthur Miller. Cette nouvelle méthode de propagande s'adapte bien à la mentalité universitaire, à un public juvénile disponible et politiquement inculte, aisément conquis par une argumentation qui fait avant tout appel à sa sensibilité. Un organe de liaison et d'intervention, le « Vietnam Day Committee », de Berkeley, organise de vastes manifestations et développe des contacts internationaux, notamment en Allemagne, avec le S.D.S. Les *Teach-in* qui s'inspirent des méthodes de la « révolution culturelle » chinoise, après avoir influencé le mouvement étudiant allemand, ont nettement inspiré certaines méthodes des « enragés » français de Nanterre et d'ailleurs.

BOULTE (Nicolas)

Né en 1943. Il préside en 1964 l'Association des Etudiants de l'Institut Catholique de Paris et défend la tendance de gauche de l'U.N.E.F. En novembre 1965, après la crise de la J.E.C., il fonde une éphémère « Jeunesse Universitaire Chrétienne ». Secrétaire général du Comité Vietnam National, il est arrêté le 20 mars 1968, dans le cadre de l'enquête sur les attentats commis à Paris contre plusieurs établissements américains. Cette arrestation sera le prétexte de l'occupation des bâtiments administratifs de la Faculté de Nanterre, le 22 mars, manifestation qui donnera son nom au mouvement animé par Daniel Cohn-Bendit. Peu après, Nicolas Boulte était libéré. Il collabore au *Nouvel Observateur* comme spécialiste de la contestation dans l'Eglise.

BOURGEOIS

Ancien étudiant qui a perdu la mémoire en trouvant un diplôme.



« CAHIERS DE MAI »

Bulletin de documentation et de formation « pour la poursuite du Mouvement ». Le premier numéro est publié le 15 juin 1968. Les articles ne sont pas signés. Ils sont rédigés par des responsables des Comités d'Action Populaire. Le côté confidentiel de sa diffusion donne d'autant plus d'importance aux études qui y sont publiées. Directeur : M. Daniel Anselme.

CASQUE

Enveloppe de métal ne contenant rien ou presque : la tête d'un C.R.S.

CASTRO (Fidel)

Né le 13 août 1926, à Cuba. Fils d'un riche émigrant espagnol. Elève assidu des Jésuites. Il entre en 1945 à la Faculté de Droit de La Havane et devient président de la Fédération des Etudiants. Avocat en 1950, il se marie avec la sœur du futur secrétaire d'Etat à l'Intérieur de Batista. Il milite alors dans un groupement de gauche non communiste. Candidat au Congrès, en 1952, il ne peut être élu : Batista vient de prendre le pouvoir. Il entre dans l'opposition et tente vainement, le 26 juillet 1953 (date devenue fête nationale), de s'emparer d'une caserne, avec une centaine de partisans. Arrêté, condamné à quinze ans de prison, amnistié deux ans plus tard, il s'exile au Mexique. Le 15 novembre 1956, il tente, à bord du yacht « Granma », de débarquer à Cuba pour rallier ses partisans. L'opération échoue. Seuls, Castro et douze de ses fidèles (parmi lesquels Che Guevara et Raul Castro, son frère) parviennent à gagner la Sierra Maestra, où ils constituent un maquis : le « Mouvement du 26 juillet ».

Un an plus tard, Castro obtient l'appui du Parti Communiste Cubain. La conjonction de leurs efforts permet de renverser le régime de Batista. Ce dernier s'enfuit à l'étranger le 1er janvier 1959. Dans le premier gouvernement révolutionnaire, Castro n'est que commandant des forces armées. Mais il élimine successivement ses concurrents, grâce à l'appui communiste. En janvier 1960, il négocie avec Mikoyan, représentant l'U.R.S.S., le dégagement complet par rapport aux Etats-Unis, et l'établissement de liens étroits avec l'Est. En 1961, il se proclame « marxiste-léniniste » et accentue une impitoyable répression contre ses adversaires, qu'ils soient les alliés d'hier ou les ennemis de toujours. En 1966, 3 à 4.000 personnes quittent chaque mois Cuba pour se réfugier aux Etats-Unis. Fidel Castro, devenu Premier ministre et secrétaire général du Parti Communiste Cubain, est le maître absolu de Cuba, dont la vie est marquée par son tempérament volcanique. Il est aussi, depuis plusieurs années, l'un des héros de l'extrême-gauche européenne et le porte-drapeau de la contestation mondiale. A noter cependant, qu'en août 1968, il approuvera l'occupation de la Tchécoslovaquie par les armées soviétiques.



L'ami Fidel de la contestation

« CAUSE DU PEUPLE » (La)

Tri-hebdomadaire de combat créé pendant les événements de mai 1968 par les militants prochiñois (U.J.C.M.-L.) des Comités d'Action Populaire. Cette feuille, imprimée sur quatre pages, diffusée par des vendeurs à la criée, s'intitule *Journal de Front Populaire*. Directeur : R. Castro. Tirage pendant les événements : environ 8 000 exemplaires.

CENT ARTISTES POUR LE VIETNAM

A l'initiative du Comité Vietnam national, un certain nombre d'artistes et d'écrivains ont décidé de manifester leur solidarité avec le Vietcong, en organisant une soirée politico-artistique au Palais de Chaillot, le 28 juin 1967. Sur scène : Graeme Allwright, Pierre Asso, Barbara, Léo Campion, Monique Chaumette, Jacqueline Danno, Raymond Devos, Eva, Maurice Fanon, Clara Gansard, Francis Lemarque, Colette Magny, Hélène Martin, Francisco Montaner, Monique Morelli, Mouloudji, Georges Moustaki, Marie-José Nat, Philippe Noiret, Les Poémiens, Germano Rocha, Catherine Sauvage.

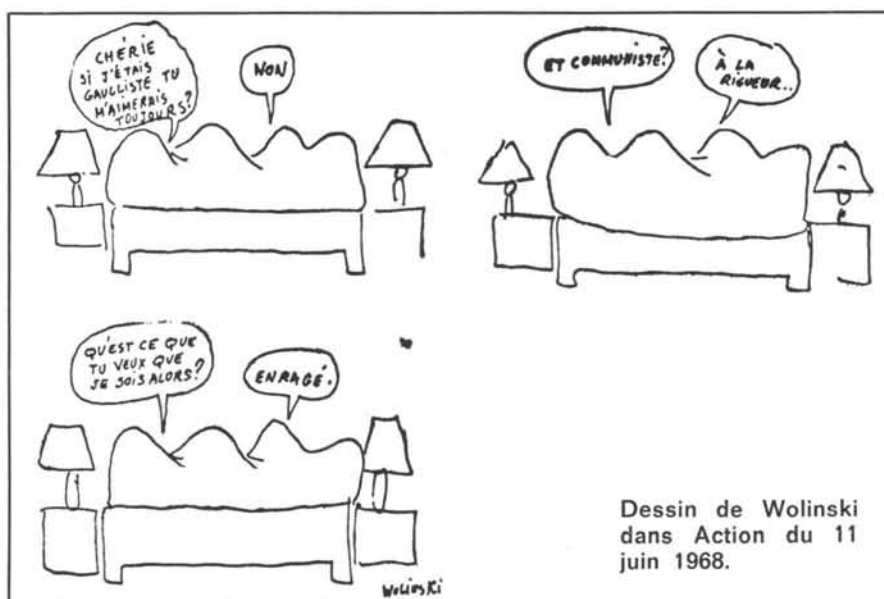
Parmi les signataires, on relève les noms suivants : Nadine Alari, René Allio, Graeme Allwright, Françoise Arnoul, Michel Auclair, Colette Audry, Jacqueline Audry, Hugues Aufray, Kostas Axelos, François-Régis Bastide, J. Bazaine, Simone de Beauvoir, Béatrix Beck, Loleh Bellon, Maurice Blanchot, Nelly Borgeaud, Jean-Louis Bory, J. Bouchaud, Antoine Bourseiller, Pierre Brasseur, Yves Buin, Frantz-André Burguet, Michel Butor, José Cabanis, Léo Campion, Maria Casares, R.-J. Chauffard, Monique Chaumette, Georges Chelon, Jacqueline Cierle, P. Costa-Gavras, Michel Cournot, François Crémieux, Jacqueline Danno, Louis Daquin, J. Degottex, Jacques Demy, Bernard Dort, A. Donarino, Michel Drach, Marguerite Duras, Jean Effel, Claude Evrard, F. Fabian, C. Faux, Jean-Pierre Faye, Léonor Fini, Suzanne Flon, Clara Gansard, Pierre Gascar, Henri Gignoux, Danièle Girard, Graham Greene, Henri Guillemin, Louis Guilloux, Monique Haas, Eléonore Hirt, R. Jentet, K.-S. Karol, Germaine Kerjean, William Klein, Jean Lacouture, Monique Lange, Armand Lanoux, L. Lautrec, Denise Le Dantec, Michel Leiris, Francis Lemarque, Colette Magny, Miriam Makeba, Denis Manuel, Ina Marika, D'onys Mascolo, Matta, Albert Memmi, G. Michel, M. Mihailovici, Silvia Montfort, Yves Montand, Monique Morelli, Mouloudji, Georges Moustaki, M.-J. Nat, P. Noiret, M. Ohana, C. Otzenberger, Brice Parrain, H. Parmelin, A. Philippe, R. Pic, J. Picard Le Doux, Michel Piccoli, André-Pierre de Mandiargues, Edouard Pignon, Bernard Pingaud, Marie-France Pisier, Jacques Poitrenaud, Michel Polac, Maurice Pons, Vladimir Pozner, Manuel Prassinos, Pierre Prévert, Serge Reggiani, Denise Renaud-Duaner, Alain Resnais, P. Richard, G. Riquier, Germano Rocha, Françoise Rosay, Claude Roy, M. Saint-Saëns, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre, Catherine Sauvage, L. Séchan, Catherine Sellers, Jorge Semprun, Delphine Seyrig, Simone Signoret, Siné, E. Tamiz, Haroun Tazieff, H. Télémaque, Edith Thomas, Catherine Tolstoi, Agnès Varda, Jean Vilar, François Wehrin, Jean Wiener, R. Wogensky, Michel Zeraffa.

CENTRE D'ÉTUDE, DE RECHERCHE ET D'ÉDUCATION SOCIALISTE (C.E.R.E.S.)

Le Centre d'Étude, de Recherche et d'Éducation Socialiste a été fondé, en janvier 1966, avec le soutien de Guy Mollet, par de jeunes hauts fonctionnaires de l'École Nationale d'Administration, des journalistes et des enseignants, appartenant tous à la S.F.I.O.

Le C.E.R.E.S. se pose comme un « anticlub ». Il croit en effet aux vertus du parti, mais pas d'un parti replié sur lui-même. Se situant beaucoup plus à gauche que le traditionnel

parti socialiste, le C.E.R.E.S. fut le premier à réunir communistes et socialistes dans un débat sur le néo-capitalisme. Il est hostile à l'Alliance atlantique, favorable aux révolutions du Tiers-monde et particulièrement au castrisme. Il soutint le mouvement de Mai auquel il souhaitait donner « une véritable expression politique ». Sous le pseudonyme de Jacques Mandrin, ses membres publièrent un pamphlet remarqué sur l'E.N.A. Deux de ses militants furent candidats F.G.D.S. à Paris aux élections de juin 1968 : MM. J.-P. Chevènement et Didier Motchane. En février 1969, le C.E.R.E.S. prend position en faveur d'un nouveau parti socialiste qui devrait « maintenir l'acquis de mai ». Dans l'esprit des animateurs du Centre, « il s'agit de forger l'outil qui doit permettre l'alliance avec le P.C.F., l'élimination du gaullisme, l'instauration d'un pouvoir socialiste à l'ouest de l'Europe ».



Dessin de Wolinski dans Action du 11 juin 1968.

CENTRE MARXISTE-LÉNINISTE DE FRANCE

Groupement issu de la première organisation prochinoise française, le « Groupe Marxiste-Léniniste de Clichy », constitué en 1963. Ses tentatives de rapprochement avec les autres groupes prochiinois, notamment le futur Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France ayant échoué, il affirme « qu'il n'existe plus d'autre voie que celle d'amener la polémique devant la classe ouvrière ». Le C.M.-L.F., dirigé par un ancien militant du Parti communiste, Claude Beaulieu, exclu en novembre 1963, et responsable de l'Association des Amis Franco-Chinois, entretient des relations étroites avec le Parti Communiste Belge (prochiinois) de Jacques Grippa. Après la constitution, le 31 décembre 1967, du Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France, dénoncé comme « un ramassis d'aventuriers » et de « fantoches serviles exécutant les directives de ceux des dirigeants chinois qui, bien que du parti, se sont engagés dans la voie de la contre-révolution », le C.M.-L.F. a décidé de former à Bruxelles, au mois de février 1968, un « Front International Révolutionnaire » (F.I.R.). Contrairement aux autres groupes prochiinois, le C.M.-L.F., faisant passer avant toute autre considération la lutte contre l'influence américaine en France, a été amené à soutenir les positions gaullistes. C'est ainsi qu'aux élections présidentielles de 1965, ses critiques allaient à François Mitterrand et sa sympathie au général de Gaulle. Cette organisation édite une feuille de combat *Tribune rouge*, et un *Bulletin d'informations marxiste-léniniste*. Outre Claude Beaulieu, le C.M.-L.F. est dirigé par Jacques Bush, Eric Canut, Hélène Valmy. Adresse : 13, rue Saint-Lazare, Paris-9^e. Ce groupement n'a pas été dissous en juin 1968.

CHANSON CONTESTATAIRE

Toute la chanson contestataire paraît dominée et marquée par la personnalité de Montéhus. C'était un chansonnier anarchiste qui, avant la guerre de 14-18, chantait le *Grand-Soir*, la *Grève des Mères*.

*Déclare la grève des mères
Arrête ta fécondité
Défends ta chair, défends ton sang
Guerre à la guerre et aux tyrans*

Et, en vers de huit pieds, félicitait les soldats du 17^e d'Infanterie de s'être mutinés :

*Salut, Salut à vous
Braves pionniers du 17^e
Vous aurez eu tirant sur nous
Assassiné la République*

Après le miracle de la Marne, il changea son inspiration. Vêtu de bleu horizon, il magnifiait la croix de guerre sur les tréteaux des Caf'Conc :

*Une tache de sang sur la poitrine
Ce n'est pas ça qui nous fait peur
Ça rappelle la rouge églantine
Pour nous c'est la Légion d'honneur*

Naturellement la paix le retrouva pacifiste, internationaliste, contre la colonisation et la guerre du Rif, pour la démobilisation intégrale. Ce qui ne l'empêcha pas, en 1944, d'interpréter *Le Massacre d'Oradour*, la *Devise du F.F.I.* et le *Chant des Gaullistes* dont je vous recommande le refrain :

*Tous les Français sont enfants de la Gaule
Et les Gaulois étaient de fiers soldats
Voilà pourquoi le général de Gaulle
Sera vainqueur dans le dernier combat.*

Montéhus mourut, justement méprisé de tous et on put croire la race des pitres de barricades éteints. Et puis Hugues Auffray vint.

S'il se considère aujourd'hui comme le « Lénine des Yéyés », au départ de sa vie rien ne semblait lui promettre ce destin ! Il était né Auffray de Cabios dans le 16^e, où son papa était industriel. Ses études l'avaient mené du collège de Villars-de-Lans (avec Leslie Caron) à celui de Sorèze dans le Tarn : une très vieille institution dominicaine où l'on élevait jadis « les Cadets du Roi ».

Trois ans au lycée français de Madrid et un service militaire dans les chasseurs alpins en font une sorte de boy-

scout engagé à droite. La preuve : le soir de la prise de Dien Bien Phu par les Viets, « triste et dégoûté », il décide en signe de deuil, de ne pas faire son tour de chant à la *Polka des Mandibules*, un cabaret de la rive gauche où il est engagé.

Dans la guerre civile mondiale qui oppose le camp communiste à celui du monde libre, il rêve d'être le troubadour casqué de celui-ci. Un béret vert, avant le film. Et certains l'entendent chanter « qu'il voudrait être soldat dans l'armée américaine ».

Malheureusement ce chemin n'est pas celui qui mène aux gros succès du Hit-Parade. Le monde du spectacle, la mode intellectuelle, la radio sans l'appui de laquelle il n'y a pas de vedette, sont à gauche depuis la libération. Hugues Auffray en prend conscience aux U.S.A.

Il passe neuf mois à New York, chez son frère, fréquente Harlem, Greenwich village et toute l'intelligentsia à la fois naïve et pourrie qui y pousse et se pousse. Il y rencontre Bob Dylan engagé, enragé et drogué, l'idole des vietniks américains. Alors comme Montéhus, Auffray change.

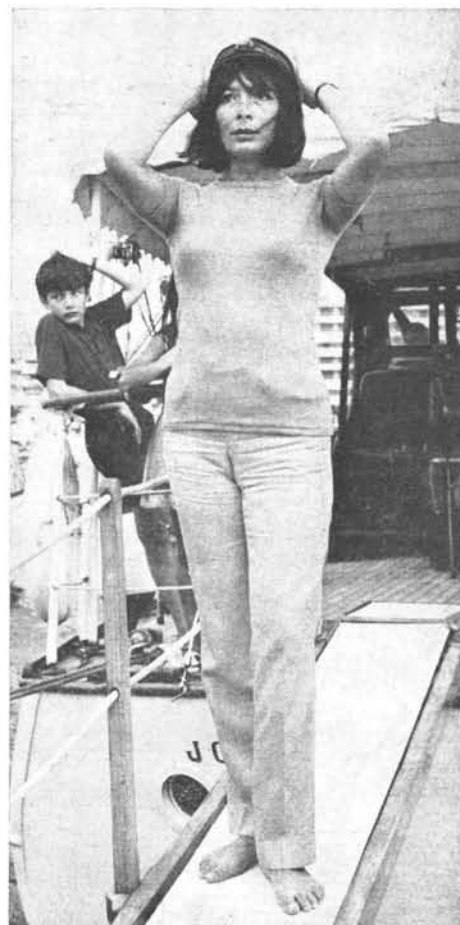
Retour d'Amérique il compose « Le cœur gros », une complainte rythmée sur la bombe atomique. Puis, pour mieux serrer le succès, se contente de traduire purement et simplement Dylan. C'est son 33 tours « Hugues Auffray chante Bob Dylan », que les nouvelles précieuses ridicules de la gauche littéraire écoutent dans le ravissement.

Il participe à la manifestation en l'honneur du pasteur Martin Luther King, guitare en bandoulière et harmonica au menton. On le voit aux « Six heures pour le Nord Vietnam », aux côtés du camarade Mai Van Bor et il y déclare :

— L'évacuation des bases américaines de France est une bonne chose. La présence des Américains en France n'était plus justifiée depuis longtemps.

Ses disques se vendent alors par centaines de milliers. Ses contrats de gala dépassent le demi-million d'a.f. Sur la route de la révolution permanente, il roule en Ford Mustang et

Juliette Gréco :
on change
d'opinion
comme de nez.



Hugues Auffray : le Lénine du yé-yé.



Jean Ferrat : un auvergnat importé.

en Jaguar, parfois si vite qu'il écrase celle-ci sur un arbre de la R.N. 7.

Son inspiration généreuse chante l'homme opprimé par son métier, la société de consommation, l'odieux capitalisme qui arrache l'homme à ses quartiers de misère pour le jeter à la guerre.

Mais, pas fou, la Tchécoslovaquie sous la botte rouge ne lui tire aucun sanglot et il vit dans les beaux quartiers, à Auteuil pour être précis, où il gère son capital en le plaçant dans des affaires immobilières (Parly II) et dans une ferme de l'Ardèche où se fabrique le fromage Aufray.

C'est également en Ardèche, à Antraigues-sur-Volane, que M. Jean Ferrat, le communiste bien connu, possède sa propriété, qu'une imposante clôture défend contre les camarades trop curieux ou trop désireux de participer. Son histoire est tout aussi exemplaire que celle de M. Aufray. On s'aperçoit en effet que si M. Ferrat se dit d'origine auvergnate, il est né en 1930, à Versailles, d'un papa qui se nommait Tennebaum. M. Tennebaum (père) occupait l'honorable profession de joaillier. Pourquoi pas ? Il n'y a pas de sot métier. Sauf quand on a donné le jour à un prolo de la rengaine contestataire. C'est pourquoi ses agents de publicité et de presse racontent aujourd'hui que M. Ferrat est né des amours populistes d'un maçon et d'une ménagère.

Les muses ne se lèvent pas matin et tout semble montrer qu'elles n'ont visité M. Ferrat que sur le tard de sa jeunesse. Après de médiocres études au lycée Jules-Ferry de Versailles, il entre comme stagiaire dans un laboratoire spécialisé dans la résistance du béton.

Le béton lui résistant énormément, il tâte de la chimie qui le laisse sans réaction. Le voici représentant. Du boniment de vendeur au baratin de la chanson engagée il n'y a qu'un pas que Tennebaum franchit. Et il devient Ferrat.

Sa notoriété commence avec la chanson de « Nuit et Brouillard ». Sur les Juifs morts dans les wagons plombés, Ferrat trouve des accents émus et on aimerait croire à sa sincérité, on aimerait croire à l'horreur que lui inspirent tous les camps et toutes les innocentes victimes de tous les bourreaux, s'il n'acceptait, quelques années plus tard, l'invitation d'un des Arturo Ui les plus sanglants de l'après-guerre : M. Fidel Castro.

Fidel Castro a plongé son pays dans la misère. Il a emprisonné des centaines de milliers de Cubains. Il en a tué par fourgons entiers, et la télévision retransmettait le reportage de ces massacres où la populace courait, comme au cirque de Rome.

Mais cela n'empêche pas Jean Ferrat, accompagné de sa femme, Christine Sèvres, de son éditeur, de ses musiciens, de partir pour La Havane en mai 67. Il participe à des meetings au côté de Fidel Castro. Il donne des galas. Il chante la liberté dans un pays qui l'a supprimée et il revient avec deux nouvelles chansons dans son répertoire : « Les guérilleros » et « Cuba si », que les jeunes cornichons de mai chanteront sur les barricades.

Comme Montéhus dans sa capote de soldat, il se laisse pousser moustaches et cheveux pour faire plus vrai en scène et personne de son entourage ne vient lui dire ce qu'il y a d'odieux dans ce cabotinage.

Ce tartufe d'aujourd'hui joue les opprimés. Evincé de la télévision parce qu'on l'y voyait trop souvent, il crie à l'injustice et à l'arbitraire. Il suffit d'écouter les radios pour se convaincre de l'audience que l'Occident « pourri » donne à celui qui chante sa disparition.

Enfin, voici la Montéhus femelle, Juliette Gréco qui elle aussi a changé d'opinion comme de nez. Au plus chaud de la guerre d'Algérie, Juliette Gréco qui n'est point sottie, refusa de signer le manifeste des 121.

— J'estime que ce n'est pas mon travail, déclara-t-elle. Les acteurs et les chanteurs ne sont pas des gens sérieux. Que viennent-ils se placer dans une affaire aussi grave ?

Mais son mariage avec Piccoli, la pression exercée sur le monde du spectacle par ceux qui veulent exploiter politiquement la guerre du Vietnam, la perspective aussi d'un prochain

Front populaire, lui font oublier ce rude bon sens. Sans pudeur elle fredonne :

*Si on me donnait des dollars
Pour chanter à New York
Peut-être que je n'irais pas
Mais j'irais en Indochine
Voir Ho Chi Minh
Pour lui dire ce qu'on pense de lui
A Saint-Germain...*

Ce texte n'est pas seulement ridicule par son indigence. Il est bouffon, pour qui se souvient que Juliette Gréco fut Mme Darryl Zanuck (par la main gauche) et qu'au moment de la fin de cet amour, elle négocia avec le milliardaire américain la non-parution de ses mémoires d'alcôve aux USA, contre la garde de ses fourrures et de ses bijoux.

CHIENLIT



Fac-similé du « Canard Enchaîné » du 22 mai 1968.



La réponse du berger à la bergère.

Au xx^e siècle, le mot apparaît pour la première fois en 1933, sous la plume de Charles Maurras : « La journée du 23 novembre 1924 qui traîna au quartier latin une chienlit protégée par la garde et par la police, épouvanta le pays réel » (Au signe de Flore).

Après une longue éclipse interrompue par des apparitions sporadiques dans la littérature (« Les biffins de Gonesse » de Jacques Perret), il ressurgit brutalement, le 2 mai 1968, dans l'hebdomadaire *Minute* qui titre : « Il faut en finir avec la chienlit de Cohn-Bendit ». De Gaulle, grand amateur de formule, s'en empare et fait sa fortune (On sait l'influence maurassienne que subit le général dans sa jeunesse).

Le 22 mai 1968, *Le Canard Enchaîné*, dénonçant une collusion entre *Minute* et le chef de l'Etat, publiait le titre de l'hebdomadaire avec ce commentaire : « On sait maintenant où de Gaulle prend ses mots d'ordre ».

Certains ont pu croire que chienlit était un terme de botanique désignant quelque dérivé de la famille des chiendents. Il n'en est rien. Le mot appartient aussi au vocabulaire mili-

taire, sous une orthographe différente : chie-en-lit, et désigne alors l'absence de courage.

Cependant le Petit Larousse reste formel : « Chienlit : masque de carnaval, mascarade, déguisement ».

CHRÉTIENS DE GAUCHE

Les origines de ce qu'il est convenu d'appeler les chrétiens ou les catholiques de gauche remontent fort loin dans le temps (Lamennais). Cependant, il est possible de fixer une origine plus précise, avec la création du « Sillon », de Marc Sangnier, en 1898, d'ailleurs condamné par le Pape en 1910, puis avec sa reconversion dans le parti de la « Jeune République », et la sortie du journal portant le même nom, en juin 1920. Plus tard, les travaux d'Emmanuel Mounier, les ouvertures à la démocratie sociale de Jacques Maritain (qui reste néanmoins traditionaliste sur le plan théologique), la prise de position favorable au Front Populaire des Dominicains de Juvisy, dans l'hebdomadaire *Sept*, sont autant d'approches successives vers la politique de la « main tendue », préconisée en retour par Maurice Thorez, secrétaire général du P.C.F. La Résistance renforce la minorité de gauche en milieu chrétien. En 1942, un groupe de Jésuites fonde clandestinement *Témoignage chrétien*, dont l'influence sera par la suite considérable dans la presse catholique. En 1943, les abbés Godin et Daniel publient *France, pays de mission ?* préfacé par l'abbé Guérin, aumônier général de la J.O.C. Cet ouvrage transformera la conception de l'action catholique, en l'orientant plus concrètement vers l'étude des problèmes sociaux et politiques, dans une optique conduisant à l'acceptation du principe de la lutte des classes. Il déterminera également la tentative des prêtres ouvriers, puis de la Mission de France.

Au lendemain de la Libération, la gauche chrétienne possède des positions notables. Plusieurs revues, *Esprit*, *Les Etudes*, *Chroniques sociales*, la *Revue de l'Action populaire*, les *Informations catholiques internationales*, etc., des publications à grand tirage, telles que *La Vie catholique illustrée* animée par Georges Hourdin et J.-P. Dubois-Dumée, *La Croix*, *Jeunes Forces rurales*, etc., développent, auprès de publics différents, les thèmes de ce courant.

Sous l'influence, notamment de ses aumôniers dominicains et jésuites, ainsi que d'André Vial, ancien secrétaire général de la J.A.C., l'action catholique spécialisée s'oriente nettement vers le progressisme. La J.E.C. (Jeunesse Etudiante Chrétienne) conduit ses militants au syndicalisme étudiant, aux « Etudiants Socialistes Unifiés », à la pénétration des grands corps de l'Etat. La J.O.C. (Jeunesse Ouvrière Chrétienne) dirige ses membres vers le Mouvement Populaire des Familles, vers l'action catholique ouvrière, le P.S.U., la C.F.D.T., aujourd'hui dirigée par son ancien secrétaire général. La J.A.C. (Jeunesse Agricole Chrétienne) oriente les siens vers le syndicalisme agricole, au sein duquel elle crée le très influent C.N.J.A. A partir de 1945, sous l'influence d'André Cruziat et de *Vie nouvelle*, le scoutisme, jusque là nettement orienté à droite, change radicalement ses options.

La guerre d'Algérie permettra à l'ensemble de ce mouvement d'avoir une position commune : favorable au F.L.N. et à l'indépendance. Certains, comme l'abbé Davezieux, des militants de la J.E.C., d'anciens scouts, créeront même des réseaux de soutien au F.L.N. La publication de l'encyclique *Pacem in Terris*, de Jean XXIII, ouvrant la perspective d'une collaboration entre catholiques et marxistes (« Il peut arriver que certaines rencontres au plan des réalisations pratiques qui, jusqu'ici, avaient paru inopportunes ou stériles, puissent maintenant présenter des avantages réels ou en promettre pour l'avenir ») semble donner raison aux chrétiens de gauche, qui trouvent également un réconfort dans le Concile Vatican II. En effet, certains travaux seront directement influencés par les théologiens français, les RR. PP. Maydiou, Chenu et Congar, qui appartiennent à cette tendance. La participation d'étudiants formés par la J.E.C. sera déterminante dans le mouvement de mai 1968. La « Mission Etudiante »,

née en septembre 1966 de la fusion des « Paroisses Etudiantes » et de la branche universitaire de la J.E.C., se déclarera satisfaite de ces événements qui auront permis l'éclosion « d'une nouvelle idéologie chrétienne de gauche ». Après la dissolution de leur mouvement, les militants de la J.C.R. se réuniront, grâce à l'abbé Jean Godard, dans la salle paroissiale du « Bon Pasteur », 181, rue de Charonne à Paris.

CINÉMA

C'est à peine si on leur en voulait de traiter de navets des chefs-d'œuvre aussi authentiques que « Quai des Brumes » ou « La Grande Illusion ». Car, après tout, ces jeunes gens de la « Nouvelle vague » ne manquaient pas de patte et des films comme « Baisers volés » ou « Un homme et une femme » ne sont pas dépourvus de talent. Leurs théories sur le « vieux » et le « jeune » cinéma amusaient la galerie et paraissaient inoffensives jusqu'au jour où ils se mêlèrent de politique... Aujourd'hui encore on se demande comment des garçons ambitieux, généralement riches, parfois séduisants et somme toute intelligents peuvent devenir aussi stupides dès lors qu'ils abandonnent leur caméra pour repenser le monde.

Car il est indiscutable que, pris individuellement, les Godard, Lelouch, Truffaut, Malle et consorts sont des êtres intéressants. Godard, par exemple, cinéaste français de nationalité suisse pour des motifs à la fois militaires et fiscaux, n'est pas foncièrement idiot. Epouser la petite-fille de François Mauriac et gagner beaucoup plus d'argent que l'académicien n'en a jamais gagné avec son plus fructueux roman, n'est pas d'un imbécile. Mais que penser du Godard révolutionnaire, condamnant tout à la fois le cinéma de classe et la société de consommation, et ne refusant pas, après les événements de Mai, d'aller présenter « La Chinoise » aux Etats-Unis, tout en y donnant une trentaine de conférences au cachet ridicule de 7.500 F l'une ? Une chose au moins : qu'il n'est pas toujours facile de mettre ses actes au diapason de ses idées. Car, d'idées, ils n'en manquent point nos exaltés de la pellicule. On le vit bien lorsque éclata la grande révolution du cinéma.

Coup d'envoi, le 15 mai 1968 : quatre techniciens du film créent une commission « cinéma » à la Sorbonne. Le même jour, les élèves de l'Ecole Nationale de Photographie et de Cinématographie occupent leur bâtiment rue de Vaugirard. Les « Etats Généraux du Cinéma » vont désormais siéger en permanence. Plus de 5.000 personnes s'y présentent en quelques jours. On y étouffe. Il faut songer à un local plus vaste : le théâtre de Suresnes. Première représentation de gala : le dimanche 27 mai. Aux 1.500 participants, on distribue 19 plans de réforme entre lesquels ils vont avoir à choisir...

On assiste alors à l'affrontement de deux « bandes » rivales : celle de Louis Malle — qui, pour la circonstance, s'est laissé pousser la barbe — et des anciens des *Cahiers du Cinéma*, et celle de Vadim et d'Alex Joffé. Les idées les plus utopiques sont agitées. On parle de « gratuité systématique des spectacles », le financement étant assuré par « une participation de tout le pays ». Descendant de leurs cabriolets grand sport, quelques gros bonnets du jeune cinéma viennent manifester leur solidarité avec les contestataires.

Après 48 heures de discussions, on tombe d'accord pour élaborer « un plan unique de restauration de la profession et de l'industrie cinématographique ».

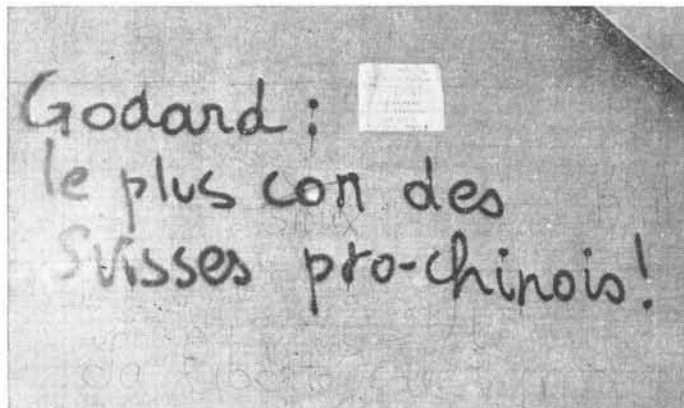
Il ne restait qu'à trouver ce plan. Puis à passer à l'action.

On ne trouva point le plan. Mais on passa à l'action sur un terrain idéal : le Festival de Cannes qui avait l'outrecuidance de dérouler ses fastes au même moment. Louis Malle qui faisait partie du jury, démissionna et ses troupes envahirent le Palais des Festivals, qui devint alors le théâtre d'un « meeting spontané ».

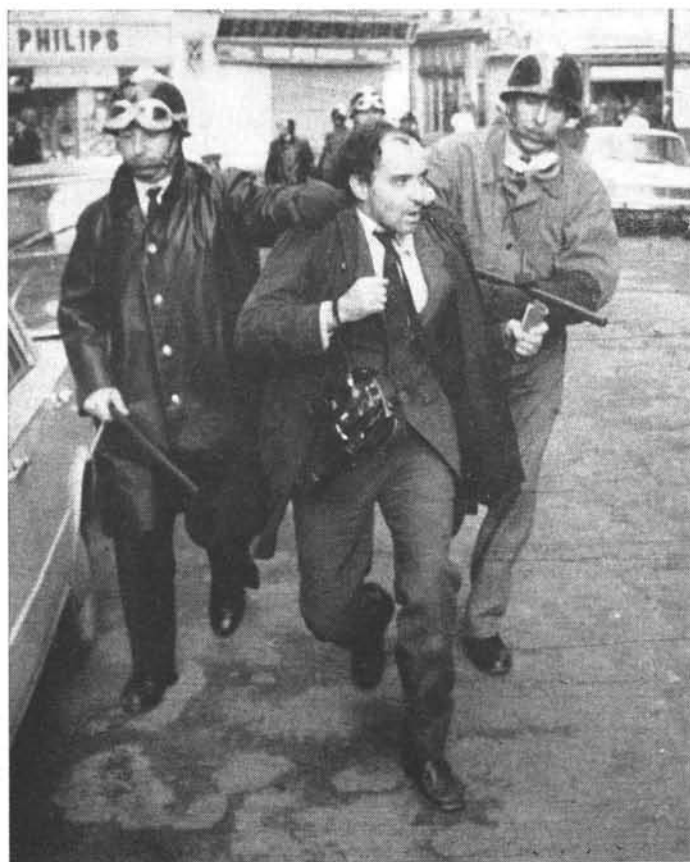
Finalement, dépassé par les événements et débordé par les contestataires, Robert Favre-Lebre, le secrétaire général

du Festival, dut capituler : « Le jury n'est plus en état d'exercer ses fonctions », déclara-t-il pudiquement en arrêtant prématurément le XXI^e Festival.

Depuis, pas mal d'eau a passé sous les ponts. Le plan de restauration du cinéma n'a toujours pas été trouvé, mais les « révoltés » ont repris place derrière leurs caméras et, comble d'ironie, Louis Malle, le fossoyeur de Cannes, a vu son dernier film « Calcutta » invité au Festival 1969 !



Quand Godard-le-contestataire est contesté par les enragés de la Sorbonne...



... et par les défenseurs de la société bourgeoise.

CLAVEL (Maurice)

« Enfin Clavel vint ! ». Ce cri de Jacques-Arnaud Penent dans *Un Printemps rouge et noir*, montre assez la place qu'occupe cette terreur des bien-pensants de la Contestation. Elle a trouvé avec lui son théoricien et son prophète, son Nietzsche et son Jérémie.

Agrégé de philosophie, longtemps enseignant au lycée Buffon où sa classe passait pour une brillante fabrique de lauréats du Concours Général, dramaturge, journaliste, Clavel exhale depuis un quart de siècle la rage bouillonnante et impuissante d'une conscience tourmentée. C'est un « à vif », un peu brouillon, mais d'une rare honnêteté.

Il a adhéré à la Révolution de Mai avec un enthousiasme qui tourna vite au délire onirique. Mais on doit lui être reconnaissant de son catégorique avec lequel il dénonça les palinodies du général de Gaulle :

« Peut-être que je n'ai pas trop déchu depuis ce temps là (1) puisque je suis absolument pour les enragés, pour cette attraction de l'esprit, cette dernière chance de savoir pourquoi nous sommes ensemble sur terre, et de le faire... » (*Combat*, 23 mai 1968).

La dernière chance, vraiment, de savoir pourquoi nous sommes sur terre ? Maurice Clavel plane. Et même il rêve quand il ajoute :

« Il faudra répéter tant que nous le pouvons que cette révolution est d'abord spirituelle. L'Esprit se venge. Il était temps ». (*Combat*, 28 mai 1968).

Il était temps, mais ça n'a pas duré longtemps.

« C'est l'an zéro dont on ne sait quoi », annonce-t-il un peu plus tard au micro de Radio-Luxembourg, où ses sarcasmes finirent par inquiéter le prudent directeur Jean Farran. Congédié pour excès de langage, Clavel continue à prédire l'avènement inéluctable de terribles convulsions dans *Combat*, le quotidien de M. Smadja, où les opinions subversives sont d'autant mieux admises qu'elles ne sont pas payées.

En voici un échantillon :

« Tout sautera. Je le désire. Pourquoi ? Pour les mêmes raisons que les jeunes. (...) En mai, on a vu dans un éclair ce que la vie pourrait être. Le sol a craqué et les cieux se sont entr'ouverts à la fois. C'est apocalyptique, mais c'est vrai » (*Combat*, 19 juin 1968).

Tout commentaire dénaturerait la pensée de l'auteur. Le reste est silence.

COGESTION

Revendication du mouvement de Mai en vue d'obtenir une direction paritaire des lycées et des universités par les professeurs, les étudiants et les représentants du personnel administratif. Aujourd'hui, quand un établissement scolaire connaît la pagaille, on dit qu'il est frappé de cogestion.

COHN-BENDIT (Daniel)

Pour les uns, l'Archange de la Contestation. Pour les autres — les plus nombreux — un épouvantail, le loup-garou, le semeur de désordres et d'incendies flamboyants comme sa chevelure. Pour tout le monde, en tout cas, il aura incarné le visage insolent de la révolte étudiante. La photo de son face à face avec un C.R.S. a fait le tour du monde.

C'est d'ailleurs tout ce qu'il en reste. Dépouillé de son auréole ou de ses attributs de croque-mitaine, Dany-le-Rouge apparaît aujourd'hui réduit à ses véritables proportions : une Brigitte Bardot de la contestation, un produit publicitaire comme on en fabrique chez Bleustein-Blanchet ou en première page de *France-Dimanche*.

Le personnage semblait voué à ce rôle. A cause de son fantastique culot d'abord, comme on en trouve souvent chez les apatrides de son espèce, magiciens de l'esbrouffe et experts à pêcher en eau trouble. Bien que né à Montauban, Dany-le-Rouge est de nationalité allemande et de confession juive. C'est une bourse allouée au titre des réparations de guerre, qui lui a permis de venir flanquer la pagaille à Nanterre. L'endroit n'attendait d'ailleurs qu'une étincelle pour exploser.

Une occasion se présente : la visite du ministre Missoffe. Cohn-Bendit l'apostrophe sur la sexualité dont il n'est pas assez

(1) *Le temps de la Résistance* (N.D.R.L.).



Cohn Bendit sous toutes ses faces : vilain coco et joli cœur.

question dans le « Livre Blanc sur la Jeunesse ». Le ministre, qui est père de huit enfants — une de ses filles est justement étudiante à Nanterre — lui rétorque qu'il peut toujours se plonger dans la piscine s'il a des problèmes de ce genre. Vexé, Dany-le-Rouge juge cette réponse de « style fasciste ». Il se venge en saucissonnant le lendemain dans les locaux du Doyen, d'où il lance le Mouvement qui préludera à la mise en marche des foules de Mai.

L'épisode de la piscine a particulièrement intrigué l'écrivain Jean Genet, contestataire avant la lettre et vieux gamin vicieux s'excitant à flairer en tout l'envers des choses. Dans un article du *Nouvel Observateur* il écrit :

« Des étudiants disent aussi qu'il (Cohn-Bendit) aurait fait jouir la fille d'un ministre dont il aurait joui ».

Si l'on comprend bien, pour Jean Genet, l'ange de la Révolution s'apparente à l'ange du film « Théorème » qui touche de sa grâce une famille entière.

Explication qui en vaut une autre. Les étudiants attendaient un nouveau Lénine. Leur leader n'était qu'un Casanova débraillé, plus préoccupé de « Kama Soutra » que du « Capital ».

La cote de l'action Cohn-Bendit a d'ailleurs singulièrement baissé, depuis, dans les milieux révolutionnaires. Ses amours avec la starlette Marie-France Pisier, ses exhibitions cinématographiques avec Jean-Luc Godard, ses pleurnichardes déclarations lors de sa tentative manquée pour rentrer en France ont achevé de le discréditer.

En somme, c'était un malentendu. Mais un malentendu qui aura tout de même été bien utile au gaullisme. Présenté comme le nouvel « homme au couteau entre les dents », Dany-le-Rouge n'aura finalement servi qu'à amener au Palais Bourbon une majorité surgie de la sainte Frousse.

Reconnaissant, le régime lui a décerné sa récompense : des diplômes avec mention et un solde de tous comptes pour les dégâts de Mai dernier.

On est loin de Blanqui qu'on appelait « L'Indompté ».

COMITÉ D'ACTION DÉMOCRATIQUE DU SPECTACLE

Un certain nombre d'artistes fondent, à la fin du mois de mai 1968, un Comité d'Action Démocratique du Spectacle, qui entend lutter pour « la constitution d'un gouvernement populaire d'union démocratique ». Parmi les fondateurs, on trouve notamment : Yvette Chauviré, Danièle Delorme, Yves Robert, Henri Virlojeux, Raymond Bussière, Annette Poivre, Marthe Mercadier, Nadine Alari, Dominique Blanchard, François Darbon, Raymond Rouleau, Armand Mestral, Gérald Boué, Jean-Pierre Marchand, Marina Vlady, Hélène Vallier, Jacques Krier, Roger Kahane, José Valverde, Mario Pilar, Francesca Soleville, Claude Nougaro, Francis Lemarque, François Chaumette, Pierre Asso, Bernard Fresson, Edith Scob, Maurice Sarfaty, etc.

COMBAT

Toujours dire : « Il continue ».

COMITÉS D'ACTION LYCÉENS (C.A.L.)

Le 13 décembre 1967, un petit groupe de militants appartenant notamment à la « tendance marxiste-révolutionnaire » de la IV^e Internationale (pablistes), aux Jeunesses Communistes Révolutionnaires, à la Jeunesse Anarchiste Communiste, tente d'organiser une grève au lycée Condorcet, afin d'étendre son influence sur un plus grand nombre de lycéens. La grève, qui a pour prétexte l'opposition au « Plan Fouchet » et à la sélection, n'est pas un succès en soi. Mais le proviseur de Condorcet ayant décidé l'exclusion d'un meneur, le jeune Romain Carpentier, donne ainsi l'occasion de relancer l'agitation. Ce seront plusieurs manifestations dans la rue, le soutien officiel de l'U.N.E.F., l'intervention de la presse (Romain Carpentier peut ainsi déclarer à la Télévision : « Faire de la politique, c'est faire de la politique de gauche. ») On parle



Une salle de classe de lycée, revue et décorée par les C.A.L.

désormais de « syndicalisme lycéen » : les Comités d'Action Lycéens, ou C.A.L., sont nés. Le 26 février 1968, les C.A.L. se solidarisent avec la grève universitaire de l'U.N.E.F. et du S.N.E.Sup. Ils tiennent leur première réunion Salle Lancry avec environ cinq cents participants. Ils lancent un bulletin interne : *Liaisons*. Le 17 mars, tandis que le Congrès de l'U.N.E.F. décide d'établir des contacts officiels avec les C.A.L., ces derniers réunissent une assemblée générale, où la tendance « marxiste-révolutionnaire pabliste » semble l'emporter sur les autres groupuscules d'extrême-gauche. Les revendications des C.A.L., qui seront reprises par l'ensemble du mouvement lycéen au mois de mai, sont alors les suivantes : liberté d'action politique dans les lycées ; droit de grève pour les lycéens ; opposition aux projets d'orientation et de sélection ; réforme de l'enseignement avec participation des lycéens.

Les événements de mai permettent une extension considérable de ce mouvement qui participe à toutes les manifestations de rues. Tandis que les jeunes communistes orthodoxes fomentent une scission, sous le signe de l'Union Nationale des Comités d'Action Lycéens (U.N.C.A.L.) dirigée par Raymond Guggenheim, des C.A.L. se constituent dans tous les lycées et dans les établissements d'enseignement technique. La petite direction politique d'origine redoute d'être débordée par des éléments « réformistes » n'ayant pas ses raisons d'agir. Cependant, ces nouveaux C.A.L. constituent un vaste vivier pour le recrutement de tous les groupuscules. Un nouveau bulletin *Barricades* (transformé plus tard en *C.A.L.*) apparaît au mois de mai. Les C.A.L. ne seront pas dissous, contrairement à d'autres groupements. Certains délégués des C.A.L. participeront comme représentant des lycéens à la « Commission sur la vie scolaire », réunie à partir du 17 juillet par le ministre de l'Éducation nationale, Edgar Faure. Dans un communiqué publié au mois de septembre 1968, les C.A.L. déclarent que « les lycéens refuseront les sanctions, les colles, car celles-ci n'ont jamais empêché le chahut, mais l'ont provoqué. À la rentrée, ils élaboreront eux-mêmes un règlement intérieur ». De fait, dans bien des cas, les C.A.L., grâce à la faiblesse

de l'administration, imposent leur loi. Les principaux animateurs des C.A.L. sont Michel Recanati, élève au lycée Jacques-Decour, Maurice Najman et Nicolas Baby du lycée Henri-IV.

COMITÉS D'ACTION POPULAIRE

Les Comités d'Action Populaire, créés en milieu étudiant, à la suite des barricades des 10 et 11 mai 1968, ont été ensuite ouverts à toutes les catégories de la population. Ils correspondent à la vieille formule des « soviets », fournissant, en période révolutionnaire, une structure simple, destinée à se substituer, à tous les niveaux et dans toutes les activités, aux hiérarchies existantes. Ils ont l'avantage incomparable de faire appel à la spontanéité qui se manifeste en période de crise. Ils permettent à de petits noyaux révolutionnaires de faire passer, au milieu de revendications constructives, un certain nombre d'autres, soit parfaitement utopiques, soit irréalisables dans le cadre du régime politique et social en place. Ainsi, les membres des Comités d'Action Populaire sont amenés insensiblement à dépasser des positions réformistes et à se trouver engagés sur un programme révolutionnaire. Cette méthode avait été partiellement exploitée par les partisans de l'Algérie française au mois de mai 1958, dans les Comités de Salut public ; cependant, n'ayant pas su faire valoir les positions inconciliables avec le pouvoir qu'ils contestaient, ils ne purent entraîner la grande masse des éléments sensibilisés à leur cause vers des positions révolutionnaires. Au mois de juin 1968, les Comités d'Action Populaire effectivement constitués étaient au nombre de 460 dans toute la France. Ayant comme support le journal *Action*, animés au départ, depuis la Sorbonne, par un collectif composé de : Alain Krivine (J.C.R.), Olivier Castro (Mouvement du 22 mars), Jacques Sauvageot (U.N.E.F.), Alain Geismar (S.N.E.Sup.), François Leibowitz (U.J.C.M.L.), Pierre Goldberg (J.C.R.), Daniel BenSaïd (Mouvement du 22 mars), Marc Kravetz (M.A.U.), ils reçurent peu après le renfort efficace de Jean-Pierre Vigier, exclu du P.C.F., André Bar-

jonet, démissionnaire de la C.G.T., Robert Cottave, secrétaire général de la Fédération des Ingénieurs et Cadres F.O., Marcel Caballero, secrétaire de la même Fédération, etc. Dans l'esprit de leurs dirigeants, les Comités d'Action Populaire devraient donner naissance au « mouvement révolutionnaire » qu'ils souhaitent. Mais leurs conceptions sont différentes. Les uns sont partisans d'une organisation monolithique de type léniniste, les autres, au contraire, la refusent. Au mois de septembre 1968, un grand rassemblement organisé à la Mutualité, avec la participation d'Alain Geismar et de Bernard Herzsberg, décidait la reprise de l'agitation universitaire dans le cadre d'un « combat global avec la classe ouvrière ». Au mois d'octobre 1968, un bulletin de liaison imprimé, *Comité*, entend unir le mouvement, ce qui paraît malaisé puisqu'en février 1969, le groupe « Rouge », formé par les anciens de la J.C.R., décidait de mener son action de son côté et de rompre avec les autres tendances considérées comme « bavardes et inefficaces ».

COMITÉ DE DÉFENSE DU PEUPLE GREC

Constitué au mois d'avril 1968 pour « apporter une aide politique et matérielle à la résistance grecque et lutter contre ses adversaires, qu'ils soient grecs ou étrangers.

Parmi les membres : Jean-Paul Sartre, Michel Leiris, Laurent Schwartz, Pierre Vidal-Naquet, Jean-Pierre Vigier, Jean-Marie Vincent, J.-P. Vernant, Adamov, Emmanuel d'Astier, Michel Auclair, Claude Bourdet, François Châtelet, Danièle Dubreuil, Jean Delamoy, J.-M. Domenach, Jean Dresch, Marcel Duhamel, Jean Frappier, Pierre Gascar, E. Guillevic, Roger Ikor, Charles-André Jullien, A. Kastler, Stelio Lorenzi, Roger Pic, Marcel Prenant, Pieyre de Mandiargues, P. Prévart ; Mmes Nathalie Sarraute, Anne Philipe, Madeleine Rebérioux.

COMITÉ DE LIAISON POUR UNE ACTION FÉDÉRALISTE

Dans un appel lancé le 8 juin 1968, un certain nombre de personnalités annonce la création d'un Comité de Liaison pour une Action Fédéraliste, qui « s'efforcera, dans la ligne du mouvement de Mai, d'établir des rapports entre les différents groupes de travailleurs, d'universitaires, de militants régionalistes, dont les revendications d'autonomie et d'autogestion sont convergentes ». Parmi les signataires : André Jean-son, président de la C.F.D.T., les professeur Henri Cartan, Guy Michaud, Jacques Monod, Laurent Schwartz ; Roger Faist, secrétaire général des Ingénieurs et Cadres C.F.D.T. ; J.-M. Despinette, président de l'Union des Foyers de Jeunes Travailleurs, le professeur Kastler, Morvan Lebesque, journaliste, J.-P. Gouzy, vice-président du Mouvement Fédéraliste Européen, Jean Albertini, président du Centre d'Etudes Régionales Corses, Robert Lafont, président du Comité Occitan d'Etudes et d'Action, etc. Cette initiative paraît d'autant plus importante pour l'avenir qu'elle porte sur un secteur correspondant jusqu'alors aux idées de droite. C'est devant le développement des revendications régionalistes, condamnées dans le passé par la gauche comme réactionnaires, que cette nouvelle attitude s'est faite jour.

COMITÉ DE LIAISON POUR L'UNITÉ ET LE RENOUVEAU SOCIALISTE

Le C.L.U.R.S. a été créé après le congrès P.S.U. de juin 1967, afin d'établir un lien entre les groupes et les individualités qui, à l'intérieur ou à l'extérieur du P.S.U., désapprouvent le rejet d'une association avec la F.G.D.S. On y trouve l'Union des Clubs pour le Renouveau de la Gauche, d'Alain Savary, Robert Verdier et Pierre Beregovoy, l'Union des Groupes et Clubs Socialistes de Guy Desson et Jean Poperen, « Pouvoir socialiste » de Gilles Martinet, ainsi que des syndicalistes de la Fédération de l'Education Nationale, comme Louis Astré, Robert Chéramy, Georges Lauré, Paul-Louis Letonturier, de la C.F.T.D., comme Gilbert Declercq, des intellectuels, comme Colette Audry et Georges Conchon.

COMITÉ POUR LA LIBERTÉ CONTRE LA RÉPRESSION

A la suite de la dissolution de diverses organisations d'extrême gauche et de différentes actions judiciaires consécutives aux événements de mai 1968, un certain nombre de personnalités ont constitué un comité ayant pour but de faire rapporter toutes ces mesures ; on y retrouve MM. Laurent Schwartz, Claude Chevalley, Roger Godement, Alfred Kastler, prix Nobel, Michel Leiris, Jacques Monod, prix Nobel, Edouard Pignon, Alain Resnais, Jean-Paul Sartre, Pierre Vidal-Naquet et Mmes Simone de Beauvoir et Marguerite Duras. Le Comité publie un luxueux bulletin dirigé par le professeur Laurent Schwartz, *Pour la liberté*.

COMITÉ VIETNAM DE BASE

Les Comités Vietnam de Base sont constitués à la fin de 1966 par des militants prochinoïses, pour réagir contre ce qu'ils nomment « le fatras pacifiste et démobilisateur du Mouvement de la Paix et du Parti communiste d'une part, et les élucubrations des révolutionnaires petit-bourgeois du Comité Vietnam National d'autre part ». Les Comités Vietnam de Base entendent soutenir le vietcong en France par la propagande et l'action directe. Ils disposent, pour cela, d'un journal, *Victoire pour le Vietnam*, diffusent également *Le Courrier du Vietnam*, imprimé à Hanoï, et utilisent comme base la « Librairie Michelet », boulevard Saint-Michel. Le 20 décembre 1967, ils organisent un grand meeting à la Mutualité pour le septième anniversaire du Vietcong. Le 7 février 1968, le responsable de leur service d'ordre, Rémi Rolland, dirige une contre-manifestation à l'occasion d'une réunion du « Front Uni de Soutien au Sud Vietnam », de Roger Holeindre, dont il saccage une exposition le 28 avril suivant. Le premier congrès des C.V.B. du 31 mars 1968, décidait d'orienter la propagande vers les travailleurs qu'ils n'avaient pas réussi à toucher jusque-là.

COMITÉ VIETNAM NATIONAL (C.V.-N.)

Fondé pendant l'automne 1966, présidé par le professeur Laurent Schwartz, le C.V.-N. est sans doute la principale organisation de propagande et d'agitation en faveur du Nord Vietnam. En 1967, le C.V.-N. organise les manifestations « Six heures pour le Vietnam » et déclenche le mouvement de solidarité « Cent artistes pour le Vietnam » (*voir ce titre*). Le 13 février 1968, il organise une manifestation antiaméricaine à Paris, place de la Concorde, devant l'ambassade des Etats-Unis, tandis que le Parti communiste manifeste de son côté place de la République. Cet incident est à l'origine d'une polémique entre les deux organisations. Le Parti communiste accusera notamment le C.V.-N. d'avoir utilisé des fonds recueillis pour la campagne « Milliard pour le Vietnam » (*voir ce mot*), pour ses propres besoins. Le 21 février, en accord avec l'U.N.E.F., le S.N.E.Sup., le P.S.U., il organise une journée de solidarité avec le Vietcong : « L'objectif était clair, faire du quartier Latin le quartier du Vietnam héroïque ». Au mois de mars, son secrétaire général, Nicolas Boulte, est interpellé par la police, à la suite d'attentats commis contre des établissements américains. Le 26 avril, des militants du C.V.-N. hissent le drapeau Vietcong sur l'Arc de triomphe, la tour Eiffel, Notre-Dame et la chapelle de la Sorbonne. Ils manifestent ensuite à la gare Saint-Lazare, dans la salle des pas perdus, pendant une heure, sans qu'intervienne la police. Le Comité directeur du C.V.-N., outre le professeur Laurent Schwartz, comprend également Alfred Kastler, Jean-Paul Sartre et Pierre Vidal-Naquet, tandis qu'un groupe de militants, parmi lesquels Jean-Pierre Vigier, Jean Schalit, Alain Krivine, Denis Berger, assure sa direction effective. Le C.V.-N. publie un organe mensuel, abondamment illustré, *Vietnam*, dont le directeur est Jean-Marie Vincent.

COMMERÇANTS

S'il ne faut que trois mois pour bâtir un super-marché, cela fait des années que l'on s'acharne à tuer à petit feu le modeste épicière du coin. La concurrence imbattable, les cotisations, la T.V.A., les impôts, font des commerçants et artisans les victimes désignées de notre époque.

Des messieurs en cravate (la Confédération des Petites et Moyennes Entreprises de Léon Gingembre) ou en chemise (Pierre Poujade et son U.D.C.A.) tentèrent de retarder cette agonie en s'adressant aux Pouvoirs Publics. Les résultats, au fil des années, furent dérisoires : beaucoup de promesses, quelques minuscules satisfactions.

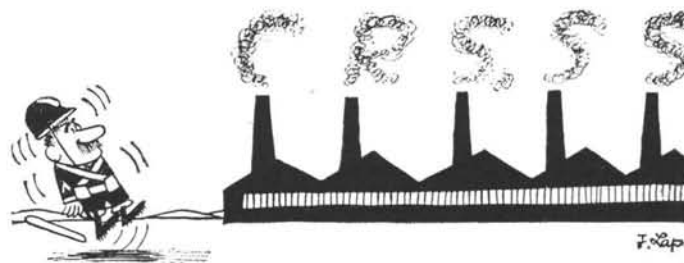
Devant le peu de réussite de leurs représentants et l'insignifiance des avantages obtenus, les commerçants et artisans n'avaient plus qu'une solution : la révolte, plus élégamment baptisée à notre époque « contestation ». Elle est née, semble-t-il, en décembre 1968 dans un petit café de l'Isère, à La Bâtie, où 75 commerçants se réunirent dans l'arrière-boutique de Georges Nicoud pour protester contre l'assurance-maladie obligatoire. Un mois plus tard, ils sont 2.500 et se constituent en Comité d'Information et de Défense des Commerçants, Artisans et Professions Libérales (C.I.D.C.A.L.P.). Ils nomment un chef, une sorte de prophète qui aurait la tête de Fidel Castro : Maurice Mesny. Il n'a que 27 ans et dirige une petite usine de tissage de laine de verre. Son adjoint, Georges Nicoud, 23 ans, est un ancien garçon de café, installé à son compte.

Le 10 mars 1969, 25.000 boutiquiers suivent un cercueil symbolisant la mort du petit commerce : le Journal Télévisé oublie d'en parler.

Le 9 avril, les choses deviennent sérieuses avec le déclenchement de l'opération « Feu Follet » : la perception de La Tour-du-Pin est mise à sac et quatre tonnes de documents disparaissent dans la nature. Cette fois, l'opinion est alertée. Couve fronce les sourcils. L'Ordre réagit en arrêtant Nicoud, le 11 avril. Les commerçants ripostent en bloquant à Bourgoin les vacanciers qui remontent sur Paris. Les C.R.S. entrent dans la danse. On se bat. C'est l'escalade.

La contestation fait tache d'huile : 32 départements se regroupent sous l'égide du Comité de Mesny. Une Union Nationale des Commerçants, Artisans et Professions Libérales (U.N.C.A.F.) voit brusquement le jour à Paris. Des bombes explosent dans l'Ouest et le Sud-Ouest.

Un peu surpris par l'ampleur du mouvement, Gingembre et ses P.M.E. tentent de contrôler les événements en déclenchant les grèves de mars et d'avril qui furent une réussite. Cependant, Maurice Mesny et ses amis accusent les P.M.E. de « trahison » et traitent Gingembre de « mandarin ». Avril 1969 retrouve le vocabulaire de mai 1968.



Dessin de Lap paru dans le « Canard Enchaîné » du 12 juin 1968.

COMPAGNIES RÉPUBLICAINES DE SÉCURITÉ

Drôle de compagnie pour un républicain cherchant la sécurité. Les membres de ces compagnies, vulgairement appelés « C.R.S. », se reconnaissent à leur casquette plate à grande visibilité qu'ils troquent contre un casque élégant en cas de pluies diverses (pavés, grilles, etc.). Assurent la circulation rapide le dimanche sur les routes et la semaine au Quartier Latin.



Papon déclare : « La police garde son calme ».

COMLOTS

Pendant et après les événements de mai 1968, différents milieux tentèrent d'accréditer la thèse de complots, afin d'expliquer cette crise. Plusieurs théories ont ainsi vu le jour qui comportent sans doute toutes une part de vérité.

1° Celle d'un complot gouvernemental. Avancée par la droite d'opposition. Elle estime que la fermeture de la Sorbonne, les heurts qui ont suivi, la mollesse initiale de la répression ne peuvent s'expliquer que par une provocation délibérée du pouvoir, cherchant à déclencher la peur du corps électoral en vue d'élections lui permettant d'élargir sa majorité.

2° Celle d'un complot du P.C.F. Avancée par certains milieux gaullistes. Elle affirme que la plupart des groupuscules « enragés » sont contrôlés et manipulés secrètement par l'appareil clandestin du P.C.F., afin de développer une situation objectivement favorable à sa prise du pouvoir, grâce à une dégradation progressive de la situation économique.

3° Celle d'un complot stalinien d'origine étrangère. Avancée par certains milieux proches des services de renseignements, cette thèse s'appuie sur la connaissance des relations nouées entre plusieurs groupes trotskystes et des milieux allemands manipulés par le *Haupt Verteidigung Amt* (Service de l'Allemagne de l'Est chargé de l'agitation en Europe occidentale). Elle s'appuie également sur un rapport des services de contre-espionnage de Bonn, considérant Daniel Cohn-Bendit comme membre de l'appareil clandestin du Parti communiste de la



Tract humoristique distribué par les commerçants peu de temps avant les émeutes de Bourgoin.

République fédérale depuis 1963. Ces milieux pensent que les éléments staliniens des pays socialistes sont décidés à créer des troubles graves en Europe occidentale, afin de déterminer une violente réaction anticommuniste dans le monde atlantique et un retour à la guerre froide entraînant à son tour le resserrement du camp socialiste et un coup de frein aux tentatives de libéralisation. Le coup de force militaire soviétique en Tchécoslovaquie et les oppositions qu'il fit apparaître dans les milieux dirigeants des démocraties populaires sembleraient donner consistance à cette thèse.

4° Celle d'un complot israélien, avancée par certains milieux gaullistes. Observant la très grande proportion d'Israélites dans la direction du mouvement de Mai, le soutien que celui-ci a trouvé dans les milieux de presse et de radiotélévision, où l'intelligentsia juive est prépondérante, les motifs de vengeance d'Israël et de la communauté juive à l'encontre du général de Gaulle depuis la « guerre des Six Jours », ces milieux gaullistes n'hésitent pas à voir derrière les événements de mai l'action des services secrets israéliens.

5° Celle, enfin, d'une subversion des puissances de la « Tri-continentale » (voir à ce titre). Cette thèse a notamment été soutenue par M. Jacques Bergier (*Nouveau Planète*, n° 1), publiciste progressiste connu et par M. Raymond Marcellin, ministre de l'Intérieur. Il paraît en tout cas probable que Chinois et Cubains, qui ne manquent pas d'observateurs perspicaces en France, tireront pour l'avenir les enseignements d'événements qui ont montré la puissance de leurs mots d'ordre et la vulnérabilité d'un Etat démocratique moderne devant les méthodes de la « révolution culturelle ».

CONFÉDÉRATION FRANÇAISE DÉMOCRATIQUE DU TRAVAIL (C.F.D.T.)

Fondée en 1919, la Confédération Française des Travailleurs Chrétiens (C.F.T.C.) devint, à son congrès extraordinaire de novembre 1964, la Confédération Française Démocratique du Travail. A l'origine, créée pour regrouper les travailleurs chrétiens autour de la doctrine sociale de l'Eglise, définie par l'encyclique *Rerum Novarum*, elle touche surtout des employés et des travailleurs des régions traditionnellement catholiques du Nord et de l'Est. A cette époque, elle est hostile à la lutte de classes et recherche des formules de collaboration entre le travail et le capital. Ces positions initiales se gauchiront progressivement dans l'action. C'est ainsi que les syndicalistes de la C.F.T.C. seront parfois amenés à pratiquer l'unité d'action avec la C.G.T. Dissoute par Vichy, en 1940, la C.F.T.C. s'unit à la C.G.T. dans la clandestinité. Les deux centrales lancent ensemble l'appel à la grève générale du 18 août 1944.

La C.F.T.C. se reconstitue après la Libération sous la direction de Gaston Tessier, membre du Conseil National de la Résistance. Elle apparaît alors liée au M.R.P. Chaque année, l'arrivée dans ses rangs de jeunes militants venant de la J.O.C., contribue puissamment à accélérer son orientation vers la gauche. En 1948, Paul Vignaux, fondateur, en 1927, du Syndicat Général de l'Education Nationale au sein de la C.F.T.C., fonde un bulletin d'abord ronéotypé, les *Cahiers des groupes « Reconstruction »*. Autour de cette revue, bientôt imprimée, se groupent les éléments jeunes, qui entendent modifier les bases doctrinales et les options pratiques de la C.F.T.C. « Reconstruction » se livre pendant des années à un austère travail de recherches et de formation économique, préconise un laïcisme militant, critique durement l'action des dirigeants officiels, notamment au lendemain des grèves de 1953. Cette minorité remporte des succès sur le plan syndical, notamment avec les accords Renault. Elle prend également des positions ouvertement politiques : anticolonialisme, instauration d'un régime socialiste. Entre le congrès de 1957 et celui de 1958, un accord entre l'ancienne direction et la minorité permet à Eugène Descamps et à Détraz d'entrer dans l'appareil central. Lorsque éclate le 13 Mai 1958, la direction de la C.F.T.C. ne cache pas sa vive opposition. Au congrès de 1959, Paul

Vignaux, maître à penser des minoritaires, professeur de civilisation du moyen-âge au Collège de France, chroniqueur à la *Dépêche de Toulouse*, fait acclamer ses propres options politiques : négociation avec le F.L.N. en Algérie, instauration d'un régime de démocratie socialiste.

Par 19.198 mandats contre 6.051, la C.F.T.C. décide, lors de son congrès extraordinaire de novembre 1964, de supprimer toute référence chrétienne dans ses statuts et de devenir la C.F.D.T. L'ancienne majorité, devenue minoritaire, décide, sous la direction de Joseph Sauty, de poursuivre séparément son action, en conservant l'étiquette de la C.F.T.C.

Eugène Descamps est alors nommé secrétaire général de la C.F.D.T. En 1965, la centrale qu'il dirige participe au « colloque socialiste ». Des contacts sont maintenus de façon permanente avec la F.G.D.S. et François Mitterrand, tandis qu'un accord d'unité d'action est conclu avec la C.G.T., en 1966.

La C.F.D.T. appuie, dès les premiers jours, le mouvement de Mai 1968, allant jusqu'à soutenir le projet d'un gouvernement Mendès-France en cas de vacance du pouvoir. Ayant été vivement attaquée par la C.G.T., qui lui reproche son soutien aux « éléments gauchistes », la C.F.D.T. répondra au mois de juin, par l'intermédiaire de son secrétaire général adjoint, Laurent Lucas, qu'en envisageant les « situations les plus graves, elle aurait accepté de participer à une rencontre syndicats-partis de gauche, y compris le Parti communiste. Pour elle, il se serait agi de prévoir la riposte à toute tentative fasciste et non de débattre du programme commun d'un futur gouvernement populaire tel que l'avaient souhaité la C.G.T. et le Parti communiste ». A Toulouse et dans d'autres villes, les « Universités d'été » ont été organisées en accord avec la C.F.D.T. Le 10 octobre 1968, la section C.F.D.T. de Rhône-Poulenc-Vitry préconisait dans un long rapport une stratégie révolutionnaire d'inspiration nettement trotskyste, illustrant ainsi l'influence prise par cette tendance au sein de l'ancien syndicat chrétien. Cette centrale regroupe 800.000 adhérents environ, elle a obtenu 14,4 % des inscrits aux dernières élections de la Sécurité sociale.

CONFÉRENCE DE BRUXELLES

Les 11 et 12 mars 1967, une conférence internationale réunissait à Bruxelles les délégués de différentes organisations gauchistes européennes, afin de définir un plan concerté d'agitation, dont l'une des conséquences devait être les événements de mai 1968. Etaient représentés :

Fédération des Etudiants Socialistes ..	Belgique
Fédération Nationale des Jeunes Gardes Socialistes	Belgique
Etudiants Socialistes Unifiés (P.S.U.) ..	France
Jeunesse Communiste Révolutionnaire	France
Labour Party Young Socialists Mitcham Branch	Grande-Bretagne
Rebel	Grande-Bretagne
Vietnam Solidarity Campaign Youth Section	Grande-Bretagne
Irish Association of Labour	Irlande
Falcemartello	Italie
Federazione Giovanile Socialista (P.S.I. U.P.)	Italie
Politeia	Pays-Bas
Jeunesse Socialiste	Pays-Bas
Sozialistischer Deutscher Studentenbund	R.F.A.
Sozialistische Jugend Deutschlands « Die Falken »-Köln	R.F.A.

A l'issue de cette conférence, une résolution politique était adoptée par l'ensemble des délégations présentes ; en voici les principaux extraits :

« (...) Le succès de l'agression américaine contre la République démocratique du Vietnam et l'écrasement dans le Sud du F.N.L. mettraient en péril les conquêtes que de longues luttes ont arrachées au capitalisme. Le potentiel défensif de l'ensemble des pays socialistes s'en trouverait affaibli. Les répu-

bliques populaires d'Asie, en particulier la République démocratique de Corée et la République populaire de Chine, ainsi que le Cambodge, sont directement menacés.

« L'intervention impérialiste américaine au Vietnam est donc le point central de la confrontation d'ensemble entre les opprimés du monde entier et le capitalisme international (...) »

« Le devoir des organisations de la jeunesse d'avant-garde, comme de tous les militants socialistes, est donc de soutenir avec les moyens les plus appropriés et les plus efficaces la lutte des combattants vietnamiens (...) »

« L'escalade mondiale de la lutte anti-impérialiste implique en Europe occidentale l'intensification de la lutte contre le pouvoir capitaliste et contre ses instruments politiques et militaires, dont en premier lieu l'O.T.A.N. »

CONSOMMATION

Va de pair avec « société ». Succédant à la société de pénurie, qui se maintient avec succès dans le tiers-monde, la société de consommation se voit aujourd'hui qualifiée de « cauchemar climatisé » où il n'est permis de survivre qu'avec des haut-le-cœur spiritualistes et la rage au ventre. A noter toutefois qu'il faut vivre dans un monde repu et prodigue de ses richesses pour se permettre de condamner la société de consommation.

CULTURE

Le « Petit Larousse » dit : « Action de se cultiver ». C'est ainsi que selon radio-Pékin : « La révolution culturelle aurait entraîné une augmentation de 10 % de la production céréalière de l'an dernier. »



DEBRAY (Régis)

L'arrestation, le 20 avril 1967, et le procès de Régis Debray par les autorités boliviennes furent l'occasion d'une très vaste campagne de presse. Né en 1940, ancien élève de l'Ecole Normale Supérieure, fils de Mme Jeannine-Alexandre Debray, Conseiller municipal de Paris, de tendance gaulliste, Régis Debray, après un séjour à La Havane, se rendit auprès de Che Guevara, dans un maquis que ce dernier tentait d'implanter en Bolivie. Le général de Gaulle est lui-même intervenu en sa faveur. Soixante-et-onze personnalités françaises, dont plusieurs ne partageaient pas ses convictions, signèrent une pétition.

Peu après sa condamnation, Régis Debray épousait dans la prison de Camiri une jeune Vénézuélienne, Elizabeth Burgos, qu'il avait connue quatre ans auparavant, lors d'un premier voyage en Amérique Latine.

DESCAMPS (Eugène)

Né le 17 mars 1922 à Lomme (Nord), le secrétaire général de la C.F.D.T. est fils d'un militant socialiste. Employé dans la sidérurgie lorraine, secrétaire général de la J.O.C., animateur de la minorité qui se développe au sein de la C.F.T.C. autour des groupes « Reconstruction », il est l'artisan du congrès extraordinaire de novembre 1964, qui supprime les références chrétiennes et transforme la C.F.T.C. en C.F.D.T. Il développe ensuite des contacts réguliers avec la Fédération de la Gauche. Au mois de mai 1968, il durcit la position de

la C.F.D.T., donne son appui à l'U.N.E.F. et à Pierre Mendès-France.

Pour lui, ces événements n'étaient pas tout à fait une surprise : quelques mois auparavant, en janvier, la C.F.D.T. avait appuyé les violentes manifestations organisées par les jeunes ouvriers de Caen.

DÉSERTIONS

Depuis 1966, des chaînes de désertion sont organisées en Europe occidentale pour permettre aux soldats américains de se soustraire au départ pour le Vietnam. Le Comité français précise « qu'en offrant une structure d'accueil organisé, le mouvement en faveur de la désertion au sein de l'armée américaine peut être ainsi soutenu efficacement et activé ». Adresse : M. Zucher, 1, rue Tiron, Paris-4^e.

DRAPEAU NOIR

Apparu lors des révoltes ouvrières de Reims et de Lyon aux environs de 1830, avec la devise : « *Vivre en travaillant ou mourir en combattant* », il fut l'emblème de l'action désespérée des sans-travail et des affamés. C'est ce drapeau de misère que Louise Michel brandit, en 1882, à la tête des pillards de boulangerie. Petit à petit, il disparut des manifestations révolutionnaires en France, à mesure que celles-ci étaient « couvertes » par le parti communiste, et ne fut plus guère agité que par l'étrange et vivace anarchisme catalan au cri de « Viva la muerte ».

Ressorti en mai 1968 du grenier de l'Histoire par quelques intellectuels « enragés » que ne tentaient ni le travail ni la mort.



La bête noire des bourgeois.

DUTSCHKE (Rudi)

Fils d'un pasteur protestant, élevé en Allemagne orientale, Rudolf Dutschke, dit « Rudi le Rouge », se réfugie à Berlin-Ouest afin de se soustraire au service militaire. Il est marié à une jeune Américaine qui a conservé sa nationalité. Animateur du S.D.S. (voir ce mot) à l'Université Libre de Berlin, lecteur attentif de Wilhelm Reich et de Herbert Marcuse, il se définit lui-même comme partisan de l'utopie socialiste. L'attentat dont il fut victime au début d'avril 1968 déclencha de très violentes manifestations partout en Allemagne, et en fit le héros des jeunes progressistes dans toute l'Europe. Certains milieux l'accusent, faits à l'appui, d'être, comme d'autres réfugiés de l'Est, manipulé par les spécialistes du général Borning, chef de la H.V.A., service chargé de l'agitation à l'Ouest. D'autre part, Rudi Dutschke est en contact avec le « Free Speech Movement » de l'Université américaine de Berkeley.



Rudi Dutschke : un précurseur.



ÉLECTION

Voir « Trahison ».

ENRAGÉ

Etudiant défilant boulevard Pasteur. Sa vaccination a été découverte par le professeur Edgar Faure.



Dessin de Cabu paru dans « l'Enragé » n° 1.

« ENRAGÉ » (L')

Pamphlet illustré publié dès les premiers jours des événements de mai 1968. Le dessinateur Siné, ayant vu certains de ses dessins refusés par la direction d'Action, décidait de créer sa propre publication. Il trouvait en Jean-Jacques Pauvert l'éditeur capable de l'aider. Intermédiaire entre les brûlots du XIX^e siècle et *Hara-Kiri*, cette feuille connaîtra les records de vente des publications « enragées ». Le premier numéro se présente ainsi : « Ce journal est un pavé. Il peut servir de mèche pour cocktail Molotov. Il peut servir de cache-matras. Il peut servir de mouchoir antigaz. Nous sommes solidaires, et nous le resterons, de tous les enragés du monde. Nous ne sommes ni étudiants, ni ouvriers, ni paysans, mais nous tenons à apporter notre pavé à toutes leurs barricades. Dans ce journal, rien n'est interdit, sauf d'être de droite »...

Hebdomadaire pendant les huit premiers numéros (qui furent réunis en recueil), l'*Enragé* parut ensuite irrégulièrement jusqu'au numéro douze pour disparaître fin novembre 1968. J.-J. Pauvert, toujours propriétaire du titre, se réserve le droit de le faire renaître.



Fac-simile du n° 1 de « l'Enragé ».



DE DROLES D'ENRAGÉS

Des armes bizarres :
marteau-piqueur, bidon
d'essence ou grenade.
Et un âge parfois
avancé...



ÉTUDIANTS SOCIALISTES UNIFIÉS (E.S.U.)

Organisation étudiante du P.S.U. Son influence n'est pas négligeable sur le plan universitaire, puisque, depuis la guerre d'Algérie, la plupart des présidents de l'U.N.E.F. sont sortis de ses rangs. Les E.S.U. participèrent à la création du Front Universitaire Antifasciste, destiné à lutter contre les étudiants nationaux, en 1961. Depuis, ils se sont nettement engagés sur le Vietnam, affirmant leur solidarité avec les mouvements révolutionnaires d'Amérique latine, entretenant d'étroites relations avec le S.D.S. allemand, les jeunes du P.S.I.U.P. italien,

l'organisation néerlandaise « Politeia », l'A.S.S.O.S. luxembourgeoise, et l'A.E.M.N.A. nord-africaine. Leur conférence nationale de décembre 1967 avait pour thèmes : l'alternative socialiste à l'Université, les conditions actuelles de la lutte anti-impérialiste. Depuis le début de 1968, une liaison est établie avec la J.C.R. (Jeunesse « Rouge » puis Ligue communiste), concernant les luttes sur le Vietnam et la campagne contre le Pacte atlantique. Les E.S.U. ont pris une part déterminante dans le mouvement de Mai. Ils disposent d'un organe mensuel, *Tribune étudiante*, luxueux et illustré, transformé en *Lutte socialiste* au mois de septembre 1968. Directeur : Christian Cruerche, rédacteur en chef : Eric Bergaire.



FAIM

Un des mots-clefs du vocabulaire contestataire. La faim dans le monde (aux Indes surtout où l'on préfère mourir debout plutôt que de toucher aux vaches sacrées) alimente d'innombrables débats, colloques, croisades et surtout conférences (parfois accompagnées de buffet).

« Avez-vous faim ? » demandaient les étudiants aux grévistes de Renault, qui se tapaient sur les cuisses de rigolade en se bourrant de saucisson à l'ail arrosé de Beaujolais-Villages.

Malentendu qui fit plus pour l'échec du mouvement que les palinodies du camarade Ségué.

L'écrivain Jean-François Revel y voit la preuve que la jeunesse contestataire est moins assoiffée de révolution que de rédemption.

« Le contestataire, écrit-il (1) a besoin de quelqu'un qui souffre, d'une victime à secourir. Le grand reproche qu'il fait au Juif, depuis la guerre des Six Jours, est de n'être plus écrasé. Pour qui a besoin d'un crucifié, le Juif vainqueur ne fait plus l'affaire... ».

FASCISME

Est fasciste, tout ce qui n'est pas enragé. Exemples : le général de Gaulle est fasciste, le parti communiste est fasciste. Le fascisme possède une particularité remarquable : bien que constituant un danger aigu et permanent, il ne passe jamais. Quelques rares esprits attardés se souviennent encore qu'il désigna une forme de gouvernement dans l'Italie de la première moitié du XX^e siècle. Mais, depuis, le mot a connu une telle fortune, subi de telles modifications qu'on a pu voir à Paris, en 1968, des « Comités d'Action Lycéens » dévaster un centre d'accueil de réfugiés tchécoslovaques aux cris de : « Le fascisme ne passera pas ! »

Le résultat d'une telle fluidité dans l'acception du terme fait qu'aujourd'hui on est toujours le fasciste de quelqu'un. Ainsi, l'honorable Raymond Aron se vit-il traiter de fasciste par les enrégés qu'il traita aussitôt de fascistes rouges. C'est le cycle infernal !

FAURE (Edgar)

Il y a une douzaine d'années, Lucie Faure (née Meyer), la remuante épouse du futur Ministre de l'Éducation gaulliste, publiait dans sa revue, *La Nef*, un article de démolition du gouvernement Guy Mollet intitulé « Le Pouvoir consolidé par l'Insuccès ». Juste retour des choses : il pourrait s'appliquer aujourd'hui à la réforme universitaire si brillamment menée au désastre par son époux.

Avec un sens de la continuité inattendue de la part de ce grand acrobate politique, Edgar Faure aura réussi en quelques mois à livrer lycées et facultés aux enrégés, en leur accordant, comme il l'avait fait pour le Maroc « l'indépendance dans l'interdépendance ». Du sultan Mohammed Ben Youssef à Cohn-Bendit, la catastrophique logique faurienne aura pesé lourd dans les malheurs de la France.

Le plus surprenant est qu'elle puisse se perpétuer aux applaudissements quasi unanimes de la politiciaille. Une légende tenace veut que l'auteur de « M. Langlois n'est pas toujours égal à lui-même » (1) soit doté d'un ordinateur I.B.M. à la place de cerveau. Il devient urgent de vérifier s'il n'y a pas comme un défaut...

FÉDÉRATION DES ÉTUDIANTS RÉVOLUTIONNAIRES (F.E.R.)

La F.E.R. est la nouvelle appellation prise par le Comité de Liaison des Étudiants Révolutionnaires (C.L.E.R.), à la suite de son congrès du 27 avril 1968. Le C.L.E.R. s'enorgueillissait d'un glorieux passé militant. Formation étudiante de l'Organisation Communiste Internationale, fraction trotskyste animée par Pierre Lambert, le C.L.E.R. a pour origine un groupe de militants de la Fédération des Auberges de la Jeunesse. En 1961, lors de sa création en vue de structurer l'opposition trotskyste au Parti communiste et au P.S.U. à l'intérieur du Front Universitaire Antifasciste (F.U.A.), il se révéla l'un des plus combatifs. Animé à l'époque par le fils d'un riche fourreur, ancien officier F.T.P., Pierre Goldmann, par Claude Chisseray et le propre fils de Pierre Lambert, le C.L.E.R. reçut une formation paramilitaire qu'il n'a jamais reniée. Il était très fier d'être appelé « l'Occident de gauche ». Après l'Algérie, son but fut de pénétrer l'U.N.E.F. pour en prendre le contrôle. Il le fit sans discrétion, l'U.N.E.F. allant jusqu'à dénoncer, au début de 1968, le terrorisme qu'il faisait régner dans ses rangs. Au mois de mai 1968, désormais sous l'appellation de la F.E.R., il s'adaptera difficilement aux événements. En effet, sa théorie reposait sur le lien étroit à établir dans la lutte avec la classe ouvrière. Il craignait donc que l'agitation violente au Quartier latin, et notamment les barricades, auxquelles il refusa de s'associer, ne détournât les travailleurs de la révolte étudiante. Les autres groupes « enrégés » allèrent jusqu'à l'accuser de trahison. La participation de la F.E.R. aux événements de mai s'est limitée, semble-t-il, aux tentatives d'unité avec les travailleurs en grève, notamment aux usines Renault, et le 24 mai, au projet avorté d'occupation de l'Hôtel de Ville. La F.E.R. disposait d'un organe, *Révoltes*, et d'un local aménagé en forteresse, 5, rue de Charonne, à Paris. Le C.L.E.R., la F.E.R. et même le groupe « Révoltes » ont été dissous le 13 juin 1968. Il y a cependant tout lieu de penser que leurs militants n'en resteront pas là. Christian de Bresson, Jean-Louis Argentin, Jacques Rémi, Claude Chisseray, Charles Berg, Yves Dorey, pour ne parler que des principaux animateurs, sont déjà des cadres chevronnés. Au mois de septembre 1968, au cours d'une conférence de presse, Charles Berg annonçait la création d'une « Alliance des Jeunes pour le Socialisme », s'appuyant sur un nouvel organe de presse : *Jeune Révolution*, lancé dès le mois de juin. Ce journal devient *Jeune Révolutionnaire* en novembre 1968 (directeur : Michel Landron).

Egalement à cette époque, l'A.J.S. prend le contrôle de la Fédération des Résidences Universitaires de France. Le 15 février 1969, 400 délégués venus d'une cinquantaine de villes se réunissent en « conférence nationale », condamnant « l'aventurisme des comités d'action d'étudiants et lycéens » et entendent « devenir l'amorce d'un parti révolutionnaire ».

(1) *L'Express* - Avril 1969.

(1) Roman policier publié par l'ancien Président du Conseil sous le pseudonyme d'Edgard Sanday.

FÉDÉRATION DES JEUNESSES RÉVOLUTIONNAIRES

Organisation dissoute au mois de juin 1968, malgré une faible activité. Ce groupe était lié à la Fédération des Etudiants Révolutionnaires. Sa seule notoriété semble symbolique : il avait pour siège le 44, rue des Gravilliers, à Paris, où Jacques Roux avait son local, au début de la 1^{re} République, et qui fut également, en janvier 1865, le siège du Comité Parisien de la 1^{re} Internationale. Après sa dissolution, ce groupe crée des « Comités d'Initiative pour un Front Révolutionnaire de la Jeunesse », organe : *Front*. Directeur Joël Grynbaum.

FORCES DE L'ORDRE

N'ont pas besoin de se forcer pour créer le désordre.



Travail à la chaîne.

FRONT UNIVERSITAIRE ANTIFASCISTE (F.U.A.)

Le F.U.A. a été créé en 1961 par les organisations étudiantes du Parti communiste, du P.S.U. et divers militants d'extrême gauche sous la direction d'Alain Krivine, futur animateur des J.C.R. (Jeunesses Communistes Révolutionnaires). Rassemblant des étudiants et des lycéens, cette organisation s'efforçait de dépister les partisans de l'O.A.S. dans les lycées, les facultés et les grandes Ecoles. Il avait établi une liste de plusieurs centaines de noms, qui fut remise à la police, permettant l'arrestation, l'emprisonnement ou l'internement administratif de plusieurs dizaines de militants de droite. Le jour de l'indépendance de l'Algérie, les membres du F.U.A. hissèrent le drapeau du F.L.N. sur la Sorbonne. C'est dans ce climat que naquit le courant révolutionnaire étudiant, dont l'aboutissement fut le mouvement de mai 1968.



GAUCHISME

Il est possible de situer la naissance du mouvement gauchiste, c'est-à-dire d'une extrême gauche non communiste, à l'époque de la guerre d'Algérie, environ dix ans avant l'explosion de mai 1968.

Le parti socialiste perd alors bien des militants. Un certain nombre d'entre eux n'ont admis ni l'opération de Suez (1956), ni la politique algérienne du gouvernement Guy Mollet (1956-1957), ni le soutien apporté jusqu'en 1958 à Robert Lacoste, suspect à leurs yeux d'une sympathie trop mitigée pour l'indépendance. Les mêmes, enfin, ne pardonnent pas à la direction de la S.F.I.O. d'avoir favorisé l'accession du général de Gaulle au pouvoir. Après diverses tentatives de conciliation, le congrès de septembre marque la scission entre la majorité modérée et la minorité gauchiste. Celle-ci crée alors le Parti Socialiste Autonome (P.S.A.). Dans le même temps, les minoritaires du parti radical, certains démissionnaires de la S.F.I.O., des progressistes d'obédiences diverses et la Ligue des droits de l'Homme fondent l'Union des Forces Démocratiques (U.F.D.), tandis que, de leur côté, les catholiques de gauche du Mouvement de Libération du Peuple (M.L.P.) et de la « Jeune République », d'anciens socialistes, d'anciens communistes et les progressistes de la « Nouvelle Gauche », fondent l'Union de la Gauche Socialiste (U.G.S.). De la fusion de ces divers groupes, en 1960, naîtra le Parti Socialiste Unifié (P.S.U.).

Le Parti communiste ne recueille pas les fruits de cette fuite à gauche. Lui-même se remet difficilement de la crise provoquée par le XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique (1956), dénonçant, à l'instar des anticommunistes, la tyrannie du système et condamnant brutalement Staline, objet depuis toujours d'un culte fervent au sein du P.C.F. L'écrasement sanglant de l'insurrection nationale hongroise est encore, à cette époque, dans toutes les mémoires. De plus, le retour aux affaires du général de Gaulle, chaud partisan du renversement des alliances, de l'éclatement de l'Alliance atlantique, du rapprochement avec Moscou et de la décolonisation, gêne sur le moment le P.C.F. Celui-ci doit se limiter à une opposition de routine et nuancer son attitude vis-à-vis de la guerre d'Algérie. Il est, certes, partisan de l'indépendance, mais il ne tient pas à heurter de front les jeunes et l'opinion publique, peu favorables, alors, à la séces-

sion. Enfin, tirant les enseignements du XX^e congrès du Parti communiste de l'Union soviétique, sur le « passage pacifique » au socialisme, et d'une situation sociale et politique française qui rend problématique la prise du pouvoir par l'insurrection, le P.C.F. revoit toute sa stratégie, afin de préparer son accession au pouvoir dans la légalité. Il doit notamment cesser de faire peur. Il doit cesser d'apparaître comme le parti de la Révolution, du « grand soir ». Il doit se modérer et il se modère.

C'est donc en dehors des grandes formations de la gauche traditionnelle et du P.C.F. lui-même, que se développe et s'organise l'action directe en faveur de la rébellion algérienne, et plus tard, contre l'O.A.S.

Parallèlement au P.S.U., d'autres éléments, dont le plus connu est Francis Jeanson, apportent une aide directe au F.L.N. en métropole : réseaux de soutien, hébergement des fugitifs, transports d'armes, filières d'évasion, liaisons diverses et transfert de fonds.

L'affaire algérienne contribue aussi à durcir les chrétiens de gauche. A la J.E.C., à l'Action catholique ouvrière, au groupe « Reconstruction », chez certains ecclésiastiques, à la J.A.C., chez les scouts, dans la presse, on prend position, on se mobilise, on combat en faveur des fellagha.

L'U.N.E.F., dominée depuis 1956 par l'ancienne minorité de gauche, s'engage également à fond. Ses dirigeants vont jusqu'à rencontrer en Suisse les représentants du F.L.N., afin de convenir d'une politique commune.

Plusieurs hebdomadaires, des revues, abondent en ce sens, orchestrent les campagnes. Dans l'intelligentsia on signe, on signe fébrilement. Le « Manifeste des 121 », en faveur de l'insoumission, fait grand bruit.

L'apparition de l'O.A.S. en 1961, son influence auprès des jeunes, offrent un nouveau terrain à l'agitation auréolée des souvenirs et du romantisme de la guerre d'Espagne. Dans les lycées et les facultés, c'est la création du « Front Universitaire Antifasciste » (F.U.A.), qui voit grandir un actif noyau de jeunes trotskystes. Chez les adultes, ce sont les Groupes d'Action et de Résistance (G.A.R.), articulés principalement autour du P.S.U.

L'indépendance de l'Algérie, la disparition de l'O.A.S. dans la défaite et les prisons, laissent, un temps, cette nouvelle gauche démobilisée. Cependant, un bilan permettrait de la trouver plus forte, plus jeune, plus aguerrie qu'à son apparition quelques années plus tôt. Certains refusent ce retour à la paix, la fin de l'aventure, le retour au réel du train-train quotidien. Ils poursuivront leur chimère en Algérie, se mettant au service du nouvel Etat, participant souvent à ses luttes internes, puis seront bientôt rejetés comme indésirables. On les surnomme « Pieds-Rouges », par opposition à « Pieds-Noirs ».

Mais l'affaire d'Algérie n'est pas plus tôt réglée, que l'on voit apparaître, venant d'Orient, les signes d'un nouvel espoir. Pour ceux qui ne reconnaissent plus depuis 1956 la « patrie socialiste » et le parti qu'ils avaient appris à adorer, la révolution chinoise est un nouveau messie.

Voici plusieurs années que le P.C.F. a créé une « Association des Amitiés Franco-Chinoises ». Celle-ci va devenir le vecteur de l'influence maoïste. A partir de 1963, on voit ainsi apparaître, à l'initiative des militants qui gravitent autour de l'A.A.F.-C., des « Cercles Marxist-Léninistes ». Ces derniers sont en fait les précurseurs des groupes pro-chinois qui, autour de *L'Humanité nouvelle*, des *Cahiers Marxist-Léninistes* de l'Ecole Normale Supérieure, de *Servir le Peuple*, etc., vont se développer en France comme ils se développent dans toute l'Europe.

La brusque aggravation du conflit vietnamien à partir de 1965 et l'intervention américaine massive viennent à point nommé redonner un thème de bataille à tous ces groupes qui, dans une France endormie, vivent, se chamaillent et régressent. Comités divers, pétitions, appels, manifestations relancent l'agitation, l'enthousiasme, le recrutement, l'unité d'action.

GRAND MEETING ANTI-IMPERIALISTE 24 MAI 20.30 HEURES MUTUALITE

avec le montage théâtral 'VIETNAM VAINCRA'

**VIVE LA VICTORIEUSE GUERRE DU PEUPLE VIETNAMAIEN
A BAS L'IMPERIALISME AMERICAIN ET SES VALETS
A BAS L'IMPERIALISME FRANÇAIS ET SES INSTRUMENTS
VIVE LES LUTTES DE LIBERATION DES PEUPLES DU MONDE**



ageg association gral des étudiants guadeloupéens
feanf fédération des étudiants d'Afrique noire en France
avec la participation du civ centre information vietnam

La lutte contre l'impérialisme : un des chevaux de bataille des gauchistes.

Les élections présidentielles de 1965 prouvent un comportement relativement homogène. En dehors d'exceptions, du P.S.U. aux trotskystes, en passant par les pro-chinois et les anarchistes, on se montre peu satisfait de la candidature de François Mitterrand, voire même on la combat. Cette contestation touche les rangs du Parti communiste lui-même, ou en tout cas ses étudiants. Au mois de mars 1966, puis au mois de novembre, deux graves scissions en forme d'épuration vident l'Union des Etudiants Communistes de ses éléments les plus dynamiques. Les premiers constituent l'Union de la Jeunesse Communiste Marxiste-Léniniste (U.J.C.M.-L.), les autres la Jeunesse Communiste Révolutionnaire (J.C.R.).

Cette période, qui voit fleurir aux U.S.A. une opposition universitaire à la guerre du Vietnam, avec le *Free Speech Movement* de l'Université de Berkeley, va renouveler le style et les méthodes d'agitation. En Allemagne d'abord, à l'Université libre de Berlin, le S.D.S. expérimente fructueusement les *Teach-in* américains, qui sont repris en France par les petits groupes anarcho-communistes d'Antony et surtout de Nanterre. La liberté sexuelle, la contestation des méthodes pédagogiques routinières, l'opposition à la présence américaine au Vietnam servent de prétextes à cette agitation nouvelle manière, inspirée de la « révolution culturelle » chinoise, via l'Amérique et Berlin.

Recrudescence en 1967 : les comités, les groupuscules, les journaux, les locaux se multiplient. De l'argent circule tout à coup largement, c'est certain. Un milliard et demi, selon Jacques Bergier. On lui attribue des sources diverses qui sont toutes plausibles : Chine, Cuba, Allemagne de l'Est, certains milieux gaullistes désireux de développer un courant antiaméricain, afin de préparer le retrait complet de l'Alliance atlantique et de faciliter le rapprochement avec l'Est.

Le terrain politique français est, en tout cas, favorable au plus haut point. La propagande officielle, à l'O.R.T.F. notamment, mène une campagne violemment antiaméricaine au sujet du Vietnam. Documentaires, débats, chroniques, entretiens se succèdent et développent tous le même thème.

Le pouvoir paraît voir d'un bon œil tout ce qui gêne les Etats-Unis et sert sa propre politique étrangère. Aussi, les manifestations de rue en faveur du Vietnam sont-elles tolérées. Dans cette période, on arrête souvent les militants d'Occident ou de la Fédération des Etudiants Nationalistes, mais les « Comités Vietnam de base » ou les Jeunesses Communistes Révolutionnaires n'ont rien à craindre de la police.

Cette mansuétude ou cette complicité des autorités gaullistes pour l'extrême gauche, pour surprenante qu'elle soit au premier coup d'œil, n'en est pas moins réelle, ancienne et explicable.

Il est remarquable que, notamment depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, la société capitaliste a favorisé la critique de ses propres valeurs. Sans doute, dès l'origine y avait-il quelque calcul : faire oublier, par des propos « avancés », un comportement fort peu social dans les affaires. Le XIX^e et le début du XX^e siècle eurent déjà leurs financiers d'extrême gauche. Un regard sur la presse actuelle montre que les publications volontiers progressistes, voire ouvertement communistes, prospèrent à l'égal de la grande presse conformiste, grâce à de généreux donateurs et de puissants budgets publicitaires fournis par d'authentiques sociétés capitalistes. En revanche, les maigres et rares publications de droite politique d'opposition subsistent grâce à d'incroyables exploits techniques et à l'abnégation de leurs rédacteurs.

Le gaullisme a renforcé cette tendance. Le général de Gaulle, qui s'est toujours appuyé sur une clientèle droitiste pour mener une politique gauchisante, a constamment rencontré l'opposition de la droite intellectuelle et politique, alors qu'il trouvait de multiples complicités à gauche. C'est sans doute pourquoi son passage aux affaires, à la Libération, et son retour au pouvoir, en 1958, furent marqués par une impitoyable répression à droite et des faveurs à gauche. Chacun a en mémoire les mesures qui frappèrent les partisans de l'Algérie française, la dissolution de leurs organisations, les accusant à l'illégalité, les milliers d'emprisonnements, l'exil, la mort même.

La suppression de tout contrepoids à droite et la similitude de position, notamment en politique étrangère, devaient favoriser l'extrême gauche, communiste ou non. Benoit Frachon, alors secrétaire général de la C.G.T. et membre du bureau politique du Parti communiste, pouvait s'écrier, le 10 septembre 1966, lors d'une réunion de solidarité avec le Nord-Vietnam : « Nous pouvons être satisfaits, qu'aujourd'hui, chez nous, ce soit le chef de l'Etat qui reprenne les idées et les formules que nous défendions, qu'il accuse directement les responsables qui viennent de l'autre côté du Pacifique et qu'il constate que la solution de cette guerre injuste et criminelle exige que les agresseurs quittent le pays. Nos possibilités d'entraîner les masses à l'action s'en trouveront accrues. »

« Le général de Gaulle est un héros pour la jeunesse révolutionnaire cubaine », observe le gaulliste de gauche Philippe de Saint-Robert, au retour d'un voyage dans les Caraïbes (1). « Il figurait parmi les dix personnalités mondiales données en exemple à cette jeunesse pour l'année 1967. Devant moi, à un journaliste belge qui lui rappelait lui avoir dit un jour que le général de Gaulle était un rebelle comme lui-même, Fidel Castro a répondu : « C'est la vérité, tout ce que le général de Gaulle a fait, nous l'apprécions. »

Position partagée par Hanoi, qui faisait connaître sa « satisfaction après les nouvelles déclarations du général de Gaulle sur la guerre du Vietnam, ce pays odieusement écrasé et décimé, tel qu'il l'a évoqué dans son discours du 6 septembre 1967 en Pologne (2) ». Cette satisfaction des autorités communistes du Nord-Vietnam ne peut étonner. Romain Gary, gaulliste de gauche, qui fut pendant dix-huit mois conseiller du ministre de l'Information Georges Gorse, rappelait, peu après les événements de mai, le concours apporté par l'O.R.T.F. à certaines positions gauchistes (3) : « Pendant à peu près deux ans, des flots de propagande anti-américaine furent déversés sur le public par notre Télévision nationale. Ce n'est pas



L'Empire céleste dans la cour de la Sorbonne. La vérité vient de l'Est.

simplement l'ambassadeur Bohlen, c'est toute l'Amérique qui s'en indignait, y compris mes amis les plus opposés à la guerre du Vietnam, et les plus acharnés dans leurs dénonciations de la situation des Noirs aux Etats-Unis... Et la Chine de Mao ? Pendant un an, elle n'a eu droit qu'à des « témoignages » sympathiques, qu'à des reportages bienveillants. Citez-moi donc l'exemple d'un seul reportage ou d'un commentaire « critique ». Lorsqu'à Pékin, une actrice de cinéma, la tête rasée par les Gardes Rouges, que l'on n'appelait pas encore les « enrégés », se suicidait en se jetant du septième étage, c'est tout juste si notre O.R.T.F. national ne soulignait pas le côté « positif » de cette horreur : la preuve que la Chine de Mao avait donné au peuple des immeubles de sept étages. »

L'enseignement public, qui dépend de l'Etat, rappelons-le, n'échappe pas à cette propagande, d'autant plus efficace qu'elle s'adresse à de jeunes esprits. Manuels d'histoire, de philosophie, d'instruction civique et même d'algèbre rivalisent de références aux thèmes progressistes. Le 31 mars 1968, démissionnant de la présidence de la Fédération française des Maisons de Jeunes et de la Culture, André Philip, pourtant homme de gauche convaincu, révélait que cette institution était devenue un foyer de propagande et d'agitation marxistes. On ne devait donc pas s'étonner d'apprendre que Boris Fraenkel, vivant en France depuis 1945 avec un statut d'apatride, vulgarisateur des théories de Marcuse et de Wilhelm Reich, était instructeur aux centres d'entraînement aux méthodes d'éducation active, qui forment les cadres des colonies de vacances.

Le gauchisme est à la mode. Expositions chinoises ou soviétiques dans les grands magasins. Mode Mao et veste Lénine. Mondanités capitalistes pour le cinquantième anniversaire de la révolution bolchevique. Films, disques, livres, débats. L'Armée rouge est à l'honneur. Trotsky et Rosa Luxembourg sont réédités. *Le Petit Livre rouge* et les portraits de Che Guevara battent les records de vente au « Drugstore-Saint-Germain ». Le « poster » de Castro orne la permanence des étudiants gaullistes de Paris. Géraldine Chaplin se fait photographe sous l'effigie de Mao. Alain Barrière chante à l'Olympia *V comme Vietnam*. L'acteur Michel Piccoli récite des discours. Joseph Kessel signe des pétitions. Resnais, Godard, Rossif, Lelouch et quelques autres tournent des films « engagés », et Jean Vilar crée des comités.

L'intelligentsia a, bien sûr, trouvé dans cette période des conditions exceptionnelles de développement. Elle bénéficie d'un appui « objectif » et souvent financier du régime — cachets à l'O.R.T.F., commandes de films télévisés, accès aux théâtres subventionnés, etc. De plus, elle peut se donner la satisfaction d'une opposition confortable. En France, l'intelligentsia jouit d'une situation privilégiée. Le pragmatisme, qui domine la vie des autres sociétés industrielles, n'y a pas

1. *Le Monde*, 12 août 1968.

2. *Le Monde*, 9 septembre 1967.

3. *Le Monde*, 23 juin 1968.

droit de cité. Nulle part ailleurs, en Europe ou dans le Nouveau Monde, l'intelligentsia ne possède un tel poids, une telle influence. La France, et tout spécialement Paris, est la plus grande consommatrice d'idéologies. Et les intellectuels qui évoquent volontiers la nécessité d'une éthique scientifique et d'une pensée objective, par exemple le professeur Monod, ne sont pas les derniers à céder à l'émotivité et aux grands courants passionnels de l'extrême gauche. Il est assez remarquable que la plus grande proportion d'enseignants participant au mouvement de Mai ait appartenu à la Faculté des Sciences.

En France, le moindre titre universitaire, la moindre activité professorale jouit d'une autorité et d'une considération que l'extrême gauche exploite d'autant plus que cela est sans risque. Il a fallu que les positions dépassent les limites — par exemple, avec le « Manifeste des 121 » —, pour entraîner quelques fugitives mesures de rétorsion. En règle générale, lorsqu'un professeur, un écrivain ou un artiste signe une pétition, ou participe à une quelconque manifestation, il en tire, avec les frissons de l'aventure à bon marché, la renommée dans les salons et une publicité professionnelle de bon aloi. Si, par exception, l'intéressé devait subir quelque tracasserie, il serait assuré d'une solidarité massive, immédiate et efficace, de toute l'intelligentsia mobilisée pour lui. Il trouvera même des hommes de droite pour prendre sa défense. L'inverse n'est pas vrai, et d'abord parce que la droite intellectuelle, laminée par des répressions successives, victime d'une perpétuelle « chasse aux sorcières », est faible, pauvre, inorganisée et souvent, pour des raisons compréhensibles, terrorisée. On comprend donc qu'un étudiant d'extrême gauche reste, sans difficulté, fidèle à ses options premières, puisque son intégration dans la vie sociale ne nécessitera pas leur abandon, mieux, elles la serviront dans bien des cas. On a pu parler à juste titre, pour cet échange de service systématiquement pratiqué par l'intelligentsia, d'un « syndicat d'admiration mutuelle » qui, tenant les clefs de l'argent, des rela-

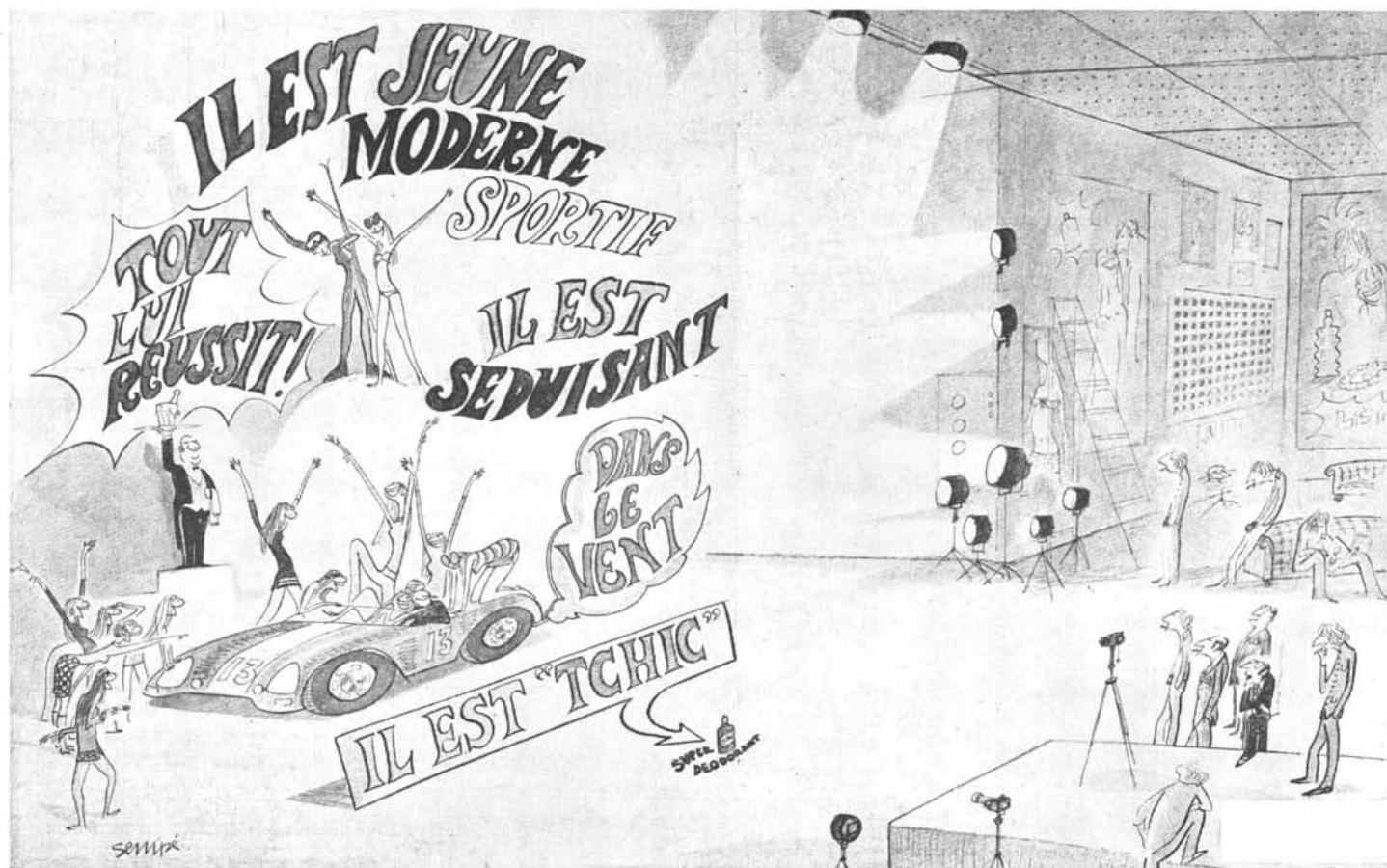
tions, de la mode et du succès, assure la fortune des siens et l'exclusion des autres.

L'intelligentsia nourrit un seul complexe : celui de ne jamais être assez à gauche. Elle développe, dans les conditions favorables de la France, une activité particulièrement efficace. A l'affût de l'événement, ses chroniqueurs, journalistes, cinéastes, écrivains, chanteurs, artistes, éditeurs, professeurs, animateurs de comités, signataires de toutes sortes, vibrillonnent et réagissent, chacun dans sa spécialité, avec un ensemble parfait.

Les adversaires de la gauche progressiste voient souvent dans l'unanimité et la rapidité de ses réactions la preuve d'un complot, d'une orchestration, dirigée par un maître secret. La réalité est plus simple et autrement probante : il s'agit, en fait, d'une profonde identité d'intérêts et d'idées, enracinée au niveau de l'inconscient et, d'autre part, d'un grand savoir-faire professionnel.

C'est pourquoi le progressisme dispose d'un quasi-monopole idéologique dans la France d'aujourd'hui. Il n'est pas de groupe social qui ne soit touché : l'Ecole, l'Université, l'Eglise, l'Administration, l'Information, le Syndicalisme, les sphères de décision politiques et économiques subissent son influence.

Enfin, au-delà de tout ce qui peut opposer les différentes tendances, personnalités ou groupes gauchistes, le sentiment de leur solidarité active avec le Tiers-monde et leur haine des Etats-Unis apparaissent comme de puissants dénominateurs communs. Ils ont la même soif de fusion planétaire, le même ressentiment à l'encontre du monde blanc, responsable, d'après eux, du sous-développement et de la faim dans le reste de l'univers. Ils ont conscience d'être l'avant-garde des forces « tri-continentales » en lutte contre les sociétés occidentales, dont l'U.R.S.S. n'est pas toujours isolée. Nombre d'entre eux sont en relation avec les organismes subversifs chinois ou cubains. Ils en tirent des moyens, des méthodes, une mystique, dont bien peu, avant les événements de mai 1968, supposaient la puissance destructrice.



— C'est bon. C'est très bon. Mais il faut faire comprendre par quelque chose qu'il est aussi de gauche.

Dessin de Sempé tiré de son album : « Information consommation ».

GAULLISTES DE GAUCHE

Au lendemain des élections législatives de mars 1967, la « Convention de la Gauche pour la V^e République » éclatait en deux tendances : la première, l'« Union de la Gauche pour la V^e République », animée par Philippe Dechârtre, secrétaire d'état à l'équipement, se ralliait à la politique gouvernementale. La seconde, sous le titre de « Comité de la Démocratie Combattante », tout en protestant de son gaullisme, entendait marquer son opposition. Cette tendance devait notamment affirmer sa solidarité avec le mouvement de Mai et protester contre les mesures policières utilisées contre les enrégés. Ce Comité comprend le « cercle Jules-Vallès », animé par Gabriel Cordouin, le « Front Travailliste », animé par Yvon Morandat, président des Charbonnages de France, Lucien Junillon, ancien membre du Comité directeur de la S.F.I.O. et Bernard Farbmann, le club « Gaullisme et Prospective », ainsi que MM. Jacques Debû-Bridel, Stanislas Fumet, Pierre Hervé, David Rousset et Jacques Dauer, animateur du « Front du Progrès », le plus turbulent des clubs gaullistes de gauche. Cette dernière formation, issue de l'ancien Mouvement pour la Communauté, rendu célèbre par le recrutement de « barbouzes » contre l'O.A.S., avait célébré l'élection de M. Robert Poujade au secrétariat général de l'U.D. V^e comme une victoire des gaullistes de gauche. Le « Front du Progrès » s'affirme partisan d'une Europe neutraliste, nettement dégagée de l'Alliance atlantique et tournée vers le Tiers-monde.

Son hostilité à l'ancien Premier ministre Georges Pompidou ne s'est jamais démentie, pas plus que son soutien aux différents groupements « enrégés », protestant notamment au mois de juillet 1968 contre l'internement de quelques dirigeants de la J.C.R.

Par ailleurs, au cours du mois de mai 1968, « des personnalités gaullistes s'indignent de la fermeture illégitime de la Sorbonne et des violences policières... Elles réclament la démission du recteur Roche, le retrait des forces de police du Quartier Latin, l'amnistie des étudiants condamnés ou poursuivis, la réouverture de la Sorbonne ». Ont signé : MM. Charles d'Aragon, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Jean de Beer, M^{re} Théo Bernard, Michel Cazenave, Francis Crémieux, Jacques Dauer, Jacques Debû-Bridel, Joseph Kessel, Albert-Paul Lentin, Joël Mordellet, Pierre-Henri de Mun, David Rousset, Philippe de Saint-Robert, Nicolas Martin.

En mars 1969, le Front Travailliste décidait de créer une Fédération avec l'Union de la Gauche pour la V^e République, ouvrant la voie à une réunification de toutes les tendances gauchistes liées au gaullisme. Cette fédération est notamment dirigée par MM. Philippe Dechârtre, Gilbert Beaujolin, André Weil-Curiel, Pierre le Brun, ancien secrétaire de la C.G.T., Léon Hamon, Yvon Morandat, Bernard Farbmann, etc. (Voir également « Mouvement pour l'Indépendance de l'Europe », « Nouvelle Frontière », « Notre République » et « Mouvement pour la Participation ».)



Dessin de Siné paru dans « l'Enragé ».

GAY-LUSSAC (rue)

Le chemin des drames. A été le théâtre de violentes bagarres entre les mauvais étudiants et les bons C.R.S. Cette rue du quartier Latin détient le record mondial du lancer de la grenade lacrymogène, sans doute pour honorer la mémoire du grand savant français, Joseph Gay-Lussac, qui découvrit la loi sur la dilatation des gaz.

GEISMAR (Alain)



Avec lui la contestation va rondement.

Vingt-neuf ans en 1968. Maître-assistant à la Faculté des Sciences de Paris, ancien dirigeant du P.S.U. de la région parisienne, c'est « Fatty » égaré dans la Révolution. Avec sa tête rassurante d'amateur de cassoulet, le grassouillet secrétaire général du S.N.E.Sup à l'époque du printemps rouge, semblait mieux à sa place devant les boccas d'une pharmacie de la rue des Rosiers que derrière les barricades.

Il est vrai que son rôle pendant les événements l'a surtout placé derrière les micros des radios périphériques où sa logomachie marxiste avait le don d'exaspérer son complice Cohn-Bendit. La nuit où le Recteur Roche, vert de peur, vit son bureau envahi, on put entendre en direct le rouquin arrachant le crachoir des mains du grassouillet Geismar et lui coupant sans façon le sifflet : « Tout ça, c'est des c... Laisse-moi parler !... ».

Le gros, vexé, alla porter ses pensées ailleurs. *Le Monde* lui ouvrit ses colonnes et les bons bourgeois purent enfin se rassurer en apprenant que le Triumvir des Enragés n'était pas un pétrolier : par tradition familiale il savait lire depuis l'âge de trois ans. Vantardise qui lui attira cette riposte de *l'Huma* : « Il est exact qu'Alain Geismar sait lire depuis l'âge de trois ans. Mais il a cessé de lire depuis l'âge de sept ans... ».

Martyre de l'obèse qui dut avoir un effet déprimant sur cette éphémère vedette de Mai. Il est retourné depuis à son néant où il digère béatement sa révolution ratée.



Les contestataires de la littérature dans le vénérable hôtel de Massa : au centre l'un des meneurs, Jean-Pierre Faye.

GENS DE LETTRES

Marquée simultanément par l'abus de la rhétorique et la mythomanie galopante, la « Révolution de mai » ne pouvait manquer d'éveiller immédiatement l'intérêt le plus vif au sein d'une corporation comme celle des gens de lettres, particulièrement riche depuis quelque trente ans en prolétaires de salon, guerilleros de chambre à coucher, révoltés à compte d'auteur et pétitionnaires spasmodiques.

De fait, dès que le destin parut sourire aux contestataires, les plus éminents mandarins de la gauche et de l'extrême-gauche littéraires n'hésitèrent pas à descendre sur le pavé pour haranguer la Jeune Garde. Avec, d'ailleurs, des sorts très divers. Lorsque, d'aventure, elle avait déjà entendu quelque part le nom de l'orateur, la Jeune Garde avait trop souvent à son égard des idées bien arrêtées mais ne devant, hélas, strictement rien à une lecture par trop intensive des « Temps Modernes » ou de « La Nouvelle Critique ».

Venu « apporter son appui personnel » sur le boulevard Saint-Michel, Aragon se fit reconduire fort impoliment par une assistance qui le traita alternativement de « vieille barbe », sans aucune allusion à Fidel Castro, et de « sale flic », sans même une intention maligne à l'endroit de ses antécédents familiaux. Grand amateur d'ordre et de discipline, notre ancien surréaliste rentra chez lui rouge de colère.

A la Sorbonne, Sartre fut mieux accueilli : le bruit avait couru dans les rangs, lors de son arrivée, qu'il était célèbre et très intelligent. Son discours fut suffisamment habile pour ne permettre à personne de se faire une opinion plus précise à ce sujet.

— Faut-il mettre la culture à la poubelle ? demanda-t-il. Si vous parlez des fresques de la Sorbonne, je pense que ce ne serait pas un grand mal. Pour le reste, il faut que vous réinventiez une tradition...

Personne ne s'étant hasardé à lui dire que, par définition, les traditions ne s'inventent pas, l'agréé regagna son domicile sans être inquiété.

A l'Odéon, Françoise Sagan s'en tira moins bien. L'assistance connaissait visiblement son œuvre beaucoup mieux que celle de Sartre ou même de Marcuse et l'on fut prompt à lui jeter pêle-mêle à la tête Saint-Trop, le whisky, Mme Pompidou, les Jaguar et la société de consommation. Visiblement, on n'aimait pas Brahms en ces lieux et la pauvre Françoise proposa en vain son aide financière à l'insurrection.

Une grave injustice, d'ailleurs, avait été commise quelques jours plus tôt en ce même endroit : le brave Isidore Isou, ex-pape du lettrisme et habilité par là-même à revendiquer pour une bonne part la paternité intellectuelle de la révolution en cours, avait été ceinturé quatre fois de suite par le service d'ordre alors qu'il allait adresser son message au peuple.

En revanche, Jean Genêt, venu visiter la Sorbonne en blouson léger et chemise sang-de-bœuf, sut se faire bien voir des barbus les plus rudes.

— C'est charmant, gazouilla-t-il. Tous ces jeunes gens en émoi...

Mais, pendant ce temps, quelques idéalistes de choc ne perdaient pas le nord. Conduits par le néo-romancier Michel Butor, l'ex-Prix Renaudot Jean-Pierre Faye, gauchiste de luxe et beau-frère de l'éditeur Robert Laffont, l'ancien protégé de Mauriac, Philippe Sollers, le professeur progressiste Jacques Madaule, Bernard Pingaud, Guillevic et Daniel Guérin, ils avaient tout bonnement mis le cap sur l'Hôtel de Massa, siège de la vieille et opulente Société des Gens de Lettres. Dans le dessein avoué d'en « réquisitionner » les locaux et les biens au nom d'une « Union des Ecrivains » fondée sur l'heure et par leurs propres soins.

A vrai dire, l'idée n'était pas entièrement d'eux. Ils n'avaient agi qu'en apprenant l'occupation préalable de l'Hôtel de Massa par une délégation avancée du « Comité d'Agitation Culturelle et Artistique » (C.A.C.A.), organisation d'anarchistes incompris sommeillant jusque-là dans la cour de la Sorbonne.

Arrivés avec barbes, guitares et maillots de corps, sous la direction d'un certain Jeff, les hommes du C.A.C.A. avaient déjà transformé en dortoir-fumoir le somptueux bureau du président de la S.G.L., dépliant leurs sacs de couchage sur une moquette à la couleur brusquement devenue incertaine. Ils reprenaient des forces en buvant des bouteilles de bière et mangeant de la compote de pommes, lorsque se présenta l'aile marchante du roman d'avant-garde.

Conciliants — et bien que nourrissant le projet de transformer l'Hôtel de Massa en garderie d'enfants libertaires — les anars tolérèrent l'installation du groupe Butor, qui lança immédiatement une proclamation annonçant la déchéance de la S.G.L. et son remplacement par l'Union des Ecrivains.

Jeff fut d'abord paisible. La littérature, d'ailleurs, ne l'empêchait guère de dormir. Comme un journaliste lui demandait quels écrivains il connaissait, il répondit :

— Ben, Sartre : il est contre les Américains. Et puis Aragon, mais c'est un sale flic. Ceux qui sont ici ? Oh, depuis que je les vois, je commence à connaître leurs têtes, mais allez donc mettre des noms là-dessus...

Cependant, un ultimatum de la Société des Gens de Lettres, menaçant de porter plainte pour les déprédations et les vols d'objets précieux commis dans la maison, vint mettre fin à ce bon voisinage.

Affolés, les intellectuels se réunirent dans la Salle du Comité pour examiner la situation. N'ayant pas la tête dure, Butor avait renoncé à remplacer un jour Mme George-Day à la gestion du fonds laissé à la S.G.L. par le colonel et Mlle Petit-jean de Rosière, plus connus collectivement sous le nom de Delly, et était parti sur la pointe des pieds.

Les autres eurent moins de chance. Ils auraient bien voulu rentrer chez eux avant l'arrivée de la police, mais les anars ne l'entendaient pas ainsi. Ils avaient fait fermer les grilles, gardées par deux costauds à brassard noir armés de barres de fer, et bloquaient les issues de la Salle du Comité.

Un néo-romancier un peu tremblant qui s'était levé pour partir se fit rasseoir d'une main ferme :

— Toi, tu restes-là ! Avec nous...

Dieu merci, le soir un commando de vieilles dames, dépêché par la S.G.L. pour réoccuper une partie des locaux, vint embrouiller suffisamment la situation pour permettre quelques décrochages prudents avant la retraite complète de l'« Union des Ecrivains », quelque temps après.

Une autre institution, plus illustre encore que la S.G.L., avait cru sentir passer sur elle le souffle brûlant de la révolution en marche : l'Académie française. La nouvelle semblait sérieuse : elle venait de l'Odéon. Un commando allait descendre incessamment la rue Mazarine pour aller faire subir les derniers outrages à la vieille dame du Quai Conti.

Certains Immortels, qui ne respectent rien et pas même leur propre costume, ricanèrent basement. Mais d'autres furent superbes. Bien qu'homme de gauche connu dans son quartier, Maurice Druon sentit frémir tout son être : il venait à peine, après tant d'années d'efforts, de décrocher son Habit Vert et un groupe d'énergumènes allait tenter de le peindre en rouge ! Que non !

— Nous défendrons l'Académie, lança-t-il alors. Et, s'il le faut, avec nos épées !

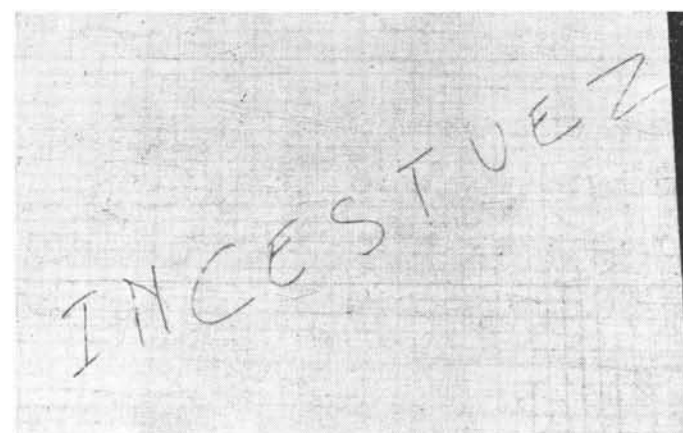
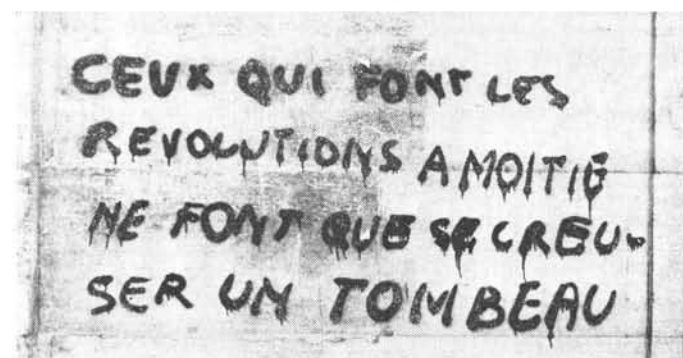
Pendant ce temps, quelques cars de C.R.S. prenaient position sur le quai. Et la marche sur l'Académie en resta au stade des intentions.

Un autre académicien, Jean Mistler, eut une réaction toute différente aux offensives diverses lancées contre l'auguste institution. Arrivant un jour quai Conti, il vit sur un mur cette inscription offensante, tant dans l'intention que dans l'exécution : « Académicien = enculé » (avec deux « l »).

Froid et digne, il sortit son stylo de sa poche, raya un « l » et entra.

Car, contrairement à ce que pourrait penser un public peu averti, les gens de lettres ne sont pas tous idiots.

GRAFFITI



Pluriel de graffiti. Inscriptions murales dont l'origine remonte probablement au temps où les hommes des cavernes dessinaient des mamouths dans leurs grottes. Les Egyptiens en décorèrent leurs monuments et ceux de Pompeï sont célèbres par leur polissonnerie. Mais depuis l'antiquité romaine, les graffiti avaient subi une éclipse et se réfugiaient dans les cabines téléphoniques, les chalets de nécessité et les escaliers en colimaçon du Mont Saint-Michel. La contestation de mai 1968 leur rendit une nouvelle jeunesse. La télévision, la radio, les journaux devenus muets, les murs prirent la parole. Passant des pissotières aux universités, les graffiti envahirent la capitale, bénéficiant d'une révolution technique décisive, la « bombe à peinture ». On est loin des inscriptions patientes et précises réalisées à l'aide d'un clou ou d'une pièce de 10 centimes. Aujourd'hui la fresque a remplacé la miniature.

Les deux principales victimes de ce jeu de massacre mural furent la police (C.R.S. = S.S.) et l'orthographe.

SUR LES MURS DE LA CONTESTATION

Voici quelques-uns des graffiti les plus significatifs relevés au cours des mois de mai et juin 1968

- Contestation, mais con d'abord.
◇ ◇ ◇ ◇
- Mettez un flic sous votre moteur.
◇ ◇ ◇ ◇
- La barricade ferme la rue mais ouvre la voie.
◇ ◇ ◇ ◇
- J'ai quelque chose à dire mais je ne sais pas quoi.
◇ ◇ ◇ ◇
- Il n'y aura plus désormais que deux catégories d'hommes : les veaux et les révolutionnaires.
En cas de mariage ça fera des révéaulutionnaires.
◇ ◇ ◇ ◇
- Inventez de nouvelles perversions sexuelles.
◇ ◇ ◇ ◇
- Vive la cité-unie-vers-Cithère.
◇ ◇ ◇ ◇
- Un seul week-end non révolutionnaire est infiniment plus sanglant qu'un mois de révolution permanente.
◇ ◇ ◇ ◇
- Fais attention à tes oreilles, elles ont des murs.
◇ ◇ ◇ ◇
- Autrefois, nous n'avions que le pavot. Aujourd'hui le pavé.
◇ ◇ ◇ ◇
- Cours, camarade, le vieux est derrière toi.
◇ ◇ ◇ ◇
- Les gaullistes ont-ils un chromosome de trop ?
◇ ◇ ◇ ◇
- Les syndicats sont des bordels.
◇ ◇ ◇ ◇
- Sexe : c'est bien, a dit Mao, mais pas trop souvent.
◇ ◇ ◇ ◇
- L'alcool tue. Prenez du LSD.
◇ ◇ ◇ ◇
- Quand j'entends le mot « culture », je sors mes CRS.
◇ ◇ ◇ ◇
- Je suis marxiste, tendance Groucho.
◇ ◇ ◇ ◇
- On ne compose pas avec une société en décomposition.
◇ ◇ ◇ ◇
- Le pouvoir avait les universités
les étudiants les ont prises.
Le Pouvoir avait les usines
les travailleurs les ont prises.
Le Pouvoir avait l'ORTF
les journalistes lui ont pris.
Le Pouvoir a le Pouvoir
nous le prendrons.
◇ ◇ ◇ ◇
- Déboulez votre cerveau aussi souvent que votre braguette.
◇ ◇ ◇ ◇
- La plus belle sculpture, c'est le pavé de grès.
Le lourd pavé critique c'est le pavé que l'on jette sur la gueule des flics.
◇ ◇ ◇ ◇
- Quand l'Assemblée Nationale devient un théâtre bourgeois tous les théâtres bourgeois doivent devenir des Assemblées Nationales.
◇ ◇ ◇ ◇
- Civisme rime avec fascisme.
◇ ◇ ◇ ◇
- Salaires légers, chars lourds.
◇ ◇ ◇ ◇
- Laissons la peur du rouge aux bêtes à cornes.
◇ ◇ ◇ ◇
- La mort est nécessairement une contre-révolution.
◇ ◇ ◇ ◇
- L'imagination prend le pouvoir.
◇ ◇ ◇ ◇
- La culture c'est comme la confiture : moins on l'a, plus on l'étaie.
◇ ◇ ◇ ◇
- Ne vous emmerdez plus ! Emmerdez les autres.
◇ ◇ ◇ ◇
- Dites-le avec des pavés.
◇ ◇ ◇ ◇
- Ne prenez plus l'ascenseur, prenez le Pouvoir.
◇ ◇ ◇ ◇
- Les motions tuent l'émotion.
◇ ◇ ◇ ◇
- Ne changeons pas d'employeurs, changeons l'emploi de la vie.
◇ ◇ ◇ ◇
- Un flic dort en chacun de nous, il faut le tuer.
◇ ◇ ◇ ◇
- Les jeunes font l'amour, les vieux font des gestes obscènes.
◇ ◇ ◇ ◇
- Gouvernement trique-odore.
◇ ◇ ◇ ◇
- L'âge d'or était l'âge où l'or ne régnait pas. Le veau d'or est toujours de boue.
◇ ◇ ◇ ◇
- Embrasse ton amour sans lâcher ton fusil.
◇ ◇ ◇ ◇
- J'emmerde la société, mais elle me le rend bien.
◇ ◇ ◇ ◇
- Je jouis dans les pavés...
◇ ◇ ◇ ◇
- D'abord contestez-vous vous-même !
◇ ◇ ◇ ◇
- Ceux qui parlent de révolution et de lutte des classes sans se référer à la réalité quotidienne parlent avec un cadavre dans la bouche.
◇ ◇ ◇ ◇
- Attention ! les cons vous cernent. Ne nous attardons pas au spectacle de la contestation mais passons à la contestation du spectacle.
◇ ◇ ◇ ◇
- Les gens qui travaillent s'ennuient quand ils ne travaillent pas. Les gens qui ne travaillent pas ne s'ennuient jamais.
◇ ◇ ◇ ◇
- Si ton père est gaulliste, deviens orphelin.
◇ ◇ ◇ ◇
- La France, c'est comme un camembert. Dès qu'on l'ouvre, ça pue.

GRENADE LACRYMOGÈNE

Petit objet bête à pleurer couramment utilisé dans les manifestations pour donner la larme.

GRIMAUD (Maurice)

Préfet de Police pendant la Révolution de Mai. Succédait volontiers à Sauvageot et à Geismar aux micros d'Europe 1 et de RTL, où il donnait avec plaisir son point de vue sur les « événements ». Humaniste distingué, il est l'auteur de cette inoubliable réflexion : « Le sentiment que je vais exprimer n'est pas seulement le mien, il est celui de toute la préfecture de police : la brutalité pour la brutalité est unanimement condamnée dans cette maison ».



En mai 1968, M. Grimaud anime chaque jour l'émission : « Le point de vue du préfet ».

GRIPPA (Jacques)

Secrétaire du Parti Communiste Belge (prochinois). Cet ancien sénateur du Parti Communiste Belge orthodoxe a entraîné derrière lui une importante proportion de militants du parti « révisionniste ». C'est incontestablement le plus notable succès enregistré par les Chinois en Europe. Le P.C.B., rééditant l'exploit des premiers communistes français réussissant à s'emparer de l'organe socialiste *L'Humanité* après le Congrès de Tours de 1920, contrôle l'ancien organe du P.C. orthodoxe, *La Voix du Peuple*, qui paraît tous les vendredis. L'organisation du P.C.B. s'étend au pays wallon (sous l'appellation du « Parti Communiste Wallon ») et au pays flamand (sous la dénomination du « Vlaamse Kommunistische Partij »). Le P.C.B. dirige l'action d'étudiants qui tentent de contrôler les syndicats. En France, Jacques Grippa soutient l'action du C.M.-L.F. (*voir à ce mot*), et combat les autres groupes prochinois. Cette position l'amena à soutenir le mouvement de Mai dans son ensemble, tout en critiquant les groupuscules « enragés ». Il est en rapports étroits et suivis avec la Chine rouge et l'Albanie.

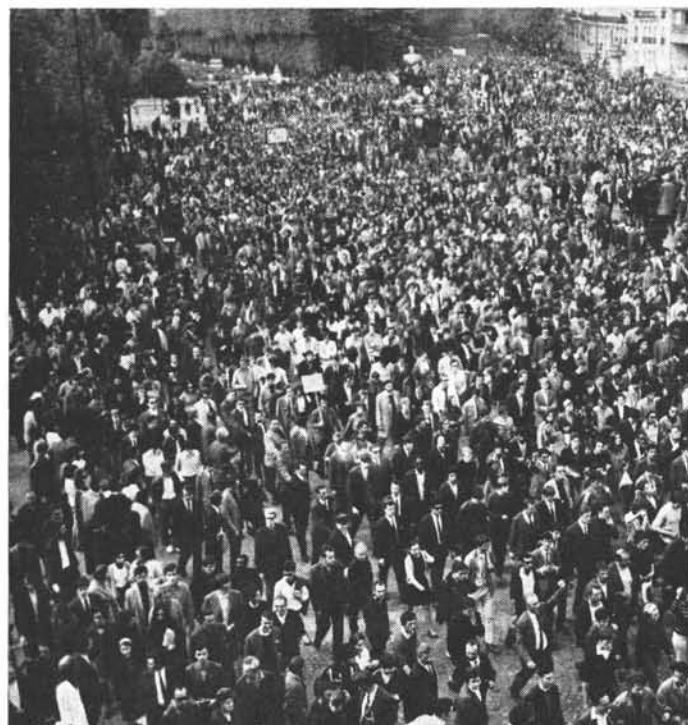
GROUPES VAN TROY

Janvier 1968 : incendie à l'hôtel Hilton de Paris et dans les bureaux des journaux *Time* *Life*. La veille de ces incen-

dies, des cocktails Molotov sont lancés à Paris, contre l'ambassade de Thaïlande (alliée des Etats-Unis) et le Centre culturel américain. Peu avant, les groupes Van Troy, dans un tract envoyé aux salles de rédaction, avaient fait connaître leur intention de passer à l'action. Organisés à l'échelle européenne, ils se sont livrés dans la même période à une série d'attentats contre les offices de tourisme des Etats-Unis. Van Troy est le nom d'un membre du Vietcong fusillé le 2 décembre 1964 à Saïgon.

GROUPUSCULE

Rassemblement de 100.000 personnes défilant aux cris de : « De Gaulle à Colombey ».



Document exclusif : un « groupuscule » en route pour la place Denfert-Rochereau.

GROUPUSCULES INTERDITS

Le *Journal Officiel* du 13 juin 1968 publiait la liste des organisations interdites par décret gouvernemental pris la veille en Conseil des Ministres :

- Comité de Liaison des Etudiants Révolutionnaires ;
- Fédération des Etudiants Révolutionnaires ;
- Fédération de la Jeunesse Révolutionnaire ;
- Groupe « Révoltes » ;
- Jeunesses Communistes Révolutionnaires ;
- Mouvement du 22 mars ;
- Organisation Communiste Internationaliste ;
- Parti Communiste Internationaliste ;
- Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France ;
- L'Union des Jeunesses Communistes Marxist-Léninistes ;
- Groupe *Voix ouvrière*.

Ce n'est pas la première fois que la V^e République recourt à la dissolution de mouvements d'opposition. Entre 1959 et 1961, dix-sept groupements de droite, favorables à l'Algérie française, furent ainsi dissous. Ces mesures avaient d'ailleurs contribué à précipiter dans l'action clandestine des militants qui se voyaient interdire tous moyens d'expression légaux.

Les protestations nombreuses qui suivirent le décret du 13 juin 1968 s'appuyaient sur le fait que la loi de 1936 sur la dissolution des groupements armés et milices privées aurait été promulguée par le Front Populaire contre la droite, entendant ainsi que l'esprit de cette loi n'aurait pas été respecté en 1968. Sans discuter cette curieuse conception de la liberté d'expression à sens unique, il convient de remarquer que l'argumentation ne repose pas sur des faits réels. En effet, c'est à la suite d'une déclaration du député « Croix-de-Feu » Jean Ybarnégaray, que la question de cette loi fut débattue et cela, bien sûr, avant le Front Populaire (mai 1936). La gauche comme la droite craignaient, en effet, le développement des violences enregistrées dans la rue. C'est pourquoi la totalité de l'hémicycle applaudit Ybarnégaray, et Léon Blum saisissant la balle au bond, s'écria de son banc : « Nous sommes prêts à dissoudre nos organisations, dans la mesure où elles sont de forme paramilitaire. Et vous ? » Réponse d'Ybarnégaray : « Je déclare que dans la mesure où nos organisations peuvent être paramilitaires, mes amis et moi sommes prêts à la dissolution. » Le gouvernement déposa alors un projet de loi à cet effet. Il fut voté par 351 voix, parmi lesquelles un grand nombre de suffrages de droite, contre 219.

GUEVARA (Che)

Compagnon de lutte de Fidel Castro depuis 1956, participe à ses côtés à tous les combats pour la prise du pouvoir. Ministre de l'Economie après 1961, il ne semble pas connaître un grand succès dans ces fonctions. A la suite d'une brouille avec Fidel Castro, il disparaît en avril 1965. D'aucuns pensent un moment que le « Lider Maximo » l'a supprimé. Cependant, deux ans plus tard, on annonce sa réapparition dans différents maquis d'Amérique Latine et La Havane diffuse, le 17 mai 1967, dans le cadre de la Conférence Tricontinentale, une déclaration qui lui est attribuée : « Créer deux, trois... de nombreux Vietnam, voilà le mot d'ordre. »

L'arrestation de Régis Debray dans un maquis qu'aurait dirigé Che Guevara relance sa légende. Dès ce moment, les différents groupes d'extrême-gauche existant en Europe le prennent pour symbole. Son portrait orne les permanences, les chambres et les drugstores. Puis, les autorités boliviennes annoncent sa mort, survenue le 9 octobre 1967. Le 20 octobre à Rome, le 21 à Berlin, le 1er décembre à Paris,



Guevara : passé à la poster-ité.

de violentes manifestations étudiantes saisissent ce prétexte. Au début de 1968, à la Faculté de Nanterre, les enragés lui dédient un amphithéâtre. Il en sera de même à la Sorbonne, aux Sciences Politiques, et à la Faculté de Médecine, pendant les événements de mai.

Dans sa déclaration, « Créer deux, trois, de nombreux Vietnam » le « Che » exalte « la haine comme facteur de lutte ; la haine intransigeante de l'ennemi, qui pousse au-delà des limites naturelles l'être humain, et en fait une efficace, violente, sélective et froide machine à tuer. Nos soldats doivent être ainsi ; un peuple sans haine ne peut triompher d'un ennemi brutal. » On s'étonnera sans doute de voir les doux hippies prendre pour « idole » ce champion de la violence. Mais là n'est pas l'une des moindres contradictions de la contestation...



HALIMI (Gisèle)

Ancienne avocate du F.L.N. et des réseaux de soutien, M^{re} Gisèle Halimi est l'épouse de Claude Faux, secrétaire de Jean-Paul Sartre. Membre de la Convention des Institutions Républicaines, elle s'attache à orienter cette formation dans un sens plus progressiste. D'un voyage au Vietnam du Nord, en 1967, elle rapporte un dossier sur les « tortures » que pratiqueraient les troupes américaines. Ces documents, comparables à ceux qui furent publiés pendant la guerre d'Algérie contre l'armée française, entraînèrent le ralliement de la Fédération à la cause Vietcong, malgré l'opposition de nombreux militants. En janvier 1968, elle participe, ainsi que son mari, cosignataire de nombreux manifestes d'extrême-gauche, au « Congrès culturel de La Havane », destiné à soutenir « les peuples en lutte contre l'impérialisme ». Elle approuve et soutient la contestation de Mai, cherchant à entraîner les clubs vers le « Mouvement révolutionnaire » de MM. Vigier, Barjonet et Geismar.



Gisèle plaide avec ferveur les causes du gauchisme.

HERSZBERG (Bernard)

Agrégé de biophysique médicale, maître de conférence au Centre Hospitalier de la Pitié-Salpêtrière, M. Herszberg est ce qu'on appelle une tête bien pleine. Il n'y a qu'à le regarder pour voir qu'elle n'est pas, hélas, bien faite. Payé par les contribuables pour former nos futurs médecins, ce super-enragé consacre la majeure partie de ses activités à enseigner la subversion et à semer le désordre.

On assure qu'il devait ses importantes fonctions à la tête du S.N.E.P. Sup. (jusqu'en mars 1969) à des avantages tactiques inestimables : même monté sur triple semelles, il arrive à peine à hauteur de poitrine d'un individu moyen. Noyé à ce niveau que n'atteint pas les coups, M. Herszberg passe ainsi totalement inaperçu dans les manifestations.

Mais sans doute en fait-il un complexe, puisque tout lui est prétexte à rechercher les incidents. Il est de chaque défilé, de tous les affrontements, espérant le martyr qui le hausserait enfin à la vue de tous. Vains efforts ! Alors il se rattrape dans les réunions où sa violence verbale se déchaîne contre « la vermine des profs' et des étudiants fascistes ».

Même les communistes en ont peur. Ils l'ont exclu de leurs rangs où il militait depuis l'âge de 18 ans, le renvoyant au gauchisme.

La classe des petits, en somme.

HEURGON (Marc)

Professeur d'histoire et ancien secrétaire national du P.S.U. Un individu à histoires, en tout cas. Il y a quelques années,



Herszberg, dit le « petit poussé », dialogue avec les forces de l'ogre, au cours d'une manifestation.

il enseignait dans un cours privé de la Plaine Monceau, le très bourgeois Cours Saint-Louis. Les mauvaises langues assurent qu'on le surprit, un jour, pourchassant ses gentils élèves dans les couloirs. Voir à son sujet l'article Sauvageot et vice-versa...



Il y a 20 ans, le jeune Heurgon en tenue scout auprès de Mgr Grente : toujours prêt pour la révolution.

HO CHI MINH (Nguyen Hai Quoc, dit)



Le grand prêtre Ho Chi Minh porté en procession par ses adeptes occidentaux.

Né en 1890, dans le Nord-Annam. Son père, déjà, complotait contre l'administration coloniale. A vingt-et-un ans, après des études au lycée français d'Hanoï, il quitte l'Indochine pour les Etats-Unis, séjourne à Harlem, puis à Londres, Berlin et Paris. Membre du Parti socialiste, il participe au Congrès de Tours, en 1920, et adhère au Parti communiste. Après quelques démêlés avec la police, il part pour Moscou en 1923, à l'école du Komintern. Envoyé en Chine, il organise à Canton, puis à Hong-Kong, l'embryon du futur P.C. vietnamien. En 1941, les alliés, apprenant son emprisonnement par Tchang Kai-Chek, contraignent ce dernier à le libérer. Il prend la tête du Vietminh, qu'il teinte, pour la circonstance, de nationalisme. Le 29 août 1945, il proclame l'indépendance. N'ayant pu trouver un point d'accord avec la France à la Conférence de Fontainebleau en septembre 1946, il reprend les armes. Le Vietminh impose progressivement son contrôle à certaines régions. Les accords de Genève, en juillet 1954, sanctionnent cet état de fait et fixent la frontière entre le Nord, contrôlé par le Vietminh, et le Sud, sur le 17^e parallèle. Cependant, les communistes ne renoncent pas à leur désir de s'imposer dans toute l'Indochine, et la guerre révolutionnaire se poursuit au Sud. L'aide chinoise et soviétique, les incursions constantes du Nord vers le Sud amènent les Américains à intervenir de plus en plus massivement. Ho Chi Minh, héros des partisans du Nord Vietnam, a donné son nom au cri de guerre poussé par les enrégés à Berlin ou à Paris pendant leurs manifestations.



INTELLECTUEL

Victime de la T.V.A. (Tête à la Valeur Ajoutée).

INTERNATIONALE SITUATIONNISTE

Fondée en 1957 par un groupe international d'artistes surréalistes se réclamant de Marx et de Hegel, l'Internationale Situationniste s'est fixée pour but d'orienter le nouveau mouvement révolutionnaire. En 1964, ses membres attirent l'attention en Espagne en publiant des bandes dessinées érotiques. En 1965, certains des leurs sont arrêtés pour terrorisme au Danemark. En 1966, ils déclenchent un beau scandale à l'Université de Strasbourg où des étudiants influencés par eux s'emparent de l'Association générale des Etudiants, contrôlée par l'U.N.E.F. Ils éditent alors un pamphlet de Mustapha Khayati, *De la misère en milieu étudiant*. Les thèses quelque peu hermétiques des situationnistes sont exprimées dans la *Revue internationale situationniste*, diffusée un temps chez Maspero. Mais, dans son numéro d'octobre 1967, on peut lire : « En janvier, la fameuse librairie de la bureaucratie en voie de libéralisation, Maspero, ayant passé commande de la brochure situationniste de Strasbourg — qu'un certain public avait l'inconscience d'aller chercher là — nous écrivîmes à son propriétaire : « Con stalinien, ce n'est pas par hasard que tu n'as pas eu notre brochure. On te méprise. » Deux ouvrages situationnistes ont été publiés en 1968 : *Le traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations*, de Raoul Vaneigem et *La Société du spectacle* de Guy Debord. On y retrouve les thèses dadaïstes teintées d'un anarcho-marxisme de style pour le moins original.

INTERPELLER

« Adresser la parole à quelqu'un pour lui demander quelque chose », d'après Larousse. « Couper la parole à quelqu'un sans lui demander son avis », d'après la rousse.





JEUNESSES COMMUNISTES RÉVOLUTIONNAIRES (J.C.R.)

Lors de son congrès national de mars 1967, la J.C.R. notait : « Il y a exactement un an que notre organisation a été créée ; elle est le résultat d'une lutte oppositionnelle menée pendant plus de quatre ans au sein du Mouvement de la Jeunesse Communiste ». En effet, après la crise des intellectuels communistes consécutive à l'écrasement de la révolution hongroise de 1956, les étudiants communistes connurent une relative liberté, ce qui facilita leur recrutement. Mais une trop vive indépendance s'étant manifestée lors de leur congrès de 1960, le Parti réagit brutalement pour les faire rentrer dans le rang. « C'est dans un tel climat que naquit un courant révolutionnaire, composé au départ de militants qui avaient été les initiateurs du F.U.A. (*voir à ce titre*) et l'avaient défendu contre les attaques menées par les directions de toutes les organisations politiques inquiètes de se voir déborder par une organisation de masse contrôlée par des gauchistes. » Ces éléments, devenus maîtres du secteur Lettres de l'Union des Etudiants Communistes, furent finalement exclus du Parti communiste : ils avaient passé la mesure en condamnant la candidature du « bourgeois » Mitterrand aux élections présidentielles. La J.C.R. était née. Elle trouva l'appui des organisations trotskystes, notamment du « Parti Communiste Internationaliste » (*voir ce mot*) et de la *Voix ouvrière*. Bientôt, la J.C.R. publiait un journal mensuel, *Avant-Garde Jeunesse*, qui s'améliora à chaque numéro. De l'époque du F.U.A., les dirigeants de la J.C.R. avaient conservé des contacts avec les Etudiants Socialistes Unifiés (*voir ce mot*) qui leur permirent d'obtenir au début de 1967 une vice-présidence et deux postes au Bureau national de l'U.N.E.F. La J.C.R. profita également du Comité Vietnam National pour étendre son recrutement.

Parallèlement au développement de son action, la J.C.R. s'est livrée à un très important travail théorique, destiné à déterminer une stratégie révolutionnaire dans les « pays capitalistes avancés », et tout particulièrement pour la France. Il paraît évident que l'expérience d'un certain nombre de ses dirigeants au sein d'organisations communistes de masses, et la formation reçue dans le Parti, les ont préparés à mener sérieusement une telle étude. La synthèse de ces travaux fut présentée lors du 1er Congrès national de mars 1967. Se référant aux enseignements de Marx, Engels, Lénine, Trotsky, Rosa Luxembourg, la J.C.R. observe tout d'abord que « la direction soviétique est devenue une force de conservation sociale dans le monde ». Ensuite, et cela l'éloigne des positions d'autres groupuscules, elle estime que « la stratégie internationale de la bureaucratie chinoise se fonde en dernière analyse sur la défense de ses intérêts d'Etat ».

Enfin, notant que « l'expansion économique n'a pas résolu les contradictions du capitalisme », elle en tire cette conclusion : « La classe ouvrière d'Europe occidentale reste disponible pour la lutte révolutionnaire ». Malheureusement « les partis communistes d'Europe occidentale sont des partis néo-réformistes », c'est pourquoi il faut construire un nouveau parti révolutionnaire. C'est la tâche à laquelle la J.C.R. s'est vouée, en admettant qu'elle n'y réussira pas seule. L'exposé détaillé du processus révolutionnaire intéresse d'autant plus qu'il fut partiellement vérifié dans les faits au mois de mai 1968. Ses dirigeants, Alain Krivine, vingt-sept ans, agrégatif d'histoire, membre du bureau politique du P.C.I., Hubert Krivine, son frère jumeau, professeur au lycée Voltaire, Daniel

Bensaïd, adjoint de Cohn-Bendit au mouvement du 22 mars, Pierre Rousset, fils du député gaulliste, Henri Weber, né en 1944 à Léninabad (U.R.S.S.), Gérard Verbizier, Jean-Claude Laumonnier (Rouen), Xavier Langlade, Jean-François Godchau, Jean-Michel Gérani, Yves Niaudet, Jean Labib, etc., montrèrent, pendant les événements de mai, une remarquable faculté d'adaptation. Ils surent parfaitement exploiter le vivier de la Sorbonne, pratiquant des méthodes d'accueil cordiales, tenant chaque soir un débat public à l'amphithéâtre Guizot, où le niveau intellectuel dépassait sans peine celui des autres confrontations. La J.C.R. semble particulièrement armée pour supporter les conséquences du relatif échec de mai et de sa dissolution. En effet, dès le mois de juin, elle était en mesure de diffuser une importante brochure *Textes de référence politique*, imprimée en Belgique, ainsi qu'un nouveau journal, remarquablement présenté, *La Nouvelle Avant-Garde*, également imprimé en Belgique.

La J.C.R. a toujours attaché une grande importance aux contacts internationaux. Au mois d'avril 1968, elle organise plusieurs manifestations de solidarité avec le S.D.S. allemand. Au paroxysme des journées de mai, le jeudi 9, elle réunit un meeting international, avec des Italiens, des représentants du S.D.S., le théoricien marxiste belge Ernest Mandel, un délégué des syndicats étudiants espagnols, Hervé Julia, représentant le Black Power. Au lendemain des événements de mai, les dirigeants de la J.C.R. se sont déclarés prêts à étudier avec les autres formations d'extrême gauche le problème de la création d'un « Mouvement Révolutionnaire ». Le 18 septembre 1968, les anciens animateurs de la J.C.R. lancent un journal de combat bimensuel, *Rouge*, destiné à regrouper leurs militants et sympathisants après la dissolution. Le deuxième numéro publiait un long texte, emprunté à Victor Serge, de consignes pratiques pour l'action clandestine. En marge du journal, sont publiés des *Cahiers Rouges* brochures de formation. Les militants sont organisés en *Cercles Rouges*, avec les consignes suivantes : « Fréquentez les stades et les salles de sport ! Apprenez à vous défendre ! ». Le 31 janvier 1969, un meeting réunissait à la Mutualité les sympathisants de *Rouge* et de *Lutte Ouvrière*, désireux de travailler de concert à la création d'un nouveau parti révolutionnaire. Ce parti vit le jour au début du mois d'avril 1969 avec la création de la Ligue Communiste. Regroupant les anciens leaders de la J.C.R., la Ligue affirme sa fidélité à la tradition trotskyste et demande son affiliation à la IV^e Internationale. Son but : constituer « une véritable avant-garde » et préparer l'implantation du futur parti révolutionnaire.



KASTLER (Alfred)

Professeur. Prix Nobel de physique 1966. Né le 3 mai 1902 à Guebwiller, dans une famille protestante. Il enseigne dans plusieurs universités avant d'obtenir une chaire à la Faculté des Sciences de Paris, et d'être élu au directoire du Conseil d'Administration du C.N.R.S. Il a toujours affirmé publiquement ses convictions politiques de gauche, condamnant l'armement atomique, signant de nombreuses pétitions, de nombreux manifestes, soutenant les objecteurs de conscience et se montrant actif partisan de l'Algérie indépendante et du Nord-Vietnam. Dès les premiers jours de mai 1968, il n'hésite pas à descendre dans la rue affirmer une solidarité avec les gauchistes qu'il ne démentira pas par la suite.

KATANGAIS

Peuplade de l'Afrique Noire qui tenta de faire sécession du Congo ex-belge, en 1960, et appela des volontaires blancs à son secours. D'où le nom de « Katangais » donné, par extension, aux formations mercenaires en uniforme.

Les Katangais de la Sorbonne, eux, se distinguaient avant tout par le fait qu'aucun d'eux n'avait mis les pieds au Katanga. Tous, pourtant, se prétendaient officiers perdus, légionnaires en mal de sables chauds, parachutistes en rupture de pépins, mercenaires en semi-solde...

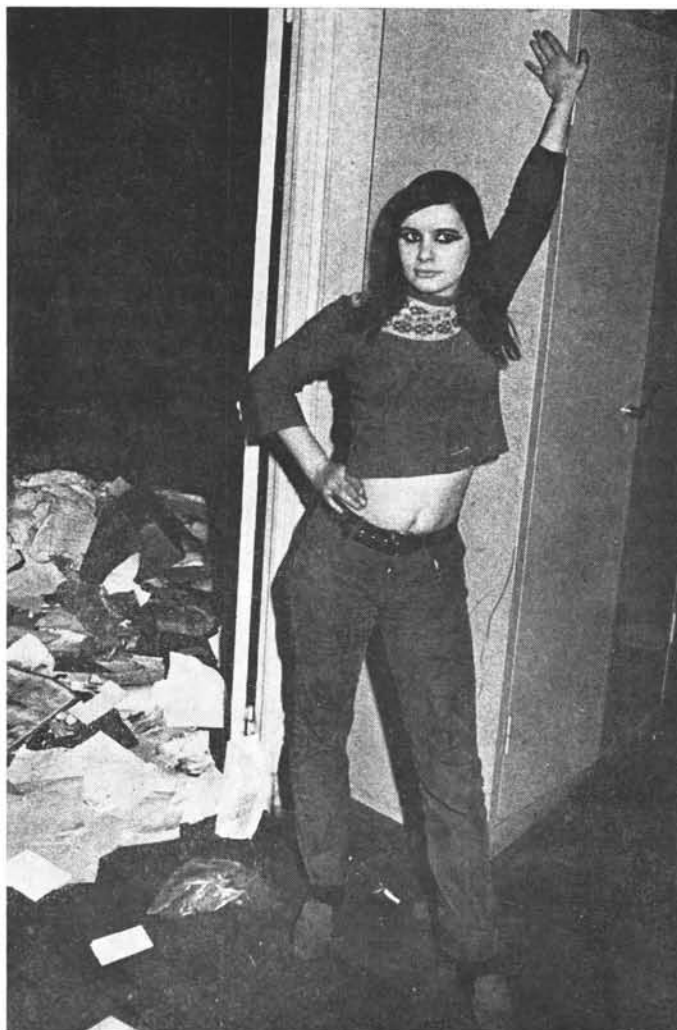
En fait, il s'agissait tout simplement d'une nouvelle mouture des blousons noirs de grande banlieue. Cheveux hirsutes, chaînes de vélos, moustaches et vestes de cuir, ne laissaient aucun doute sur leur origine sociale.

Les Katangais entrèrent dans la Sorbonne comme n'importe qui pouvait y entrer à l'époque et refusèrent résolument d'en sortir, trouvant aisément sur place le gîte, le couvert et les égéries indispensables à la révolution permanente.

Au nombre d'une bonne centaine, ils se baptisèrent aussitôt *Comité d'Intervention Rapide* et recherchèrent bien davantage les contacts avec les photographes de presse qu'avec les policiers. Ils installèrent leur tanière au rez-de-chaussée, du côté de l'escalier « C », occupèrent également l'infirmerie qui devint le lieu le plus mystérieux du « camp retranché ».

Dans une tenue qui évoquait les gladiateurs de *Ben-Hur*, ils mimaient inlassablement des combats de cirque, à grands renforts de pieds de table et de couvercles de poubelle. Intolérants et violents, ils ne tardèrent pas à transformer ce folklore en une sorte de racket. Les visiteurs de la Sorbonne dont la tête ne leur revenait pas se trouvaient aussitôt emmenés à l'écart et délestés de leur montre et de leur portefeuille.

Un certain Lucien Courtier, dit Lulu, se prétendait leur chef et, la tignasse recouverte d'un vieux casque de tankiste, se créait une biographie aventureuse. Il prétendait se nommer Michel de Neuville et avoir servi comme officier au 1er Régiment Etranger de Parachutistes, au temps de la guerre d'Algérie et du putsch des généraux. Son adjoint, Jacky, et ses fidèles, Mao le Vietnamien ou Tonio le Gitan, ne lui cédaient



L'égérie des Katangais ou le repos des guerriers.



Les Katangais de la Sorbonne posent pour l'histoire, qui finira mal pour eux.

en rien en ce qui concerne le curriculum vitae imaginaire. C'est à qui se vantait d'avoir connu le Tonkin, les Aurès ou le Congo pour mieux impressionner les demoiselles contestataires, fort sensibles d'ailleurs à leurs exploits nocturnes.

Les Katangais contribuèrent à transformer le camp retranché de la Sorbonne en bobinard et leur prise de pouvoir, le 12 juin, après la dissolution des groupements révolutionnaires, marqua un tournant décisif de l'opération Quartier latin. Les anarchistes eux-mêmes se trouvaient dépassés par ces « durs ».

Hélas, les durs n'étaient que carton-pâte et quand des étudiants se décidèrent à nettoyer la Sorbonne, le 14 juin, les Katangais n'eurent que la ressource de s'enfuir piteusement par les fenêtres. Ils se réfugièrent un moment à l'Odéon et prirent la clé des champs.

L'aventure devait mal finir. Revenus à leur vocation naturelle, les Katangais dévalisèrent quelques résidences secondaires puis se mirent à se battre entre eux à la manière des bandits calabrais. On retrouva dans la forêt de Vernon, près de Saint-Pierre-d'Hautail, le cadavre de Jimmy tué d'une balle dans la nuque. Son assassin était un déserteur âgé de 22 ans.

Le drame s'était déroulé pour les beaux yeux de « Gilda la Tahitienne »... Pas plus Tahitienne que ses amis n'étaient Katangais.

KRIVINE (ALAIN)

Vingt-sept ans. Fils d'un dentiste israélien réputé, il a cinq frères, tous gauchistes. Agrégatif d'histoire, ancien animateur du secteur « Sorbonne-Lettres » de l'Union des Etudiants Communistes, il est exclu au congrès de 1966 pour avoir attaqué ouvertement, à plusieurs reprises, la direction du Parti



De Trotsky à l'Elysée

et, notamment, le soutien apporté à François Mitterrand lors des élections présidentielles. Avec ses camarades exclus comme lui, il fonde, en mars 1966, les Jeunesses Communistes Révolutionnaires. Bon orateur, bon organisateur, il contribue au développement de son mouvement, en liaison avec l'organisation trotskyste de Pierre Frank et divers mouvements étrangers. Il devient membre du bureau national du Parti Communiste Internationaliste et du Comité Vietnam National. Il prend part aux manifestations de mai 1968, avec un rôle prépondérant. Lors du meeting organisé par le P.S.U., après la dissolution des J.C.R., le 19 juin, sa popularité semble dépasser celles des autres orateurs, Barjonnet, Heurgon et Rocard. Appréhendé le 19 juillet à la gare Saint-Lazare, alors qu'il rencontre sa femme Michèle, fille de Gilles Martinet, il est inculpé de reconstitution de ligue dissoute et emprisonné avec quelques-uns de ses camarades, pendant un mois. Mis en liberté provisoire le 22 août, il est appelé sous les drapeaux.

Le 5 mai 1969, malgré sa situation de militaire, ses amis de la Ligue communiste proposent sa candidature à la Présidence de la République. « Afin, disent-ils, de faire entendre la voix révolutionnaire de mai-juin 68 ».



LABI (Maurice)

Syndicaliste. Trente-neuf ans. Ancien secrétaire national des Jeunesses Socialistes. Il quitte la S.F.I.O., étant en désaccord sur sa fidélité au Pacte atlantique. Il devient permanent de F.O. et secrétaire général de la Fédération de la Chimie. Au mois de mai 1968, il adhère d'emblée au mouvement et participe à la manifestation de l'U.N.E.F., au Stade Charléty. Parmi tous les dirigeants de la gauche, le seul qui trouve alors grâce à ses yeux est Pierre Mendès-France « l'un des rares hommes capables de donner naissance à la société future ».

LEFEBVRE (Henri)

Professeur de sociologie à la Faculté de Nanterre. Né le 16 juin 1905. Membre du Parti communiste, il en est exclu en 1958, son interprétation du marxisme paraissant peu orthodoxe. A partir de cette rupture, il prend pour cible le dogmatisme, ce qui le rapproche de certaines positions théoriques de l'anarchie et de certaines thèses du professeur Marcuse. Daniel Cohn-Bendit fut l'un de ses élèves préférés.

LIGUE COMMUNISTE

Voir J.C.R.

LYCÉE

Etablissement rempli de jeunes contestataires qui sont destinés plus tard à devenir juges, médecins, avocats, commissaires, professeurs ou ministres. L'emploi du temps du lycée-type a été fixé par décret. Le matin : conseil d'administration ; midi : travaux d'écriture sur les murs de l'établissement ; après-midi : vote ; soir : activités diverses (défilés, interviews, dépavage, course à pied, etc...).

Certains jeunes gens — une minorité — arrivent tout de même à poursuivre des études, mais c'est généralement par correspondance.



MAI

Cinquième mois de l'année qui fut néfaste à la Cinquième République : des « mais » (adverbe de contestation).

MALRAUX (André)



L'une des rares victimes de la contestation artistique fut ce cher André Malraux, ministre de la culture et du blanchissage réunis. Le 5 février, à Nice, il fut aspergé d'encre rouge par un certain Pinoncelli qui se dit partisan de « l'art vivant ». Lui arrachant sa poire, le ministre arrosa à son tour l'arroseur et déclara avec cet air inspiré qui lui est familier : « Il s'agit d'un acte de contestation purement esthétique... » N'est-il pas merveilleux qu'à notre époque on puisse encore descendre dans la rue pour crier « A bas la peinture » ?

MANDEL (Ernest)

Théoricien du néo-trotskyisme. Né en Belgique en 1923. Résistant et déporté en 1942. Il termine ses études d'histoire

et de sciences politiques à Paris et adhère au Parti Socialiste Belge au lendemain de la guerre. En 1956, il fonde l'hebdomadaire *La Gauche*, qui représente les positions de l'aile gauche du P.S.B., dont le rôle sera important lors des grèves de 1961. En 1964, il est exclu du P.S.B. pour « gauchisme », et fonde son propre parti, la C.S.T. Dans ses écrits, il s'affirme dans la ligne de la pensée trotskyste, critiquant la social-démocratie intégrée au capitalisme, comme le Parti communiste englué dans le parlementarisme. Le 9 mai 1968, il prit la parole à la Mutualité, invité par les Jeunesses Communistes Révolutionnaires, avec lesquels il maintient — tout comme avec Pierre Frank — d'étroites relations.

MANIFESTE DES 121

On a pu dire que le « Manifeste des 121 » fut, à l'occasion de la guerre d'Algérie, le point de départ, chez les intellectuels, d'une nouvelle gauche révolutionnaire, débordant le Parti communiste, cette gauche extrême qui dominera les événements de mai 1968. C'est le 5 septembre 1960 que l'on devait apprendre que 121 intellectuels avaient signé un manifeste approuvant l'insoumission. Depuis un an, le général de Gaulle a reconnu le droit de l'Algérie à l'indépendance. Le pouvoir incline à la négociation avec le F.L.N., tandis qu'il durcit la répression contre les partisans de l'Algérie française. Le 24 janvier 1960, les C.R.S. et les gendarmes mobiles tirent sur la foule d'Alger : 26 morts. C'est le début des « Barricades ». En février, on annonce la découverte en métropole d'un réseau de soutien au F.L.N., le réseau Jeanson. En mai, tandis que l'on découvre un nouveau réseau — « Jeune Résistance » —, la campagne contre les « tortures » s'amplifie, justifiant quelques cas de désertion et d'insoumission. Enfin, alors que s'ouvre à Paris le procès du « réseau Jeanson », le « Manifeste des 121 », condamné par le P.C.F., approuve solennellement l'insoumission, le soutien au F.L.N., la lutte de ces derniers contre la France : « Nous respectons et jugeons justifié le refus de prendre les armes contre le peuple algérien. Nous respectons et jugeons justifiée la conduite des Français qui estiment de leur devoir d'apporter aide et protection aux Algériens opprimés au nom du peuple français. La cause du peuple algérien, qui contribue de façon décisive à ruiner le système colonial, est la cause de tous les hommes libres. »

Ont signé cet appel, MM. et Mmes Arthur Adamov, Robert Antelme, Georges Auclair, Jean Baby, Hélène Balfet, Marc Barbut, Robert Barrat, Simone de Beauvoir, Jean-Louis Bédouin, Marc Beigbeder, Robert Benayoun, Maurice Blanchot, Roger Blin, Arsène Bonafous-Murat, Geneviève Bonnefoi, Raymond Borde, Jean-Louis Bory, Jacques-Laurent Bost, Pierre Boulez, Vincent Boumoure, André Breton, Guy Cabanel, Georges Condominas, Alain Cerny, Jean Czarnecki, Dr Jean Dalsace, Hubert Damish, Adrien Dax, Bernard Dort, Jean Douassot, Simone Dreyfus, Marguerite Duras, Yves Elletuet, Dominique Eluard, Charles Estienne, Louis-René des Forêts, Dr Théodore Fraenkel, André Frénaud, Jacques Gernet, Edouard Glissant, Anne Guérin, Daniel Guérin, Jacques Howlett, Edouard Jaguer, Pierre Jaouen, Gérard Jarlot, Robert Jaulin, Alain Joubert, Henri Kréa, Robert Lagarde, Monique Lange, Claude Lanzmann, Robert Lapoujade, Henri Lefebvre, Gérard Legrand, Michel Leiris, Paul Lévy, Jérôme Lindon, Eric Losfeld, Robert Louzon, Olivier de Magny, Florence Malraux, André Mandouze, Maud Mannoni, Renée Marcel, Jean Martin, Jean-Daniel Martinet, Andrée Marty-Capgras, Dionys Mascolo, François Maspero, André Masson, Pierre de Massot, Jean-Jacques Mayoux, Théodore Monod, Marie Moscovici, Georges Mounin, Maurice Nadeau, Georges Navel, Claude Ollier, Hélène Parmelin, Marcel Péju, José Pierre, André Pieyre de Mandiargues, Edouard Pignon, Bernard Pingaud, Maurice Pons, J.-B. Pontalis, Jean Pouillon, Denise René, Alain Resnais, Jean-François Revel, Alain Robbe-Grillet, Christiane Rochefort, Jacques-François Rolland, Alfred Rosmer, Gilbert Rouget, Claude Roy, Marc Saint-Saëns, Nathalie Sarraute, Jean-Paul Sartre, Renée Saurel, Claude Sautet, Jean Schuster, Robert Scipion, Louis Séguin, Geneviève Serreau, Simone Signoret, Jean-Claude Silbermann, Claude Simon, Siné, René de Solier, D. de La Souchère, Jean Thiercelin, Dr René Tzanek, Vercors, J.-P. Vernant, Pierre Vidal-Naquet, J.-P. Vielfaure, Claude Viseux, Ylipe, René Zazzo.

MAOÏSME

Depuis la « révolution culturelle » de 1966, le maoïsme est, pour les Chinois, une sorte de code de bonne conduite. Les spécialistes de la propagande ont puisé dans les œuvres de Mao Tsé-toung, les recettes s'appliquant aussi bien à la vie intime qu'à la réussite dans le travail ou à l'éducation des enfants. Le symbole qui en est parvenu en Occident est le « petit livre rouge », tout à la fois évangile et catéchisme du dieu vivant. En Chine, le système est plus complexe. Il débute par les « Trois Sages », trois textes appris par cœur par les enfants des classes primaires. Puis quatre autres textes plus longs régissent la vie et le travail quotidien. Enfin, les « Cinq Amours » et les « Quatre conceptions de classe » couronnent l'édifice.

En dehors de la Chine, le maoïsme est l'idéologie révolutionnaire, tirée des œuvres de Mao, pour vaincre l'« impérialisme » et la « bourgeoisie ».

MARCUSE

Le nom du professeur Herbert Marcuse a été fréquemment prononcé comme étant celui du maître à penser ou du père spirituel de la révolte étudiante de mai 1968. Or, bien peu de militants, d'étudiants et même de dirigeants de ce mouvement connaissaient Marcuse et, à plus forte raison, avaient lu ses ouvrages. Un seul de ses livres, *Eros et civilisation*,



Marcuse : tout le monde en parle, personne ne l'a lu.

avait été publié en 1963 ; un second, *L'Homme unidimensionnel*, ne parvint chez les libraires qu'à la fin de mai 1968. En revanche, l'influence des cours et des écrits de Marcuse fut sans doute réelle auprès de certains étudiants de l'extrême gauche américaine et allemande. Les étudiants français ayant, à leur tour, repris sinon copié bien des thèmes de leurs prédécesseurs américains et allemands, pour les dépasser, il apparaît comme possible de dire que Marcuse fut l'un des prophètes — inconnus ou méconnus — de ce soulèvement.

Né peu avant la fin du siècle dernier dans une famille

de la bourgeoisie juive de Berlin, il participe activement à la révolution socialiste de 1918. En 1920, il enseigne à l'école des Conseils ouvriers allemands. Après 1933, il se réfugie aux Etats-Unis et développe ses thèses dans une dizaine d'ouvrages. Il est aujourd'hui professeur de Sciences politiques à l'Université de San Diego, en Californie, et apporte son soutien à l'intelligentsia de gauche américaine. Françoise Giroud a écrit de lui dans *L'Express* du 22 avril 1968, qu'il « ne laissera peut-être pas plus de trace dans l'histoire que Charles Fourier, auquel il fait parfois penser ». C'est bref, mais sans doute vrai. Marcuse propose la vieille utopie de l'âge d'or, quelque peu modernisée par des emprunts à Marx et à Freud. Selon sa théorie, l'organisation sociale, dès la famille, exerce une répression de la liberté des instincts. Cette contrainte serait aggravée par la société de consommation, qui conduirait l'homme à l'accepter, éliminant ainsi jusqu'à la tentation d'un monde différent — ce que Marcuse appelle le phénomène unidimensionnel. C'est pourquoi seuls les éléments vivants en marge de cette société : intellectuels, étudiants, associés, pourraient en ressentir l'oppression et entrer en conflit avec elle.

MASPERO (Francois)

A 27 ans, Maspero décida de devenir pape. De fines lunettes cerclées d'or apportèrent un peu de sérieux à son visage d'éternel étudiant, et il tint concile au 40, rue Saint-Séverin (Paris-5^e), dont il fit, sous l'enseigne de « La Joie de Lire », le Saint-Siège de la religion progressiste.



La librairie Maspero ou la révolution dans la joie.

Il s'affirma aussitôt partisan du plus large œcuménisme. Communistes orthodoxes, léninistes, trotskystes, maoïstes, guevaristes et même néo-staliniens, furent largement conviés à faire l'acquisition de livres, brochures et opuscules diffusés par les soins de cette remarquable entreprise d'apostolat subversif.

On ne demande aux fidèles que de reconnaître Karl Marx comme le seul prophète de la nouvelle Foi, et à condition de faire du « Capital » sa Bible, on trouve toujours chez Maspero de quoi satisfaire ses besoins d'opium intellectuel.

La famille du futur Pontife avait fait sien le vieil adage *ex Oriente Lux* et le jeune François a profité des leçons du grand-père Henri, le sinologue, et de l'oncle Gaston, l'égyptologue : Arabes et Chinois fournissent tout naturellement les martyrs et les clercs indispensables au culte de l'internationalisme militant.

Bien que déviationniste, gauchiste et aventuriste, selon la terminologie du Parti, Maspero n'en a pas moins fait ses études au séminaire du P.C.F. S'il a jeté, en 1954, son froc aux orties, il n'a pas oublié pour autant l'enseignement des bons Pères communistes.

Sa chance fut la guerre d'Algérie. Il tenait là un bon filon. Ce fut l'époque où sa librairie devint, comme l'écrivit le journaliste Jean-François Held, « la plaque tournante des amis de l'Algérie en guerre ». Ce qui lui valut d'être protégé par la police et même de porter plainte auprès de la justice bourgeoise contre une militante de l'O.A.S. qui avait naïvement cru pouvoir imiter les poseuses de bombes de la Casbah... C'était méconnaître une vérité essentielle : il y a une bonne et une mauvaise violence. Et il n'est de bon terroriste que de couleur.

Le pape Maspero a joué un rôle capital lors du procès en béatification de « Che » Guevara, dont il fut un des premiers à répandre le culte avec celui de la Sainte-Trinité contestataire : Frantz Fanon le Père, Giap le Fils, et Ben Barka le Saint-Esprit.

La guerre d'Algérie appartenant aujourd'hui à la préhistoire de sa religion, la vraie prédication ne fait que commencer. Nous entrons dans la période de la révélation triomphante et Maspero sort des catacombes.

Ses affaires temporelles sont excellentes et le culte fonctionne en permanence, jusqu'à une heure avancée de la nuit. La maison ne publie pas moins de six collections : *Partisans*, *Les cahiers libres*, *Textes à l'appui*, *Bibliothèque socialiste*, *Economie et Socialisme*, *Théorie*. Ces deux dernières dirigées par les deux grands prélats, Charles Dettelheim et Louis Althusser.

Submergé par les fidèles, Maspero a ouvert une seconde boutique, juste en face de la première. Jean-Paul Sartre, quand il passe rue Saint-Séverin, a ainsi un œil fixé sur chacune des échoppes où se débite au kilomètre la pensée progressiste, dans ce climat austère qui est la règle de l'entreprise. Les employées portent des nattes sévères et gardent les yeux baissés, comme au Couvent des Oiseaux.

On aperçoit assez peu le Saint-Père lui-même. Ses tournées pastorales outre-mer l'occupent beaucoup. Celle qui l'amena en Bolivie fut très remarquée : il venait visiter en sa prison son jeune coadjuteur Régis Debray, directement passé de la Congrégation des Œuvres à l'Action missionnaire directe.

MASSU (Jacques)

Ajoutez une voyelle et vous obtenez l'instrument contondant qui met péremptoirement un terme aux velléités contestataires. Asséné au moment psychologique, le coup de Massu a permis au général de Gaulle de remonter, le 30 mai 1968, un courant qui lui était manifestement contraire.

A noter que ce militaire s'était lui-même permis, lors des Barricades d'Alger, de contester la politique du chef de l'Etat. Ce qui lui valut, primo : un savon ; secundo : d'être promu au grade supérieur.

Commandant des Troupes Françaises en Allemagne, Massu faisait tranquillement la sieste lorsqu'on vint lui annoncer la visite inopinée du Président de la République. Il rectifia vivement la position.

Ce n'est toutefois pas de ce jour-là — la situation étant trop grave — que date l'inoubliable dialogue entre les deux hommes :

- Alors, Massu, toujours aussi c... ?
- Toujours gaulliste, mon général.



Dessin de Cabu paru dans « l'Enragé ».

MATRAQUE

Instrument destiné à frapper les foules. Le matraquage est indifféremment utilisé par l'O.R.T.F. pour faire circuler les idées ou par les C.R.S. pour faire circuler les manifestants.



Il vaut mieux être du côté du manche.

MAURIAC (François)

Il y a belle lurette que l'auteur du « Nœud de Vipères » est sorti des rangs de la contestation pour se consacrer à l'adoration. L'idolâtrie qu'il porte à de Gaulle lui a fait entrevoir dans les événements de mai un passage du Malin. La tempête où sombrait son cher général le laissa d'abord sans voix (dans son cas c'est un pléonasme). Requinqué pour le défilé des Champs-Élysées qu'il suivit de bout en bout, soutenu d'un côté par la « Transe Combattante », Maurice Schumann, et de l'autre par Michel Droit, le vieux bicorné reprit son « Bloc-Note » pour distribuer ses admonestations.

Il eut des mots sévères pour son filleul Mitterrand « qui a toujours tout raté » et un clin d'œil égrillard pour la jeunesse : « Elle s'est donnée à elle-même une fête dont elle se réveille à peine. Elle s'est envoyée en l'air... »

Pour Mauriac, les vrais coupables sont les adultes démissionnaires « qui ont fait leur Mai avec des dizaines d'années de retard ».

Depuis, le romancier d'« Un adolescent d'autrefois » s'est vivement inquiété de la dégradation du climat universitaire. « Qu'attendre d'une réforme face à cette minorité d'Enragés, dont le seul objet est de tout faire sauter ? Il ne restera de ce que vous appelez un étudiant, une fois ses cheveux coupés, qu'un imbécile tout juste capable d'écrire sur un mur un mot en trois lettres... »

On ne saurait mieux dire.

Mais c'est essentiellement à la contestation dans l'Eglise que Mauriac, oubliant qu'il l'a jadis encouragée, réserve ses saintes colères.

La lettre collective au Pape dont il a pris, l'hiver dernier, l'initiative, a jeté le trouble dans les sacristies progressistes tout comme cette petite phrase d'un récent « Bloc-Note » : « Et si tels de ces brillants novateurs étaient d'abord d'effrayants imbéciles ? »

L'abbé Laurentin n'a, paraît-il, pas apprécié.

MENDES-FRANCE (Pierre)

Ancien Président du Conseil, « en réserve de la Contestation », mais sur lequel bon nombre de contestataires eux-mêmes font les plus expresses réserves.

« Mendès-France ? Tout juste un gadget qui peut nous être utile », disait dédaigneusement Jacques Sauvageot avant l'Opération Charlety.

On sait ce qu'il en advint. Il a suffi qu'il surgisse, vieille grenouille frileuse annonciatrice de mauvais temps, pour qu'aussitôt les choses tournent mal. Ce n'est pas pour rien que, dans l'Antiquité, les Egyptiens avaient fait de Mendès un dieu maléfique !

Une légende, pieusement entretenue par une coterie habile, fait de P.M.-F. le « dernier des Justes ». Elle vante son désintéressement, son courage et sa lucidité. Belle réussite de la publicité ! Une impuissance congénitale à toute entreprise qui ne soit pas de démolition, des retournements sans nombre, une accumulation d'échecs, démontrent, à travers trois Républiques, les impostures du Guide de la Gauche et son masochisme auto-destructeur.

Ministre de Blum en 36, il saccage le Trésor Public ; ministre de de Gaulle en 44, il est à l'origine du désastreux dirigisme grâce auquel la France victorieuse allait être plus longue à se relever que l'Allemagne vaincue ; Président du Conseil en 54, il brade la moitié de l'Indochine aux communistes, largue la Tunisie, torpille l'Europe en refusant la C.E.D. et s'en



Mendès-France à Charlety : plus dure sera la chute.

va sous les huées de la Chambre, après s'être cramponné à la tribune avec un manque total de dignité. Chef des Valois, il laissera le parti radical dans un chaos dont il ne s'est jamais complètement relevé. Fondateur du « Front Républicain », il ne tarde pas à le désertir pour se réfugier dans la délectation morose des Cassandre.

Encore est-il loin de voir juste. Parlant l'hiver dernier, à Grenoble, des événements de Mai, il eut ce mot : « Les hommes de gauche n'étaient pas préparés à une telle situation... »

Singulier aveu de la part du doctrinaire qui méditait depuis le début du gaullisme la solution de rechange et prophétisait son avènement irréductible.

Lié aux malheurs de la France depuis trente ans, le nom de Mendès aura suffi à jeter sur les Champs-Élysées le fleuve humain qui allait, pour un an encore, rétablir de Gaulle dans son pouvoir. Beaucoup de ses partisans ne l'ont pas oublié. Ils croyaient en Superman. Ils ont eu Gribouille.

MILLIARD POUR LE VIETNAM

Créé en 1966 « pour venir en aide aux victimes des bombardements américains au Nord Vietnam », cette association d'extrême gauche reçut l'appui de plusieurs organisations, dont le Comité Vietnam National, le Parti communiste, le Mouvement de la Paix, le Mouvement contre l'armement atomique, mais aussi de personnalités progressistes, de la gauche gaulliste ainsi que d'ecclésiastiques.

Parmi ces personnalités, on note MM. Pierre Guetta, président ; Philippe, fonctionnaire au ministère des Finances ; Lavielle, psychosociologue ; Pieffort, ingénieur ; Vessilier, économiste ; le professeur Barbu ; Régnier, statisticien ; Mlle Dumas, économiste. Ont également accordé leur patronage, MM. Jérôme Lindon, René Capitant, Edmond Michelet, les pasteurs Bosé et Gaillard, les RR. PP. Boudoresque, Liran et Liège, le rabbin Eisenberg, le professeur Kastler, Emmanuel d'Astier de la Vigerie, André Barjonet, Claude Bourdet, E. Peyron (U.N.E.F.), André Philip, Laurent Schwartz, André Souquière (Mouvement de la Paix), Edouard Depreux, Marie-Thérèse Eyquem, Georges Fillioud, Léo Hamon, H. Jourdain, Pierre Juquin, Gilles Martinet, P. Malot, Daniel Mayer, J.-M. Domenach, Simone de Beauvoir, Jean-Louis Bory, Jacques Madaule, J. Nantet, J. Prévert, Claude Roy, J.-F. Revel, J.-P. Sartre, Vercors, etc.

Les conditions dans lesquelles les fonds réunis étaient employés suscitèrent, en 1967, une âpre polémique entre le Parti communiste et le Comité Vietnam National, accusé de détourner certaines sommes à son profit (le C.V.N. compte dans ses rangs de nombreux trotskystes et pro-chinois). Le Mouvement du Milliard, dans une mise au point, précisa qu'il avait remis 1 million d'A.F. au C.V.N. pour son action et 5 millions à l'U.N.E.F. et à l'« Intersyndicale », pour monter la pièce *V comme Vietnam*. Le Mouvement du Milliard pour le Vietnam publie un bulletin dirigé par Pierre Guetta et diffuse des brochures, des livres et des films documentaires. Il a constitué des comités dans toute la France. Les sommes remises à la Croix-Rouge du Vietnam du Nord ne semblent pas excéder 80 millions anciens.

MITTERRAND (François)

Si l'on en croit Carmen Tessier qui, comme l'assure Henri Jeanson, signe plus souvent qu'elle ne les écrit ses « Potins de la Commère », François Mitterrand a commandé récemment à son tailleur une veste de velours ne comportant pas moins de onze poches. Ce n'est pas trop pour un homme qui s'est si souvent vanté de mettre les gens dans les siennes et dont la technique de persuasion s'apparente à l'art du bonneteau.

Les vues hautaines du sauteur des Jardins de l'Observatoire sur la conjoncture dissimulent en réalité un féroce appétit de pouvoir.



« Mitterrand, c'est raté ! », scande la foule, le 30 mai 1968. Protégé par quelques amis, le leader de la gauche est pour le moins crispé...

En mai 1968, la façon cynique qu'il eut de partager la peau de l'ours (à toi Matignon, à moi l'Elysée) avec Pierre Mendès-France — les deux hommes se vouent, en fait, une détestation cordiale — a horrifié les Français. Elle fut fatale aux compères provisoirement réconciliés.

Depuis, le député de la Nièvre poursuit en solitaire son entreprise de ralliement de la gauche, communistes compris, à son panache rouge. Il aura du mal à faire oublier qu'il en fut l'épouvantail.

MODE MAO

La « mode Mao » fut lancée à Saint-Tropez par Brigitte Bardot, au cours de l'été 1967. Elle portait un tailleur que l'on prétendit imité de l'uniforme du leader chinois. A la rentrée, deux couturiers dans le vent reprirent l'idée et proposèrent leurs services aux messieurs chics.

L'essentiel de la « mode Mao », hors une coupe aussi onéreuse qu'impeccable, était constitué par un col fermé et demimontant, évoquant tout à la fois les ecclésiastiques d'avant la contestation et les mandarins d'avant la révolution. Mais le col Mao, s'il dispense les élégants de mettre une cravate et même une chemise, n'en est pas moins fort peu « maoïste ». Car le véritable costume du chef de l'Empire céleste, généralement en coutil de coton bleu, évoque plutôt le mécanicien



Modèle spécial pour rizière du Kiang-Sou ou pour manifestation parisienne.

de locomotive du temps de Zola, et habille aujourd'hui quelque 750 millions de Chinois, hommes, femmes et enfants. Sa pseudo-imitation parisienne se remarqua dans les lieux aussi prolétariens que Régine ou Castel, puis sombra vite dans l'indifférence.

Les « Chinois » furent d'ailleurs assez vite surclassés par les « Cubains », dont les ponchos de grosse laine ne tardèrent pas à faire prime sur le marché de la mode contestataire.

MOLOTOV (Cocktail)

Verser dans un shaker 3/4 de litre d'essence ordinaire et 1/4 de litre d'acide sulfurique concentré. Fermer hermétiquement le shaker. Entourer d'un sac en plastique contenant 100 grammes de chlorate de potassium (désherbant ordinaire en vente dans toutes les bonnes graineteries). Ne pas agiter avant de s'en servir. Jeter au loin !

Variante, dite « cocktail tassé » : remplacer l'essence ordinaire par du super. Mettre 150 grammes de chlorate de potassium. Jeter encore plus loin !

MOUVEMENT

Toute association qui n'a pas le mot « mouvement » dans son sigle doit être considérée comme éminemment suspecte.

Pour fonder un « mouvement » il suffit de :

- 1° Monter sur une table et crier plus fort que les autres.
- 2° Déposer des statuts à la Préfecture.
- 3° Se placer en tête de n'importe quel défilé.
- 4° Réclamer des cotisations aux sympathisants.
- 5° Se faire expulser de France et y revenir clandestinement.
- 6° Savoir dessiner des moustaches à Richelieu.

MOUVEMENT « BIBLE ET RÉVOLUTION »

Le 2 juin 1968, à l'église Saint-Séverin, le 9 juin, à Saint-Honoré-d'Eylau, les membres du Mouvement « Bible et Révolution » sont intervenus pendant l'office pour faire connaître leurs objectifs : contester l'Eglise et la foi, élire les prêtres et les évêques en assemblées des fidèles, faire participer les laïcs. Ils ont rencontré un accord mitigé. Pendant les événements de mai, ils disposaient d'un comptoir à la Sorbonne.

MOUVEMENT D'ACTION UNIVERSITAIRE (M.A.U.)

Le Mouvement d'Action Universitaire apparaît fin mars 1968, lors de l'occupation d'un amphî de la Sorbonne pour un meeting international animé par Daniel Cohn-Bendit et consacré à l'université critique. Cette ex- « gauche syndicale » de l'U.N.E.F., animée notamment par Jean-Louis Péninou, ancien président de l'U.N.E.F. et Marc Kravetz, agrégatif d'histoire, a su parfaitement s'adapter aux événements à partir du 3 mai, notamment pour la création des Comités d'Action. En septembre 1968, le M.A.U. prit violemment à parti M. Deloffre, professeur à la Sorbonne et secrétaire général du Syndicat Autonome des Facultés de Lettres, qui avait désavoué l'extrémisme du mouvement de Mai. Par la suite, cette organisation s'est convertie en « Mouvement, Unité, Action ».

MOUVEMENT DU 22 MARS

Le Mouvement du 22 mars a pour origine le petit groupe d'étudiants anarchistes et de membres de l'« Internationale Situationniste », constitué à Nanterre en 1966. Animé par Daniel Cohn-Bendit, Olivier Castro, J.-P. Duteuil et Daniel Bensaïd (membre des Jeunesses Communistes Révolutionnaires), ce groupe pratiquait une contestation de l'enseignement et de la société sous des formes variées, parfois humoristiques, mais toujours provocatrices, encouragée souvent par la complicité du corps professoral. Une conférence sur Wilhelm Reich fut l'occasion d'une agitation contre la « répression sexuelle » (séparation des bâtiments réservés aux garçons et aux filles). Au département de sociologie, ils règnent en maîtres. Ils interviennent dans les amphithéâtres, interpellent le professeur Crozier pendant son cours sur l'organisation : « Et l'organisation bureaucratique à l'américaine, est-ce que c'est utile au Vietnam, monsieur Crozier ? » ou bien : « Est-ce que c'est très efficace pour liquider les Vietnamiens ? » C'est l'incident avec le ministre Missoffe, ce sont les manifestations en faveur de Cuba. Le doyen Grappin, pourtant très favorable (il fut membre du « Comité Maurice-Audin » en faveur du F.L.N. et sympathisant du P.S.U.), déclarait : « Des incidents répétés dans les salles de cours et d'exams, dans les locaux administratifs ont été suscités par l'action de petits groupes d'individus qui tendent à imposer leur volonté par la violence. Ils se mettent, de leur propre aveu, hors la loi, et leur action vise, de toute évidence, à paralyser et l'enseignement et le déroulement des exams. Ils se livrent à des dégradations du matériel et des bâtiments, dont la réparation exigera des dépenses élevées. Ils ont à maintes reprises employé la menace et même les coups contre des agents de la Faculté. »

Le 22 mars 1968, à la suite de l'arrestation de quelques meneurs du Comité Vietnam National, soupçonnés d'avoir participé à des attentats contre des établissements américains, cent quarante étudiants dirigés par Cohn-Bendit envahissent les locaux administratifs et les occupent toute la nuit. Le Mouvement du 22 mars est né. Il prend une part déterminante dans l'embrasement du mois de mai. Cependant, ses militants devaient s'écarter de l'U.N.E.F. et de la J.C.R., lors du rassemblement de Charléty, qu'ils considèrent comme aventureux. A cette époque, leur principal animateur les a quittés pour tenter en vain de porter le mouvement en Europe. Dissous le 13 juin, bien que sans existence légale, il est sans

LES (BONS) MOTS DE LA CONTESTATION

« L'année 1968, je la salue avec satisfaction... En considérant la façon dont les choses se présentent, c'est vraiment avec confiance que j'envisage, pour les douze prochains mois, l'existence de notre pays.

Dans l'ordre politique, nos institutions seront appliquées. On ne voit pas comment nous pourrions être paralysés par des crises telles que celles dont nous avons jadis tant souffert. Au contraire, l'ardeur du renouveau faisant son chemin, et ses promoteurs, surtout les jeunes, faisant leur œuvre, il y a lieu d'espérer, qu'à mesure, notre république trouvera des concours de plus en plus actifs et étendus.

De toute façon, au milieu de tant de pays secoués par tant de saccades, le nôtre continuera de donner l'exemple de l'efficacité dans la conduite de ses affaires ».

Général de Gaulle : Allocution radiotélévisée du 31 décembre 1967

« Lorsqu'un souffle de révolution soulève les masses, le signe de Pentecôte se perçoit dans l'insurrection des consciences et dans la subversion de l'esprit prophétique ».

Appel des « Cent chrétiens ». Mai 1968

« Mais ils sont complètement fous, ces jeunes ! Que veulent-ils donc ? Il paraît qu'ils vont aussi prendre les galeries d'art ! Ciel ! Mes tableaux, mes tableaux ! Il faut que je rentre chez moi... »

Tania Balachova - Le soir de la prise de l'Odéon

« J'avais d'abord pensé rester en dehors de l'agitation. Et puis, la curiosité m'a poussée à me rendre au Quartier Latin. Je ne l'ai pas regretté. C'était fantastique comme spectacle ! Les barricades en flammes au milieu de la nuit, les rangs de C.R.S. se mettant en marche comme une énorme bête monstrueuse, la fumée dans le soleil de l'aube... »

Durant les premiers jours, j'ai beaucoup fréquenté la Sorbonne et l'Odéon. J'y ai entendu de fort belles choses, qui m'ont ouvert l'esprit sur plus d'un problème auquel je n'avais pas pensé jusque-là ».

Nicoletta - Juin 1968

« Ah ! là, là, ce que j'ai pu avoir peur ! Au début je n'éprouvais qu'une certaine irritation. A cause des batailles du Quartier Latin et des grèves, voilà que la sortie de mon nouveau super-45 tours se trouvait compromise ! Moi qui avais tant travaillé pour qu'il soit réussi ! Et puis, à l'irritation a succédé la peur. Une peur carabinée. Tout le monde parlait de guerre civile autour de moi. Jusque-là, j'avais été très heureuse, trouvant que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes. J'étais parfaitement insouciant. Soudain, je me suis rendue compte que tout pouvait changer, que je risquais d'être moins heureuse, que j'aurais du souci à me faire. Alors j'ai tremblé de tous mes membres... »

France Gall - Juin 1968

« On m'a demandé de venir à la Sorbonne, il y a quinze jours. J'ai refusé : les étudiants m'emm... Mais quand je suis entré, j'ai constaté qu'il s'était passé quelque chose de merveilleux. Cette faculté absolument laide était devenue belle par sa profanation, son sacrilège, par ses affiches collées sur les murs... ».

Jean Genêt - Mai 1968

« Les raisons de ma présence ici ? Je suis de tout cœur avec les étudiants et prête à les aider, même financièrement, s'il le faut. Mais à qui faut-il donner ? ».

Françoise Sagan - 22 mai 1968 à l'Odéon

« Mon fils est étudiant comme vous. Il était sur les barricades. Je lui ai dit merci. Je vous le dis aussi. Lorsqu'on a cinquante ans, il est réconfortant de sentir près de soi une jeunesse forte, qui en veut, qui ne se laisse pas plaquer... ».

Roger Couderc - Mai 1968 à la Sorbonne

« Nous n'avons pas besoin d'attaquer la rue Cognacq-Jay. Elle nous tombera dans les bras... ».

Maurice Séveno - Mai 1968 à la Sorbonne

« Je viens vous apporter mon soutien. Je propose de mettre l'Olympia à votre disposition pour que vous puissiez y organiser des spectacles. Je suis un homme de théâtre, mais pas un homme de théâtre d'hier. J'aime mon métier et me sens solidaire de vous... »

Bruno Coquatrix - Mai 1968 à la Sorbonne

Savez-vous quelle est la police du monde la plus cultivée ?

— ?...

— C'est la police française.

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle va tous les jours à l'université.

Histoire de mai 1968

« La contestation contestante et contestatrice du concept de contestation entraîne le néo-concept structuraliste et cybernétique de « contestation ».

André Barjonet « Une révolution trahie »

« Mais explique-moi ça un peu mieux, mon gars ! Moi je ne suis pas allé à l'école ! Comme tu dis, je suis un gros cégétiste aliéné !

— C'est très simple, tu vas comprendre : c'est toute la dialectique de l'Etre et de l'Avoir ! ».

Dialogue entre un ouvrier et un sociologue, recueilli par Maurice Clavel en juin 1968

« Je suis grand'mère... J'ai deux grands fils qui font de la dépression et qu'il faut soigner, études ratées, très intelligents mais aucun goût pour les études. Eh bien, miracle ! Depuis plusieurs jours ils relèvent la tête, ils font leur lit (je vous assure que c'est, ça, extraordinaire), ils vont à la Sorbonne, ils rentrent l'œil brillant, ils revivent, ils vont peut-être guérir. Alors moi, vous comprenez, je suis contente, je veux bouger aussi... J'ai failli rendre ma carte de C.G.T. lundi, car tous les syndicats qui prennent le train en marche et n'ont jamais eux non plus revendiqué autre chose que des augmentations de salaire pour des vacances-confort à crédit alors que ce qu'il faut ce sont des vacances découvertes ! Enfin voilà, si je peux vous être utile même à tenir une buvette ou à recevoir les gens... »

Lettre reçue au mois de Mai 68 par Jacques-Arnaud Penet et publiée dans son livre « Un printemps rouge et noir ».

« De Gaulle a été par excellence le plus grand des contestataires : contestataire avant 1939 de doctrines militaires archaïques, contestataire en 1940 de l'abdication nationale, contestataire de 1946 à 1958 d'un système politique destructeur, contestataire du vieux colonialisme, contestataire des aspects inadmissibles du système social ».

Georges Pompidou - Déclaration de Strasbourg - 12 avril 1968

doute voué à se manifester dans l'avenir au travers des Comités d'Action ou sous quelque autre forme convenant à son goût du « spontané » et son aversion pour tout « bureaucratisme ». Le Mouvement du 22 mars avait notamment reçu l'appui du professeur Georges Lapassade, sociologue, animateur du Comité d'Agitation Culturelle de la Sorbonne au mois de mai 1968 et qui est, dit-on, capable de fatiguer Cohn-Bendit lui-même.

MOUVEMENT POUR LA PARTICIPATION

Créé au mois de juin 1968 par M. Philippe-Luc Verbon, gaulliste de gauche, le Mouvement pour la Participation entend lutter « pour la cogestion contre les forces réactionnaires ». Après la libération des militants des Jeunesses Communistes Révolutionnaires et d'autres groupuscules d'extrême gauche, au mois d'août 1968, il se félicita publiquement de ces mesures et condamna par avance tout retour à la répression. Plusieurs personnalités gaullistes lui ont apporté leur appui : MM. René Caille, député sortant du Rhône (U.D.-V^e) ; Darius Lecorre ; Alain Dutaret ; Dominique Gallet, membre du Bureau national du Front Travailliste ; René-Victor Pilhes, Prix Médicis ; Pierre Sandahl, journaliste à l'O.R.T.F. ; Mmes Claire Barsal, journaliste ; Odette Goncet, membre du Bureau de l'Union de la gauche-V^e Rép. ; et M. Philippe-Luc Verbon, secrétaire général.

Au mois de juillet 1968, un certain nombre de parlementaires et de nouvelles personnalités manifestaient leur accord avec le manifeste du M.P.P. ; parmi eux, MM. Edmond Michelet, et Raymond Triboulet, anciens ministres ; Mme Aymé de La Chevrelière ; MM. Jean-Paul Palewski, Marcel Hoffer, Pierre Vitter, Dr Henri Martin, Roland Carter, René Caille, députés ; André Philip, conseiller économique et social ; Jacques Debû-Bridel, écrivain ; Jacques de Montalais, rédacteur en chef de *La Nation* ; Gabriel Cordouin, secrétaire général du Club « Jules-Vallès » ; Farbmman, secrétaire général adjoint du Front Travailliste ; M^e Etienne Bidon, du Bureau national du Front du Progrès ; MM. Pierre-Henri de Mun, secrétaire général de la Fondation pour l'Art et la Culture ; René Lucien, président-directeur général de la société Messier ; Claude Mouret, directeur des études à la Caisse de Crédit coopératif ; Paul Darsel, administrateur de l'Institut national de Gestion, syndicaliste.

MOUVEMENT POUR L'INDÉPENDANCE DE L'EUROPE

Ce mouvement fait suite au manifeste lancé au début du mois de mai 1968 par le « Comité pour l'Indépendance de l'Europe », créé en juillet 1967. Ce document s'en prend à l'« entreprise hégémonique américaine », et propose, en conséquence, de « développer systématiquement les bases d'une véritable coopération économique, politique et culturelle, avec les démocraties populaires, ainsi qu'avec l'Union soviétique ». Il affirme, en outre : « La solidarité politique et matérielle avec le Vietnam et l'ensemble des forces populaires de l'Asie du Sud-Est est d'une importance capitale. Les menaces que les Etats-Unis font peser sur la Chine doivent être dénoncées. L'indépendance de Cuba, la libération de l'Amérique latine et l'émancipation du Québec doivent être soutenues. De même, la lutte des Noirs américains doit trouver en Europe un écho profond et mobilisateur. »

Les personnalités suivantes, parmi lesquelles plusieurs sont gaullistes de gauche, ont signé cet appel : Emmanuel d'Astier de la Vigerie, Denise Barrat, Me Michèle Beauvillard, Jean de Beer, Lucien Bitterlin, René Capitant, Bernard Chevassu-Périgny, Jacques Debû-Bridel, Jean-Marie Domenach, abbé Glasberg, Odette Goncet, Pierre Hervé, Yves Lacoste, André Laude, Pierre Le Brun, Alain Le Léap, Albert-Paul Lentin, Gabriel Matzneff, François Mauriac, Me Jacques Mercier, Marcel Péju, Roger Pic, François Perroux, Michèle Ray, Maxime Rodinson, Jean-Jacques Rousset, Philippe de Saint-Robert, Me François Sarda, William-G. Smith, Vassili Vassilicos. Le délégué du Comité est M. Alain Ravennes.

MOUVEMENT RÉVOLUTIONNAIRE

Le 28 mai 1968, constatant l'urgence d'une coordination des activités des groupes révolutionnaires, André Barjonet, démissionnaire de la C.G.T. et du P.C., membre du P.S.U., Jean-Pierre Vigier, maître de recherches au C.N.R.S., exclu du P.C., Gilbert Mury, exclu du P.C., membre du Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France, Alain Geismar, ancien secrétaire général du S.N.E.Sup., animateur des Comités d'Action, Krivine et Goldberg, pour les Jeunesses Communistes Révolutionnaires, Olivier Castro et Daniel Bensaïd pour le Mouvement du 22 mars, se rencontrent, afin de jeter les bases d'un futur « Mouvement Révolutionnaire ». Cependant, aucun accord pratique ne peut intervenir, devant la méfiance des groupuscules étudiants. Une seconde réunion se tient le 31 mai à la Faculté des Sciences. Elle permet de constituer un « Comité d'Initiative et de Coordination », comprenant : J.-P. Deléage, militant du S.N.E.Sup., A. Krivine, J.-P. Vigier, R. Benoît, militant de la C.G.T. (Renault), M. Lequenne, militant du syndicat des correcteurs C.G.T. et plusieurs représentants des comités d'action ouvriers, lycéens et étudiants. Alain Geismar, Gilbert Mury et André Barjonet, qui avaient participé à la première réunion, ne figurent pas parmi les membres fondateurs de ce « Mouvement Révolutionnaire », lequel précise qu'il « regroupe l'essentiel des comités d'action des étudiants, des lycéens (...) » et « n'entend pas être un nouveau parti : pas d'appareil, pas de direction fixe ». Il fait appel à « l'initiative révolutionnaire des masses ».

Si cette initiative trouve l'approbation des milieux trotskystes rattachés au groupe Frank, elle ne suscite pas le même accord chez Pierre Mendès-France, dont la personnalité et l'autorité sont contestées par les animateurs du « Comité d'Initiative et de Coordination ». Ce Comité édite un journal : « Commune ».

MOUVEMENT SOCIALISTE DE MAI 68

Créé par Marc Valle, certains de ses amis de *Combat*, notamment Pierre Kyria et J.-A. Penent, et de la Convention des Institutions Républicaines, afin de tenter l'intégration des « enragés » dans le cadre de la F.G.D.S.



A force de leur crier : « C.R.S. S.S. » !



NANTERRE

Agglomération de la banlieue parisienne en plein Mouvement.



Dessin de Siné paru dans le numéro 1 de « l'Enragé ».

NOUVEAUX CADRES

Le Mouvement « Nouveaux Cadres » est né au cours des événements de mai, des rencontres organisées à la Sorbonne, de l'occupation des locaux de la C.G.C., violemment critiquée par ses animateurs, et d'une contestation du pouvoir dans l'entreprise. Les contacts pris pendant le mois de mai permettent à ce mouvement d'avoir des correspondants dans une centaine d'entreprises de la région parisienne.

NOUVELLE FRONTIERE

Club gaulliste de gauche fondé en février 1968. Son président est le journaliste chrétien progressiste Paul-Marie de La Gorce, ancien collaborateur de *France-Observateur*, de *L'Express*, de *La Nef*, de *Jeune Afrique*, conseiller technique au ministère de l'Intérieur, membre du Comité central de l'U.D.-V^e. Il est le petit-fils de l'historien Pierre de La Gorce. Son secrétaire général est Jean Castarède, ancien élève de l'E.N.A., administrateur civil à la Direction du Trésor. Le club a repris l'ancienne revue gaulliste *Nouvelle Frontière* rénovée. Outre les deux personnalités déjà citées, le comité directeur du club comprend : Roger Poret, professeur à l'Ecole Pratique des Hautes Etudes et ex-collaborateur à *France-Observateur* ; Robert Barrat, qui vient de *Témoignage chrétien* ; Jean-Michel Bloch-Lainé, fils de François Bloch-Lainé, et vice-président du Conseil d'Administration de l'O.R.T.F. ; Serge Maffert, chef du service politique à *France-Soir* ; Robert Abirached, professeur à la Sorbonne, ancien collaborateur de *France-Observateur* ; Joseph Rovin, etc.



OBJECTIF 72

Club créé en 1966 par l'ancien ministre de la IV^e et de la V^e République, Robert Buron, négociateur d'Evian pour le compte du gouvernement de Gaulle ; par Jean-Pierre Prévost, ancien rédacteur en chef de l'organe M.R.P. *Forces nouvelles* et Jean Mastias, ancien responsable des « Jeunes M.R.P. ». Favorable à un rapprochement avec le P.C.F. comme avec les gaullistes de gauche, « Objectif 72 » salua avec sympathie les événements de mai et occupa un comptoir à la Sorbonne.

ODÉON

Appelé également « Théâtre de Transe ». A partir du 15 mai 1968, on y joua — à Barrault fermé — tout le répertoire comique de la contestation.



— Par pitié ! Laissez-moi frapper les trois coups !

Dessin de Leffel paru dans le « Canard Enchaîné ».



La grande ronde autour de la Maison de la Radio. Malgré la présence du « Figaro », les murs ne se sont pas écroulés.

OPÉRATION JÉRICO

Méthode révolutionnaire empruntée à l'antiquité biblique et adaptée aux besoins de la contestation moderne. Ainsi, à partir du 6 juin 1968, les grévistes — devenus des licenciés — de l'ORTF entreprirent-ils de défiler chaque jour à midi autour de la Maison de la Radio du Quai Kennedy. Des groupes d'ouvriers, d'étudiants et d'artistes en tout genre venaient s'associer à cette lente déambulation giratoire.

Au bout de 6 jours, l'Opération Jéricho fut stoppée. Par lassitude et scepticisme : les murailles ne s'étaient pas effondrées.

ORGANISATION COMMUNISTE INTERNATIONALISTE

Organisation trotskyste fondée en 1953 par Pierre Lambert (de son vrai nom Roussel, employé à la Sécurité sociale) et Stéphane Just, à la suite d'une scission dans le P.C.I. (IV^e Internationale, groupe Frank). Ce groupe publie la revue *La Vérité*. L'O.C.I. a, en 1961, suscité la création du C.L.E.R., devenu la F.E.R., puis l'A.J.S., qui joua un rôle certain dans le déclenchement des événements de mai, sans avoir eu ensuite la capacité de s'adapter à une situation nouvelle. L'O.C.I. et la F.E.R. publient conjointement le journal *Révoltes*, qui fut violemment attaqué par *L'Humanité* du 20 mars 1968. L'O.C.I. a refusé le rapprochement proposé par Pierre Frank au mois de mai. Assez isolée sur le plan international, elle n'entretient de liens réels qu'avec la « Socialist Labour League », qui édite *The Newsletter*. Après sa dissolution au mois de juin 1968, l'O.C.I. s'est transformée en « Fédération des Comités d'Alliance Ouvrière » et publie un hebdomadaire : *Les Informations ouvrières*.



“ PAPA PUE ”

Locution que l'on vit fleurir en mai 1968 sur les murs de Paris et sur les lèvres des jeunes filles évoluées de la bonne société. On ne lui connaît pas d'auteur, mais elle résume de façon saisissante la contestation au sein de la cellule familiale.

PARTI COMMUNISTE FRANÇAIS

Le Parti communiste français pourrait dire de la contestation ce que Napoléon disait de la couronne d'Italie : « Dieu me l'a donnée, gare à qui la touche ! » La contestation, c'est son industrie, son passe-temps, son affaire. Une exclusivité en quelque sorte. Il n'est de bon contestataire que communiste. Et qui conteste sans le Parti conteste contre lui. Surtout s'il se réclame de « la gauche ».

Dans la soirée du 2 mai 1968, ni Waldeck-Rochet ni aucun de ses coadjuteurs ne pressentent les « événements » dont la fermeture de Nanterre, ordonnée par le doyen Grappin, va donner le signal. Ils s'irritent seulement de l'activité des « groupuscules » qui, à Nanterre comme ailleurs, les tiennent tout à la fois pour des croulants embourgeoisés et, selon l'expression de Cohn-Bendit, des « crapules staliniennes ».

Le 3 mai, dans un article retentissant que publie *l'Humanité*, Georges Marchais, l'un des secrétaires du P.C., règle son compte à ce ramassis de « maoïstes », de « trotskystes », d'« anarchistes » et d'individus « plus ou moins folkloriques ». Au passage, il assène patriotiquement au dénommé Cohn-Bendit le qualificatif d'« anarchiste allemand ».

— Ces faux révolutionnaires, ajoute-t-il, doivent être énergiquement démasqués, car, objectivement, ils servent les intérêts du pouvoir gaulliste et les grands monopoles capitalistes.

Si, après cela, les « groupuscules gauchistes » — « quelques centaines d'étudiants », précise Marchais — se mêlent de contester quoi que ce soit, ils apprendront de quel bois on se chauffe au carrefour Châteaudun.

L'encre de *l'Humanité* est à peine sèche, cependant, que l'émeute se déchaîne au Quartier latin. Les « centaines d'étudiants » dénombrés par Marchais se comptent par dizaines de milliers. Les « groupuscules » s'enflent à proportion. Une évidence : ces « pseudo-révolutionnaires » n'osent pas seulement contester sans la permission du Parti, ils font bel et bien la révolution !

Deux camarades de Marchais, Roland Leroy et René Piquet, l'accusent aussitôt d'aveuglement. Le train a démarré ; il s'agit de sauter dedans. Le 9 mai, c'est fait. Waldeck-Rochet attrape le wagon de queue.

— Nous appelons les travailleurs manuels et intellectuels, les étudiants, à resserrer leurs liens unitaires, s'écrie-t-il au Cirque d'Hiver, et à agir ensemble pour une démocratie nouvelle qui ouvrira la voix au socialisme.

On le sait, malheureusement, chez Cohn-Bendit : Waldeck-Rochet n'est monté dans le convoi que pour le freiner.

— Ici, tout le monde a le droit de parler, si traître qu'il soit, dit le rouquin de Nanterre au vénérable Louis Aragon, lorsque celui-ci, dépêché par le P.C., se présente au Quartier latin avec un rameau d'olivier.

Ainsi la situation est très claire : la contestation, c'est Cohn-Bendit, le sabotage de la contestation, c'est l'appareil du Parti communiste. Si ce dernier souhaite se réhabiliter, qu'il donne des preuves certaines de son repentir en reconnaissant, par exemple, que la révolution est désormais l'affaire des prétendus « groupuscules ».

Empêtré dans une opération dont l'ampleur le stupéfie et dont la direction lui échappe, incapable de contrôler ses militants les plus jeunes, le P.C. louvoie. Le 13 mai, il accepte que la C.G.T. participe au défilé contestataire de la République à Denfert-Rochereau. Georges Séguy s'affiche ainsi avec Cohn-Bendit, la vipère lubrique dénoncée par Georges Marchais. Mais ce sont ses militants qui encadrent la manif, qui donnent l'ordre de dispersion et empêchent les enrégés de déferler sur le boulevard Raspail. Aussi bien, dès le 14 mai, le bureau politique du P.C. met-il « les travailleurs et les étudiants en garde contre tout mot d'ordre d'aventure ».



Dessin de Siné paru dans « l'Enragé ».



Waldeck-Rochet : le geste auguste du freineur.

Apparemment, le P.C. n'a alors qu'une préoccupation : « l'entente des partis de gauche » sur le « programme commun » que, pour plus de sûreté, il a rédigé lui-même. Une telle combinaison lui permettrait, en effet, de submerger sous le nombre les socialistes de Guy Mollet et les conventionnels de François Mitterrand, c'est-à-dire d'assumer la charge et de capter les avantages de la véritable contestation, la sienne.

Au fil des jours, cependant, les contestataires maoïstes, trotskystes, anarchistes et folkloriques marquent points sur points. La police, exténuée, les contient difficilement à Paris. Elle les contient plus difficilement encore dans les grandes villes de province. De Gaulle se ridiculise à la radio. Le gouvernement n'existe plus.

Le pouvoir est-il à prendre dans la rue, comme l'affirme Cohn-Bendit ? La Fédération de la Gauche le pense peut-être. En tout cas, le 25 mai, un émissaire du P.C., l'avocat Jules Borker, qui sonde Mitterrand, croit comprendre que les fédérés cèdent au courant « pseudo-révolutionnaire » et s'apprêtent à saisir, si l'occasion se présente, les leviers de commande.

Il y a beau temps, à cette date, que le P.C. et la C.G.T. ont tendu un cordon sanitaire entre les étudiants en état de contestation et les ouvriers en grève. Ceux-ci, retranchés derrière les portes des usines, ont éconduit, rudement parfois, les jeunes « aventuristes ». Ils ont donc, Dieu merci, échappé à la contamination.

Mais si les fédérés passent à l'ennemi, holà ! Ce sont eux, du coup, qui deviennent contestables. Ils seront contestés. Et de quelle façon !

A vingt-trois heures, le 25 mai, le député gaulliste Jean de Lipkowski, appelle au téléphone Bernard Tricot, secrétaire général de l'Elysée. Il vient de rencontrer un vieil ami, membre du Comité Central communiste, professeur de faculté, qui l'a chargé, à l'intention du général de Gaulle, d'un message « extrêmement important ».

Tricot reçoit de Lipkowski sur l'heure. Voici l'essentiel du message (1) :

— Mon ami, rapporte de Lipkowski, m'a déclaré nette-

(1) Philippe Alexandre - L'Elysée en péril. Fayard éditeur.



Jean Lipkowski : un curieux messager.

ment : « Les communistes sont prêts à travailler avec de Gaulle, comme à la Libération ». J'ai ouvert de grands yeux... Il a ajouté qu'il y avait beaucoup de points de la politique gaulliste sur lesquels le P.C. était d'accord... Mon interlocuteur a précisé : « Nous sommes prêts à entrer dans un gouvernement avec le général. Nous considérons que Pompidou, par sa politique réactionnaire, s'est rendu responsable de la tragédie. Mais nous savons qu'avec le général, nous pourrions faire autre chose ». Et il m'a indiqué que son parti était extrêmement « braqué » contre le P.S.U., Mendès-France, Mitterrand et la Fédération. Il m'a dit : « Nous désapprouvons formellement ces manœuvres ». Pour finir, il a encore évoqué le gouvernement de la Libération. Avec émotion.

En vérité, le mystérieux ami de Jean de Lipkowski n'avait fait que reprendre à la lettre l'une des thèses favorites de René Capitant, ministre de la Justice. N'empêche... Le 25 mai 1968, aux environs de minuit, le parti communiste avait cessé de contester le « pouvoir personnel ». Il était même tout disposé à collaborer avec lui afin de mieux contester « la gauche ». La contre-épreuve eut lieu dans l'après-midi du 29, le chef de l'Etat ayant disparu quelque part en Europe. Elle devait montrer que le Parti communiste était plus pressé de donner l'assaut à la gare Saint-Lazare qu'au Palais de l'Élysée. Tout comme si, en définitive, le gaullisme était « la meilleure voie de passage au socialisme ».

PARTI COMMUNISTE INTERNATIONALISTE (P.C.I.)

Fondé par des militants trotskystes après la création de la IV^e Internationale par Trotsky, en 1938, le P.C.I. fut dissous au moment de la guerre et ses militants pourchassés pendant l'occupation. Reconstitué en 1944 malgré les tracasseries du P.C.F., il compte alors parmi ses dirigeants : Maurice Laval, futur secrétaire général de *Combat*, cofondateur de *France-Observateur*, conseiller municipal socialiste de Montrouge,

dirigeant du P.S.U. Le P.C.I. présente plusieurs candidats aux élections de juin 1946, dont Pierre Frank, Laurent Schwartz et Marc Paillet, futur dirigeant de la Convention des Institutions Républicaines. La première scission importante a lieu en 1953 : le groupe Lambert quitte le P.C.I. pour former l'Organisation Communiste Internationaliste. En 1965, nouvelle scission : Michel Raptis, dit « Pablo », crée la « Tendance Marxiste Révolutionnaire », et publie *Sous le drapeau du socialisme*. En revanche, un an plus tard, le P.C.I. autrement appelé « groupe Frank », profite de la scission du secteur Sorbonne-Lettres de l'Union des Etudiants Communistes, qui donne naissance aux Jeunesses Communistes Révolutionnaires, lesquelles se rapprochent de la IV^e Internationale. Au mois de mai 1968, le P.C.I. proposa un rapprochement à l'Union Communiste (*Voix ouvrière*), aux J.C.R. et à la « Tendance Marxiste Révolutionnaire ». Le P.C.I. publie une feuille mensuelle *Quatrième Internationale*, dirigée par Pierre Frank, vieux militant, ancien secrétaire de Trotsky. Après sa dissolution, le 13 juin 1968, le P.C.I. reçut l'appui de l'organisation trotskyste belge et notamment de Emile Van Ceulen.

Au début d'avril 1969, les anciens militants du P.C.I. participèrent, avec ceux des J.C.R. regroupés dans les « Cercles Rouges », à la Fondation de la « Ligue Communiste », constituée en « section Française de la IV^e Internationale ».

PARTI COMMUNISTE MARXISTE-LÉNINISTE DE FRANCE (P.C.M.-L.F.)

Fondé le 31 décembre 1967. Il a pour origine d'anciens militants du Parti Communiste Français, membres de l'Association des Amitiés Franco-Chinoises, séduits par le maoïsme. A partir de 1963, ceux-ci avaient créé un peu partout des « Cercles Marxist-Léninistes ». En janvier 1964, ils se regroupaient au sein d'une Fédération des Cercles Marxist-Léninistes qu'anime Jacques Jurquet, inspecteur des impôts à Marseille. En février 1965, ils lançaient un hebdomadaire, *L'Humanité nouvelle*, dont le rédacteur en chef, Régis Bergeron, fut rédacteur en chef adjoint à *France Nouvelle*, hebdomadaire central du P.C.F. Régis Bergeron était revenu enthousiasmé de plusieurs séjours en Chine.

Le 26 juin 1966, la Fédération des Cercles Marxist-Léninistes, réunie à Paris, Salle Lancry, se transforme en Mouvement Communiste de France, que rejoint Gilbert Mury au mois de novembre. Enfin, le 31 décembre 1967, ce mouvement se transforme en P.C.M.-L.F., au cours d'un congrès riche en incidents, organisé chez un gros agriculteur de la région d'Aix-en-Provence, Georges Gautier. Contrairement aux autres groupes « enragés », le P.C.M.-L.F. groupe des salariés. Il caressa un instant le projet de provoquer des scissions au sein de la C.G.T., en vue de créer une centrale dissidente reprenant le vieux sigle C.G.T.U., de la période héroïque. Mais il semble qu'en dehors de la Rhodiactéa, le P.C.M.-L.F. n'a pu former des noyaux suffisants. Sa participation aux événements de mai 1968 fut moins spectaculaire que celle des groupements étudiants, puisque dispersée dans les entreprises. Le P.C.M.-L.F. fut dissous le 13 juin 1968.

Au mois de février 1969, les anciens membres du P.C.M.-L.F. fondent un hebdomadaire *L'Humanité rouge*, destiné à remplacer *L'Humanité nouvelle*. Ce groupe contrôle également le bi-mensuel *La voix du populaire* à Lyon, et le mensuel *Bastions Rouges*.

PARTI COMMUNISTE RÉVOLUTIONNAIRE

Groupe trotskyste, concurrent du Parti Communiste Internationaliste. Comme ce dernier, il se proclame « Section Française de la IV^e Internationale ». Il est chargé de publier en France la *Revue marxiste européenne*. Lors de sa quatrième Conférence Nationale, en septembre 1968, le P.C.R. se prononce pour une « organisation de la tendance révolutionnaire sur la base du front unique à l'intérieur des organismes de masses du mouvement ouvrier et en particulier dans le

P.C.F. et la C.G.T. ». C'est-à-dire la tactique de l'entrisme (du verbe entrer) répudiée par le P.C.I. Dirigeants : J. Posadas et M.-A. Roch Congar.

PARTI SOCIALISTE UNIFIÉ (P.S.U.)

Fondé le 3 avril 1960, à la suite d'une fusion entre le Parti Socialiste Autonome (lui-même constitué par l'opposition de gauche séparée de la S.F.I.O. en 1958), le groupe « Tribune du Communisme » créé par des transfuges du P.C.F. et l'Union de la Gauche Socialiste (fédérant de son côté les catholiques de gauche, ceux du Mouvement de Libération du Peuple ou de la Jeune République avec des cercles progressistes tels la « Nouvelle Gauche », L' « Union Progressiste » etc).

Edouard Depreux, ancien ministre de l'Intérieur, est élu secrétaire général. La nouvelle formation se situe à gauche de la S.F.I.O. et même, dans bien des cas, du Parti communiste. Son but : « Construire la première république socialiste de France ». Daniel Mayer et Pierre Mendès-France, qui font par la suite connaître leur adhésion au P.S.U., ne participeront cependant pas à la vie du Parti. Celui-ci joua un rôle important à l'époque de la guerre d'Algérie, en faveur de l'indépendance et dans la lutte contre l'O.A.S. Le P.S.U. est l'un des organisateurs des Groupes d'Action et de Résistance et du Front Universitaire Antifasciste. Après avoir connu d'innombrables querelles internes, des congrès révélant l'existence de six tendances ; après avoir soutenu faiblement la candidature de François Mitterrand aux élections présidentielles et bénéficié des accords électoraux de la gauche, en mars 1967, qui lui permirent d'obtenir 4 députés, le P.S.U. renonça à l'idée d'une fusion avec la Fédération (F.G.D.S.), lors de son congrès de juin 1967. La tendance « dure » et « gauchiste » l'emporta par 393 voix contre 174. Edouard Depreux fut élu secrétaire national honoraire et Michel Rocard désigné pour le remplacer. Tandis que 11 anciens membres du bureau, en désaccord avec la politique adoptée, refusaient de siéger dans cette instance, celle-ci fut renouvelée. Le nouveau bureau national comprend notamment : Manuel Bridier, Marc Heurgon, Jacques Malterre, Jean-François Perthus, Michel Rocard, secrétaire national, Jean-Marie Vincent.

Les minoritaires explosèrent en de nouvelles scissions : l'Union des Clubs pour le Renouveau de la Gauche (U.C.R.G. : voir à ce titre), qui s'affilia à la Fédération de la Gauche ; « Pouvoir Socialiste », avec Gilles Martinet, ancien secrétaire national adjoint, poursuit l'action au sein du P.S.U. et édite un bulletin ; l'Union des Groupes et Clubs Socialistes qui fut bientôt exclue. Le Comité de Liaison pour l'Unité et le Renouveau Socialiste (voir à ce titre), s'efforce, quant à lui, d'assurer la coordination de tous ces éléments disparates, auxquels diverses personnalités apportent leur concours : Louis Astré, Robert Chéramy, Georges Lauré, P.-L. Letonturier, de la Fédération de l'Education Nationale, Gilbert Declercq, de la C.F.D.T., Colette Audry, Georges Conchon, etc.

Au début de 1968, le P.S.U., poussé par sa base, conclut un accord avec les trotskystes de *La Voix Ouvrière*, afin de diffuser leur hebdomadaire à Renault, Berliet, Citroën, Peugeot. Cette entente eut pour effet d'accentuer considérablement les penchants trotskystes d'un certain nombre de syndicalistes C.F.D.T., membres ou sympathisants du P.S.U. L'influence du P.S.U. se fait surtout sentir à l'U.N.E.F. Les étudiants Socialistes Unifiés (voir ce titre) bénéficièrent des scissions et des purges (1963 et 1966) qui affaiblirent les étudiants communistes. La plupart des derniers présidents et vice-présidents de l'U.N.E.F. furent membres du P.S.U. : Dominique Wallon, Michel Moussel, Tony Dreyfus, Robert Chapuis, André Larquié, Michel de La Fourrière, Jacques Sauvageot et Luc Barret.

Dès le début des événements de mai 1968, le P.S.U. prend position en faveur du mouvement. Il joue le rôle d'accélérateur, tant par les déclarations de ses dirigeants, Michel Rocard, Marc Heurgon, Manuel Bridier, Jean-Marie Vincent, que par l'action de ses membres aux postes essentiels : Jacques Sau-



Le P.S.U. dans la cour de la Sorbonne « ...Et sur cette pierre je bâtirai mon parti ».

vageot à l'U.N.E.F., Alain Geismar au S.N.E.Sup., Bernard Lambert à Nantes, Gilbert Declercq à la C.F.D.T., Mendès-France dans les allées du pouvoir. Du coup, le P.S.U., petit parti en régression, miné par les querelles intestines à la veille du mouvement de Mai, apparaît presque comme une organisation sérieuse. Il enregistre de spectaculaires ralliements, tel celui d'André Barjonet. La C.F.D.T., qui joue ouvertement une carte extrémiste, s'aligne sur ses positions. Le 19 mai, il prend position en faveur des Comités d'Action Populaire (voir à ce titre) qui « à tous les échelons doivent prendre le pouvoir ».

Tandis que l'ensemble de la gauche vacille après le discours de combat du général de Gaulle le 30 mai, suivi de la manifestation de la place de la Concorde, le P.S.U. définit une position révolutionnaire. Ses propositions n'ayant pas été retenues par les autres formations de gauche, d'ailleurs peu désireuses de se mettre à sa remorque, le P.S.U. décide de présenter 360 candidats-suicides, sans marchandage. Aucun ne sera élu. Mendès-France, en désaccord avec cette ligne dure, démissionnera discrètement.

A la Toussaint 1968, Sauvageot, Rocard et Geismar sont reçus à Alger par le président Boumediène auquel ils viennent demander une aide financière substantielle.

Au congrès de mars 1969, Marc Heurgon, n'ayant pu faire prévaloir l'abstention au référendum d'avril, démissionne de ses fonctions de secrétaire à l'organisation et de membre du bureau national, où il est remplacé par André Barjonet.

Le 4 mai 1969, siégeant en comité national à Paris dans un petit théâtre de la rue Chaptal (l'ex-grand Guignol !) le P.S.U. décida de présenter la candidature de son secrétaire national, Michel Rocard, en vue de l'élection présidentielle.

Le P.S.U. revendique plus de 15.000 adhérents à la fin de 1968, un peu moins qu'à sa fondation en 1962.

PAVÉ

Formule lapidaire.



Lancé en mai par les étudiants, le pavé fut relancé ensuite par quelques promoteurs astucieux. Vendu 10 F, on le retrouve aujourd'hui sur les bureaux des P.D.G. américains.

« PAVÉ » (Le)



Feuille de combat éphémère née dans les derniers jours de mai 1968 et animée par un « Comité d'Information Révolutionnaire » composé de : J.-L. Brau, P. Loizeau, J.-J. Lebel, H. Hervé, J. Franklin, G. Fabiani, P. Ravignani. Les références politiques vont de Bakounine à Trotsky, en passant par Rosa Luxembourg. Ce journal ne comportait pas d'adresse.

Fac-similé du numéro 1 de « Pavé ».

PAYSANS

Dans sa grande sobriété, l'âme paysanne a apporté à la contestation deux façons simples de s'exprimer : le sourire d'abord, la force ensuite. On commence par offrir des poires, on termine en donnant des pêches.

Les opérations « charme » servent généralement d'avertissement. On gâte le touriste en lui proposant du poulet, des fruits, des légumes, du vin ou même de l'Armagnac à des prix défiant toute concurrence. Les bords des routes deviennent des stands de dégustation. On crie « Bardot avec nous », sans savoir que Brigitte s'intéresse plus aux veaux qu'à ceux qui les élèvent.

Lorsque le charme n'opère plus, on passe à l'action. Utilisant les moyens locaux, les paysans barrent les routes avec leurs tracteurs, encombrant les chemins avec leurs pommes de terre ou leurs artichauts, scient les poteaux télégraphiques avec leurs tronçonneuses, bloquent les préfectures avec leurs vaches ou leurs moutons, etc. Ces opérations « chocs » ne sont pas toujours exemptes d'un certain humour : à Tormeins (Lot-et-Garonne), par exemple, on a pu voir un parterre de paysans tenir en haleine une compagnie entière de CRS en la menaçant d'un canon. Après 4 heures de suspense, les forces de l'ordre s'aperçurent qu'il s'agissait d'un 88 datant de 1870, acheté chez un brocanteur de la région !

Il existe d'ailleurs — d'un point de vue strictement CRS — une géographie pittoresque de la contestation agricole. Au cours de leurs randonnées champêtres, les Compagnies Républicaines de Sécurité sont bombardées successivement de pêches de la Vallée du Rhône, d'artichauts bretons, de raisins languedociens, de tomates de Cavaillon, d'abricots du Roussillon. Pavés en ville, légumes aux champs.

La contestation paysanne a toujours existé, depuis les révoltes des serfs jusqu'aux choux-fleurs bretons, en passant par les jacqueries si impitoyablement réprimées. Mais, depuis quelques années, elle trouve une nouvelle vigueur et de nouvelles raisons de s'exprimer : prolifération des « cumalards », Marché commun, importations anarchiques des produits étrangers, politique des prix agricoles, fiscalité, développement de l'agriculture industrielle. Le malaise est profond et touche toutes les régions.

En marge de la lutte permanente menée par les syndicats traditionnels, apparaissent de temps à autre des francs-tireurs qui surgissent de l'ombre, font trembler une province et retournent dans l'obscurité tel Gourvennec surnommé le « Robin des Bois du chou-fleur » qui souleva la Bretagne, ou André Castera, baptisé le « Christ des Corbières », qui dirigea la révolte des viticulteurs du Languedoc en hurlant : « S'il le faut, le Languedoc redeviendra Cathare ! ».

« PÉKIN-INFORMATION »

Magazine hebdomadaire de propagande chinoise réalisé à Pékin et envoyé par avion pour un tarif très bas (14 f par an). Trois autres périodiques chinois rédigés en français sont également proposés :

- *La Chine*, revue mensuelle illustrée en couleurs ;
- *La Chine en construction*, magazine mensuel illustré ;
- *Littérature chinoise*, revue littéraire et artistique trimes-trielle.

PENENT (Jacques-Arnaud)

Né à Toulouse en 1943. Journaliste à *Combat*. En 1961, il est secrétaire du Front Universitaire Antifasciste, puis des Etudiants Socialistes Unifiés, dont il démissionne en 1964. De son expérience politique, il tire un roman amer : *Les Temps Morts*, peinture cruelle des milieux de gauche pendant la guerre d'Algérie. En mai 1968, il tente l'intégration des « enragés » dans la F.G.D.S. (voir mouvement socialiste de mai 1968).

Il publie un nouveau livre écrit à chaud et consacré aux

événements, *Un printemps rouge et noir*, dans lequel s'affirment ses dons de polémiste, souvent à l'encontre de ses amis politiques.

PÉTITION

Technique contestataire remarquable par la souplesse de son emploi et la légèreté du matériel qu'elle exige. Un simple stylographe ou une pointe bic suffisent pour engager l'opération ou ses dérivés : manifestes, appels, etc...

Les pétitionnaires se recrutent principalement dans l'intelligentsia de gauche. Certains combattent sur tous les fronts : Vietnam, Espagne, Algérie, Grèce, Egypte, Angola... Ce sont les vétérans du stylo (exemple J.-P. Sartre, Simone de Beauvoir, Claude Roy, Marguerite Duras, Laurent Schwartz).

La pétition modèle courant, 1960 révisé 1968, mobilise en général quelques sections d'écrivains, de médecins, de professeurs, d'artistes, d'acteurs et de chanteurs. Les prêtres et les pasteurs sont toujours les bienvenus. Le nombre des signataires a également une grande importance et suffit parfois à désigner la bataille : manifeste des 29, des 121, etc.

Seule ombre au tableau : le procédé ne semble pas doté d'une grande efficacité.

PETIT LIVRE ROUGE

« Mao Kampf. »

PIEDS ROUGES

On nomme « Pieds-Rouges », par opposition à « Pieds-Noirs », les Français qui, après l'indépendance de l'Algérie, se mirent au service du nouvel Etat, soit par intérêt, soit pour aller au bout d'un engagement politique. Plusieurs d'entre eux avaient fait partie des réseaux de soutien au F.L.N. Cette coopération fut un échec. Ceux qui purent tenir les premières années sans tomber dans les différents complots « gauchistes », furent balayés après le renversement de Ben Bella par Boumediène. Parmi eux, Soyer, ancienne « barbouze », envoyé à Oran et devenu rédacteur en chef du journal *Coopération* ; l'avocat eurasien Jacques Vergès, converti à l'Islam et marié à l'ancienne poseuse de bombes Djamilia Bouhired ; Jean-Marie Tiné, frère d'un haut fonctionnaire du Quai d'Orsay, directeur de la banque algérienne de dépôts et de titres et d'une filiale de Coca-Cola, ami de la rébellion et intermédiaire, en 1962, dans les négociations F.L.N.-O.A.S., qui fut arrêté en octobre 1964 ; Henri Alleg, dirigeant du Parti Communiste Algérien, emprisonné ; Serge Michel, un temps directeur du journal *Le Peuple* ; Georges Arnaud, membre du réseau Jeanson ; Hervé Bourges, ancien chef de cabinet d'Edmond Michelet, rédacteur en chef de *Témoignage chrétien*, membre du cabinet de Ben Bella en 1962, puis de celui du ministre algérien de la Jeunesse, de la Justice et de l'Information jusqu'en 1966 ; le professeur Mandouze, partisan acharné du F.L.N., pratiquement chassé après l'indépendance ; Jean-Pierre Gaud, ancien officier de presse du général de Brébisson. Michel Raptis, dit « Pablo », membre de la IV^e Internationale, après un séjour à Cuba, devenait directeur des *Cahiers de la Révolution socialiste*, mais surtout directeur de l'Ecole de formation politique et de sabotage d'Alger, où furent entraînés les agitateurs noirs du Congo, de la Côte-d'Ivoire et du Niger.

Une place particulière doit être également faite à Fernand Pouillon, l'escroc du C.N.L., ami de plusieurs ministres gaulistes et de l'ancien maire progressiste d'Alger, Jacques Chevalier, et qui, ayant acquis la nationalité algérienne pour « trouver une nouvelle patrie », « reconstruit l'Algérie » avec l'appui du gouvernement de Boumediène.

PRÊTRES CONTESTATAIRES

La lignée des prêtres contestataires, engagés, « enragés » remonte assez loin dans le temps pour qu'on ne s'étonne pas

trop de ses résurgences aux périodes de confusion et de violence. Ceux de mai 1968 n'ont rien inventé, ni le prurit matrimonial, ni le goût du costume civil, ni le mépris de l'état clérical, ni la démagogie... Le 20 mai dernier, 65 prêtres du diocèse de Paris déclaraient : « *Nous nous voulons pleinement solidaires de la contestation d'un monde où l'homme est sacrifié au profit et à l'argent... Nous prenons parti pour ce grand mouvement de solidarité qui se déploie et qui nous paraît plus en conformité avec l'Evangile qu'un monde de consommation individualiste.* » Ainsi, il y aura bientôt deux siècles, le « Père Duchesne » célébrait le « bon sans-culotte Jésus, modèle des Jacobins et fondateur des sociétés populaires ».

Chez nos curés contestataires, deux courants confluent : celui des intellectuels, au nombre desquels il faut compter



La contestation tombe du ciel. Une manifestation du groupe « Echanges et Dialogue », lors de la consécration épiscopale du cardinal Daniélou.

ceux qui depuis 20 ans, ont converti au marxisme les ex-bons jeunes gens de la Jeunesse Etudiante Chrétienne ; celui des ouvriéristes, fascinés par l'Usine plutôt que par l'Université, et s'efforçant, dit l'*Humanité*, de « donner à leur démarche un soubassement de classe dégagé de l'histoire du passé ».

Tous se veulent au service du peuple de Dieu, ce qui se traduit par un certain mépris des fidèles et la fréquentation assidue des athées. L'abbé Philippe C..., vicaire à Paris « ne veut plus être au service d'un troupeau de Tartufes ». Entendez par là ses paroissiens... Tout bien réfléchi, il ajoute : « Je n'ai plus envie de célébrer la messe. Je n'ai plus envie de donner les sacrements. Croyez-moi, on peut fort bien s'en passer ». On le croit sans mal !

Combien sont-ils ces contestataires sur les 40.000 prêtres de l'Eglise de France ? Quelques centaines au moins, deux à trois mille au plus, mais qui, ces derniers mois, donnèrent le change en multipliant déclarations et manifestes. En juin 1968, c'est le tract des séminaristes (« Ce que nous vivons ne s'exprime plus dans les structures actuelles de l'Eglise »). En octobre, la déclaration des 300 prêtres de Lyon. En novembre,



Les joies d'un foyer bien chrétien.

la lettre des 744 à Paul VI et la déclaration des 621 du groupe « Echanges et Dialogue ».

Ces derniers se retrouvent à 332 (sans compter leurs femmes, car cinq d'entre eux sont mariés), les 11 et 12 janvier 1969, à la salle paroissiale de Saint-Lambert de Vaugirard. Le blouson noir remplace le complet clergyman déjà désuet. Les motions votées résument assez bien les directions des clercs contestataires. En gros, ils revendiquent le sacerdoce, mais récusent l'état clérical dont la discipline et la hiérarchie leur apparaissent comme d'insupportables survivances de l'Empire constantinien et du capitalisme de MM. Péreire frères. On n'est pas certain qu'ils croient à la divinité du Christ ou à la Présence réelle dans l'Eucharistie, leur discrétion restant grande sur ces matières.

Mais leurs vues temporelles sont claires : le prêtre ne peut assurer son « insertion sociale » que par le travail salarié. On notera cette restriction : les épiciers, les architectes ou les éleveurs de poulets n'étant pas salariés, sont donc rejetés dans les ténèbres extérieures...

Le mariage — volontaire, est-il précisé — est considéré par les 332 comme une manifestation nécessaire de la symbiose de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes. Aux dernières nouvelles, l'homosexualité ne semble pas encore avoir trouvé sa place dans ces perspectives théologiques. Enfin, et c'est probablement l'essentiel, le prêtre a le droit et le devoir de s'engager socialement et politiquement. Traduisez : d'être militant cégétiste, cédétiste, communiste ou P.S.U.

Un vicaire « engagé » cite avec effusion l'évêque brésilien Jorge Marcos : « Il n'y a pas de différence entre une messe et une grève d'ouvriers. L'une est aussi importante que l'autre, et les deux reposent sur la notion de sacrifice ». Déjà, en 1791, l'évêque d'Evreux, annonçant son mariage à ses diocésains ébahis, concluait ainsi son homélie : « Il faut dégager la doctrine céleste de Jésus-Christ des opinions théologiques qui ne servent qu'à l'obscurcir ».

Rendons justice aux contestataires : l'obscurité n'est pas leur fait. Tout est clair : ils veulent rester à l'intérieur de l'Eglise en refusant la morale et la discipline ; se parer du titre de prêtre pour dynamiter le catholicisme ; faire la révolution au nom du sans-culotte Jésus.

Seul, le vocabulaire évolue : à la phraséologie sentimentale des Grands Ancêtres succède un jargon péremptoire, né des amours verbales d'un élève de sociologie de Nanterre et d'une maoïste de choc. On parle maintenant de « contexte dimensionnel », de « mise en question dialectique », de « structure », d'« approche », etc.

Il semble pourtant que le dénominateur commun de tous ces prêtres contestataires soit l'orgueil — *libido dominandi* — qui les distingue des contestataires sorbonnards ou nanterrois où les concupiscences de la chair l'emportent de plusieurs longueurs sur celles de l'esprit.

PROVOS

Le Mouvement « Provo », en Hollande, durant l'été 1966, est assez comparable à ce que fut le mouvement étudiant parisien pendant les premières journées de mai 1968. Au mois de juin 1966, lors du mariage de la princesse Béatrix de Hollande avec Claus von Arnsberg, puis au mois de juillet, les « provos » déclenchent des troubles graves à Amsterdam. Dans le même temps, leur principal dirigeant, Bernhard de Vries, était élu au Conseil municipal de la capitale avec 13.000 voix. Cependant, malgré son encadrement anarcho-communiste, le mouvement s'effrite vite. Le 10 janvier 1967, Bernhard de Vries, partisan de l'union libre, épouse la fille d'une riche famille de La Haye. Il laisse là son siège de conseiller municipal et son mouvement et part en Italie faire du cinéma. Depuis, les débris du Mouvement « provo » se consacrent au L.S.D. et aux réseaux de désertion en faveur des militaires américains.



RAGON (MICHEL)

Commissaire général français à la Biennale de Venise 1968, Michel Ragon proclame sa solidarité avec le mouvement de Mai en donnant sa démission, ayant en vain demandé, dit-il, que « l'écrivain de *L'Espoir* se désolidarise de la répression policière contre le mouvement étudiant... » Président du Syndicat des critiques d'art, il est soutenu par les artistes Arman, Dewasne, Kowalsky et Schoffer, qui lui affirment dans un communiqué à la presse leur amitié et leur solidarité. Michel Ragon fut le fondateur en 1965 du Groupement International d'Architecture Prospective (voir au titre : Architecture). Il est également collaborateur de *Planète* et auteur d'un roman consacré aux agitateurs professionnels de la « Tricontinentale » intitulé « *Nous sommes dix-sept sous une lune très petite* », dernière phrase du journal de Che Guevara.

RÉGIONALISATION

Néologisme gaulliste admis ni par l'Académie, ni par le Conseil d'Etat ni par 53 % des Français.

RENONCEMENT

Briser sa carrière pour sauver son âme est un des poncifs des films et de la littérature contestataires. On s'efforce de démontrer aux quinquagénaires arrivés que leurs villas, leurs voitures, leur chaîne haute-fidélité et leurs comptes en banque n'ont été obtenus qu'en aliénant leur idéal par d'incessants reniements et compromissions.

Pour échapper à la sclérose du monde moderne, des P.D.G. sont invités à bazarder d'urgence tous leurs biens, quitter femme et enfants pour vivre dans une île grecque en pratiquant la philosophie Zen.

Les malheureux n'y résistent généralement pas et finissent misérablement quand on ne les retrouve pas en train de se déculotter sur les places publiques, comme dans le dernier film de Pasolini.

RÉSEAU JEANSON

Six septembre 1960 : ouverture du procès Janson devant le Tribunal Militaire de Paris. 19 Français comparaissent aux côtés de 6 Algériens. Les Français font partie d'un réseau d'aide et de soutien au F.L.N., dirigé par Francis Janson. Ce dernier, en fuite, mène depuis longtemps une activité clandestine en faveur de la rébellion algérienne. C'est en 1958, déjà, qu'il gagne l'abbé Davezies à cette cause. (Cet ecclésiastique bénéficiera de l'appui de la hiérarchie lorsqu'il passera en jugement trois ans plus tard, après avoir aidé plusieurs membres du F.L.N. coupables d'assassinat.) Plusieurs réseaux se constituent, soit liés à Janson, soit au groupe « Jeune Résistance », soit, encore, tout à fait indépendants : groupe Nizan, Mouvement Anticolonialiste Français, etc. Ils recrutent leurs membres notamment dans la J.E.C. et dans les cercles intellectuels de gauche. Les membres des réseaux de soutien condamnés seront amnistiés dans le cadre de la loi de 1962. Francis Janson, arrêté en juillet 1965, sera immédiatement remis en liberté.

RÉVOLUTION SEXUELLE

« La révolution sexuelle sera ou ne sera pas ». Cette maxime fleurit en mai 1968 sur les murs du Quartier latin, avec d'autres slogans qui se veulent plus discrets : « Baisez-vous les uns les autres, sinon ils vous baisent » ou « Plus je fais l'amour, plus j'ai envie de faire la révolution ; plus je fais la révolution, plus j'ai envie de faire l'amour ».

Ce surprenant accouplement érotico-révolutionnaire n'est pas une nouveauté. Dans Vienne la Rouge de 1926, comme dans les sphères socialistes de l'Allemagne de Weimar, s'étaient créées des associations « pour la recherche sexuelle » et des ligues « pour une politique sexuelle prolétarienne ». En 1936, les troupes de choc du Front Populaire espagnol réclamaient déjà « pan y culo ».

En 1968, marxistes orthodoxes et marxistes révolutionnaires semblent diverger à propos de la morale sexuelle. Tandis que les premiers s'enferment dans un rigorisme à la soviétique, les seconds multiplient les groupes d'études, tel ce Comité « Freud-Che Guevara », qui propose la transformation du parc du Luxembourg en lupanar permanent destiné à « l'assumption globale de toutes les composantes sexuelles ».

Les couloirs de la Sorbonne et les coulisses de l'Odéon permettent aux militantes et militants de passer de la théorie



La contestation vue (de dos) par « Plexus ».

aux travaux pratiques, tandis qu'une petite coterie de penseurs sexocratiques compile avec gravité l'œuvre du précurseur Wilhelm Reich.

Mi-Freud, mi-Ferdinand Lop, cet authentique Karl Marx de l'entre-jambes entreprit, aux alentours des années 30, une longue série d'expériences tendant à « harmoniser » la psychologie des profondeurs de Freud avec la théorie économique et politique de Marx. Son but : « Créer une force révolutionnaire organisée, constituée par la masse unifiée de ceux qui souffrent de la répression sexuelle ».

Lors d'un passage à l'Université d'Oslo, il invente un appareil à mesurer le plaisir. L'engin comprend une série de tubes électroniques reliés au corps humain et chargés d'en détecter les courants. Ces courants, une fois amplifiés, sont transmis à un oscillographe qui consigne les résultats sur une feuille.

Reich et ses disciples utiliseront des centaines de fois ce compteur rose. Le mode d'emploi est simple : on convie un étudiant et une étudiante à se livrer à l'acte sexuel. Auparavant, on a branché des électrodes sur leurs zones érogènes. Afin de mieux mesurer les variations du potentiel électrique



Révolution sexuelle ou révolution cul-turelle ?

de ses cobayes, Reich interrompt parfois le coït en poussant un cri strident ou encore en allant chatouiller les acteurs avec un brin de paille. Bref, ces curieuses expériences tendent à démontrer que les voies de la science ne sont pas toujours aussi impénétrables qu'on pourrait le croire.

Partant de ces recherches copulatoires, Reich préconise l'orgasmothérapie. Selon lui, il s'agit là d'un remède à la fois individuel et collectif. Individuel, dans la mesure où il guérit les névroses et par voie de conséquence l'ensemble des troubles psychosomatiques. Collectif, puisqu'à l'échelle des masses, l'orgasmothérapie favorise la prise de conscience sexuelle et permet de surmonter « la séculaire castration des couches populaires réduites à l'impuissance par des siècles de domination bourgeoise ».

Exclu du Parti Communiste Allemand, en 1933, pour trotskysme, Wilhelm Reich continuera ses travaux aux Etats-Unis, où son influence marquera une partie du milieu universitaire, avant de gagner de nouveau l'Europe. Il meurt en 1957, alors qu'il purge une peine de prison pour escroquerie et commerce de faux remèdes.

Le mouvement beatnik aux Etats-Unis, le mouvement de Nanterre en France, ont repris un certain nombre de thèses de l'aimable farfêlu et en ont fait le catéchisme de la contestation sexuelle. Cette contestation s'étend d'ailleurs maintenant jusque dans les lycées. Ainsi au lycée des Bruyères, à Rouen, s'est constitué un « Club de l'équilibre de l'adolescent », dont voici, à titre d'exemples, quelques-uns des thèmes d'études :

— Une jeune fille reste-t-elle vierge en utilisant les tampons internes... Le nombre de fois que l'on doit faire l'amour selon l'âge pour arriver à un équilibre sexuel... le frôlement... Le mari s'aperçoit-il toujours que sa femme est vierge... Les différentes poses...

— Ceux qui sont homosexuels dans la classe. Nous dirons pourquoi ils le sont et si le plaisir est aussi intense qu'avec une personne du sexe opposé, etc...

ROCARD (Michel)

Inspecteur des Finances (en congé). Né le 23 août 1930. Cet ancien élève de l'E.N.A. est employé au service des Etudes Economiques et Financières depuis 1962. Secrétaire national des Etudiants Socialistes en 1958, il est exclu au moment de la dissolution de cette organisation par la S.F.I.O. qui redoute l'orientation nettement trotskyste de cette formation. En 1960, il participe à la fondation du P.S.U., dirige les stages des militants de ce parti et signe des articles sous le pseudonyme de Georges Servet. Elu d'abord au Bureau national, il est désigné, au congrès de juin 1967, au poste de secrétaire national en remplacement d'Edouard Depreux. Cette désignation signifiait la prédominance de la tendance « gauchiste » du Parti (voir au titre : P.S.U.).

Acteur très remarqué des événements de mai, Michel Rocard déclarait à *Combat* (30 mai 1968) : « Pour que le mouvement engagé remporte la victoire, il a aujourd'hui besoin d'une issue politique. Mais elle ne peut se définir dans des formes parlementaires, ni même peut-être celles d'un gouvernement dit d'union démocratique. » Aux élections de mars 1967, dans la 4^e circonscription des Yvelines, Michel Rocard avait obtenu 5.626 voix sur 34.410 suffrages ; en juin 1968, il n'en retrouvait plus que 4.371 sur 35.165.

La modestie de ces résultats ne consolide pas la sienne : au début du mois de mai 1969, il fait savoir qu'il se porte candidat à l'élection présidentielle. Il est trop lucide pour espérer

le moindre succès mais trop malin pour dédaigner les deux heures de télévision accordées à chaque candidat. Au prix où est aujourd'hui la publicité, quelle merveilleuse aubaine !



SARTRE (Jean-Paul)



Jean-Paul Sartre à la Sorbonne : l'Etre et le Néant.

Peu de temps avant le référendum, l'auteur de « L'Etre et le Néant » fut convié à prendre la parole dans un meeting organisé à la Mutualité par le dessus du panier de la gauche pensante. Public choisi d'enseignants supérieurs et d'étudiants prolongés. En arrivant sur l'estrade une surprise attendait l'orateur. On avait écrit au crayon gras, près du micro : « Sartre, sois clair, sois bref ». Deux impératifs auxquels celui que Céline avait généreusement baptisé « l'Agité du bocal » ou encore « La bourrique à lunettes » s'est toujours montré incapable de souscrire.

Congénitalement ennuyeux dans sa parole et ses écrits, fort à la mode à une époque pas si lointaine où l'assommant se vendait bien, ce raseur grandiose réussit cependant, de temps à autre, des petits numéros d'imitation qui l'assimilent à un Charlot des temps modernes. « Jean-Paul résiste », « Jean-Paul s'engage », « Jean-Paul fonde un parti », « Jean-Paul et le F.L.N. » demeurent des petits chefs-d'œuvre d'une impayable cocasserie, presque des classiques.

Après « Jean-Paul refuse le Nobel », où le recordman des tirages en livre de poche démontrait qu'on n'attrape pas les mouches avec 26 millions, et « Jean-Paul au Tribunal », spectacle malheureusement donné à huis-clos, la veine commençait à s'user quand survint le Mai rouge.

Occasion inespérée pour notre comique. Un soir où la kermesse battait son plein, il surgit à la Sorbonne flanqué de sa fille adoptive Arlette et de sa compagne d'adoption Simone de Beauvoir pour donner son nouveau spectacle : « Jean-Paul conteste ». Las ! Si l'interprétation était bonne, le scénario l'était moins. Un jeune ouvrier venu là comme au Concert Mayol tirait la conclusion : « Sartre, c'est un très bon artiste, mais un piètre politique ».

SAUVAGEOT (Jacques)

Un bon jeune homme qui aurait mal tourné. Lorsqu'il était petit garçon, à Dijon, le futur vice-président de l'U.N.E.F. faisait l'admiration des paroissiennes de Sainte-Bénigne par son zèle religieux. C'était un enfant de chœur

modèle, membre de diverses sociétés pour la propagation de la foi.

Depuis, Jacques Sauvageot a changé de confrérie. Un attrait irrésistible l'a amené dans les chapelles du P.S.U. Apostasie qui doit moins à la politique qu'à une tendre inclination pour le Secrétaire Général de ce mouvement, M. Marc Heurgon, lequel représente dans ce mini-parti la tendance pro-chinoise (en gros, de quoi remplir une cabine téléphonique).

A chacun ses conversions. Mais à tout prendre, la garde rose est moins inquiétante que la garde Rouge.

Doté d'un physique intéressant, propre à troubler les lectrices de *Confidences* et les lycéennes des beaux quartiers par sa ressemblance avec Alain Delon, Sauvageot, après l'échec de Mai, a été l'objet de flatteuses propositions. Il fut tour à tour sollicité par le cirque Pinder et par une firme de Hollywood. Les capitalistes ne sont pas rancuniers.

Pour l'heure, après avoir multiplié les sursis, cet étudiant prolongé en Histoire de l'Art accomplit son service militaire en Corse. On l'a affecté à l'Armée de l'Air.

Dans son cas, à la place de Messmer, nous l'aurions envoyé à la Légion.



Sauvageot en premier communiant. (Fac-similé d'une photo parue dans les « Potins de la commère »).

SCHWARTZ (Laurent)

Dans un pays qui compte très peu de mathématiciens — et qui, d'ailleurs, laisse filer aux Etats-Unis, faute de laboratoires et de crédits, ceux qu'il possède — Laurent Schwartz, le cousin de Michel Debré, fait à juste titre figure de très grand spécialiste.

Professeur à la Faculté des Sciences et à l'Ecole Polytechnique, doué de surcroît d'un sens très sûr de l'enseignement, il est regrettable que ce grand savant ne consacre pas les loisirs que lui laisse la science, à la chasse aux papillons, où pourtant il excelle.

Si l'on songe au temps qu'il faut pour constituer un comité, pour savoir à quel objet il répond, qui on y fréquentera, quelles seront ses premières et ses dernières manifestations, on est éperdu d'admiration devant le temps consacré par le professeur Laurent Schwartz à la vie de comité.

Sans prétendre être exhaustif, nous avons relevé le nom du professeur non seulement dans le *Manifeste des 121*, véritable matricule révolutionnaire, mais dans le *Comité de*

défense du peuple grec, où il fréquente Jean-Paul Sartre et le gaulliste Jean Delannoy ; dans le Comité de liaison pour une action fédéraliste, auquel Jean-Paul Sartre a oublié d'adhérer mais où Laurent Schwartz a l'avantage de rencontrer Morvan Lebesque ; dans le Comité de soutien à l'Université Populaire, où, cette fois-ci, il retrouve Jean-Paul Sartre, flanqué de Michel Butor ; dans le Comité Vietnam National, le Comité contre la Répression, le Comité des Savants français pour le Vietnam, le Mouvement du Milliard pour le Vietnam, le Comité des 100 écrivains et artistes contre les dissolutions, etc.

Toujours sur la brèche, Laurent Schwartz a été, en outre, président du congrès constitutif du P.S.U., en avril 1960 ; il a fait campagne pour Mendès-France à Grenoble en 1967 ; de plus, il assure la vice-présidence du Tribunal Russel (voir ce mot).

SINÉ (Maurice)

Il n'est déjà plus à l'avant-garde. Et depuis qu'il dessine pour la publicité des grandes firmes capitalistes (Olida, Shell, Esso, M.G.M.) on ne risque guère de choquer en évoquant, dans les dîners, cet affreux jojo de l'humour noir et sadico-contestataire. Il est moins bête que la moyenne de ses rivaux d'Hara-Kiri, mais plus méchant. Le trait garde une force grimaçante mais la pensée retarde sur la main : de nos jours il est assez niais de bouffer du militaire ou du curé, en un temps où il n'y a plus ni sabre ni calotte.

L'irrespect de Siné (de son vrai nom Sinet) est d'ailleurs à sens unique. Collaborateur pendant la guerre d'Algérie de l'organe des fellaghas : *Ei moujahid* et de sa filiale parisienne *L'Express*, il était en bonnes dispositions pour être visité par



Siné : les noirs dessins de la révolution.

le Saint-Esprit de Mai. Et c'est d'une plume trempée dans le plus parfait pompiérisme qu'il décrit à l'époque (1) ses états d'âme de néophyte.

« Des manifs comme je n'en avais jamais vu... une détermination inébranlable, un courage méritant le respect... De plus, j'avais un motif de fierté paternelle (eh oui !) car ma fille Maud, 18 ans, étudiante à Nanterre était là, face aux flics. Mon père l'avait été en 1936, moi pendant la guerre d'Algérie, ma fille maintenant... Tous debout contre la marée fasciste, et jamais, ni les uns ni les autres, inscrits à ce traître de Parti Communiste Révolutionnaire, lâche, dénonciateur, menteur, puant... Je ne trouve plus de mots... » (2).

Un peu plus loin, il atteint l'exaltation des premiers martyrs chrétiens pour décrire l'état mystique où il est jeté :

« J'étais avec mes frères, mes amis, mes potes à un moment inoubliable : vers 19 heures, ce soir, Place Saint-Germain-des-Prés, j'ai eu l'impression d'être LIBRE pour la première fois de ma vie. On marchait en-dehors des clous... Je vivais une sorte de rêve, les yeux bourrés de gaz lacrymogènes, le costume trempé d'eau des lances d'arrosage, un lacet cassé à ma chaussure, mon carnet de chèques perdu au cours d'une course avec les bandits de l'Ordre à mes trousses... »

Un beau symbole, ce carnet de chèques : c'est le sacrifice de Siné, crucifié par la Société de Consommation.

S. D. S. (SOZIALISTISCHER DEUTSCHER STUDENTENBUND)

Union des Etudiants Socialistes Allemands, séparée du Parti social-démocrate (Willy Brandt) depuis 1960. L'action du S.D.S. s'est concentrée sur l'Université libre de Berlin. Celle-ci fut créée en 1948 par les autorités alliées de Berlin-Ouest, afin d'affirmer les « valeurs libérales », tant à l'encontre de l'ancien ordre national-socialiste que de Berlin-Est. Elle jouit d'un statut d'indépendance par rapport à l'Etat. L'Université de Berlin, dès l'origine, fut cogérée. Les étudiants élisent leurs représentants qui participent à la direction administrative de l'établissement.

La contestation, préparée de longue date, commença en 1965 dans le secteur Lettres, en relation avec son homologue français de la Sorbonne (la Fédération des Etudiants en Lettres, dominée par l'extrême gauche). L'Université libre de Berlin devint bientôt un foyer extrêmement dynamique d'agitation politique, avec l'accord de son nouveau recteur, M. Lieber, auteur d'une édition de Karl Marx. La réforme pédagogique, la révolution sexuelle, la lutte contre le trust de presse Springer, la solidarité avec le Vietcong et le Tiers-monde, l'hostilité envers les Américains, le rapprochement avec Berlin-Est, la revendication d'un régime socialiste, sont autant de thèmes qui furent développés dans un contexte tout à fait favorable, en s'inspirant de la méthode américaine des *Teach-in* (voir : Université de Berkeley). Il semble bien que le S.D.S. soit, par l'intermédiaire de plusieurs de ses dirigeants, partiellement contrôlé par le H.U.A. (organisme d'agitation de Berlin-Est), dont il sert, en tout cas, parfaitement les buts, l'ensemble de sa propagande étant orienté contre l'Ouest et jamais contre le communisme. De même existe-t-il des liens précis avec les groupements d'extrême-gauche des Etats-Unis où ses dirigeants se sont rendus à plusieurs reprises. L'attentat contre Rudi Dutschke, principal animateur du S.D.S., donna lieu à de très violentes manifestations, non seulement à Berlin et dans toute l'Allemagne de l'Ouest, mais aussi en Europe occidentale et notamment à Paris. Le S.D.S. est en relations avec la plupart des groupes « enragés » de France. Son président, Karl Dietrich Wolff, vint en France, un mois avant les événements, invité par le Mouvement du 22 mars de Nanterre.

(1) Dans « Le Point ».

(2) Le Parti Communiste est, certes, traître, lâche et puant. Mais dans « L'Enragé » du 10 juin 1968, Siné, dont l'épouse Annik Kroune est russe, tournait casaque : « Est-il besoin d'ajouter qu'au cours des prochaines élections je voterai, comme toujours, communiste. Cela me paraît aller de soi. »

SITUATIONNISME

Voir « Internationale situationniste ».

SORBONNE

Etablissement fondé par Robert de Sorbon, reconstruit par Richelieu en 1626, remanié par Menot en 1884 et décoré par Sauvageot en 1968.

« SOUS LE DRAPEAU DU SOCIALISME »

Organe central de la « Tendance Marxiste Révolutionnaire de la IV^e Internationale », groupe issu d'une scission intervenue en 1965 au sein du Parti Communiste Internationaliste. L'animateur de cette « Tendance » est Michel Raptis (dit « Pablo », d'où le qualificatif de « pabliste » donné à ses partisans), ancien « Pied-Rouge » (voir à ce titre). Après l'indépendance de l'Algérie, à l'issue d'un stage à Cuba, « Pablo », pied-noir d'origine, se mit à la disposition du F.L.N. algérien. Il anima dans un premier temps, à Alger, les *Cahiers de la Révolution socialiste* et fut ensuite directeur de l'Ecole de formation politique et de sabotage d'Alger, où furent entraînés les premiers agitateurs du Congo, de la Côte d'Ivoire et de l'ancienne Afrique francophone. *Sous le Drapeau du Socialisme* s'intéresse particulièrement aux problèmes révolutionnaires dans le Tiers-monde. Directeur : G. Marquis.

SYNDICAT NATIONAL DE L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR (S.N.E.Sup.)

Le Syndicat National de l'Enseignement Supérieur est membre de la Fédération de l'Education Nationale. (F.E.N., initiales qu'il ne faut pas confondre avec celles de la Fédération des Etudiants Nationalistes.) Sur un effectif total de 23.000 enseignants du Supérieur, le S.N.E.Sup. en représente environ 5.000, alors que le S.G.E.N., dépendant de la C.F.D.T., en aligne 4.000 et que la Fédération des Syndicats Autonomes en dénombre à peu près autant. Le S.N.E.Sup. recrute surtout parmi les jeunes maîtres-assistants qui ont, dans l'Université, une position difficile. Très politisé, il se divise en deux grandes tendances, l'une, dominée par le P.C.F., l'autre, rassemblant les différents courants gauchistes, du P.S.U. aux prochinois. Après la guerre d'Algérie, où il prit position en faveur du F.L.N. et mena l'action contre l'O.A.S., il s'engagea pour le Vietcong, participant à un certain nombre de manifestations en faveur de ce dernier, quand il n'en prenait pas l'initiative. En novembre 1966, sa section de Nanterre demanda aux pouvoirs publics de dissoudre le Mouvement Occident. Son secrétaire général, Alain Geismar, prit dans le développement du mouvement de Mai 1968 la part que l'on sait, demandant notamment, dès le 6 mai, aux enseignants de « descendre dans la rue » aux côtés des étudiants, puis dramatisant la « nuit des Barricades », et participant enfin aux différentes initiatives révolutionnaires. Le congrès du 26 mai, réuni à Paris, fit apparaître aux délégués de province une situation qui les effraya. Alain Geismar fut blâmé pour ses initiatives. Le lendemain, il donnait sa démission. Un nouveau congrès, tenu le 14 juillet, confirmait l'orientation prise en mai, à une faible majorité, et désignait un nouveau secrétaire général, Bernard Herzsberg, trente-cinq ans, maître de conférence à la Faculté de Médecine de Paris, exclu du P.C.F. en septembre 1968, et décidé à suivre les traces d'Alain Geismar. Dès le mois de septembre 1968, il donnait l'exemple de l'agitation universitaire dans sa propre Faculté. Il déclarait notamment (19 septembre) : « Le temps est venu de mobiliser tous les étudiants et enseignants pour libérer la Faculté de Médecine et en chasser la vermine ; il n'est plus tolérable que les étudiants fascistes et les barbouzes se conduisent en maîtres, couverts par le doyen Brouet, véritable Hindenburg du système. » Mais, au congrès de mars 1969, la fraction communiste obtint la majorité, élimine Herzsberg et le remplace par Georges Innocent, homme de confiance du P.C.F. dont il se défend d'être membre.



TÉLÉVISION

C'est Michel Honorin, grand reporter à la télé, qui mit le feu aux poudres. Depuis le 3 mai, on se battait dans les rues de Paris. Des barricades barraient les rues du Quartier latin. Tous les soirs, les Français écoutaient le récit des bagarres qui secouaient la nuit et les explosions des grenades rythmaient les chants et les cris de fureur. Seule la télévision était aveugle. Aveugle et muette.

— Nous nous ridiculisons, dit Michel Honorin à Jean-Louis Guillaud. On ne peut pas ne pas faire un reportage pour « Panorama » ?

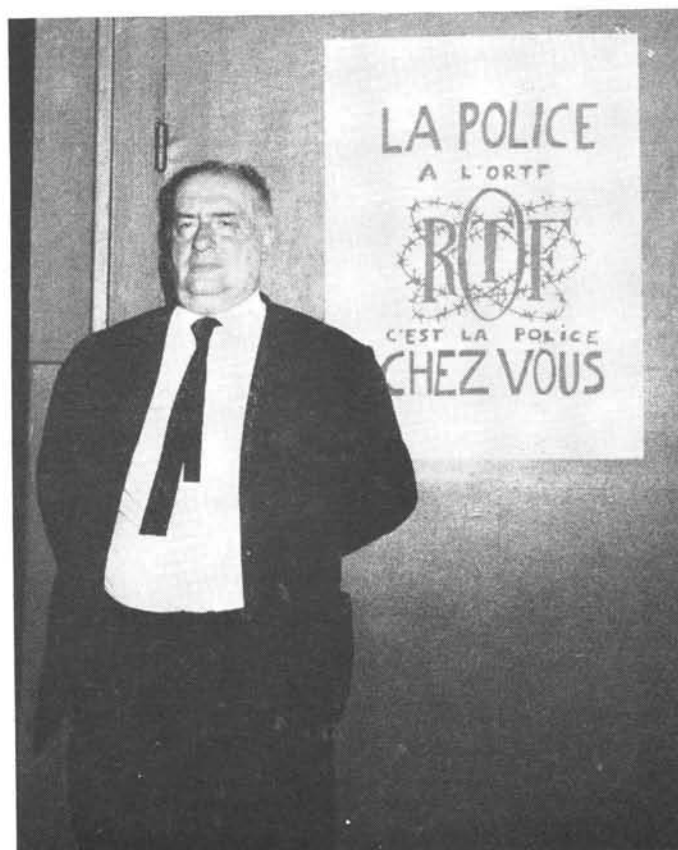
— Non, dit Guillaud.

Transmis par le S.L.I.I. (Service de Liaison Interministériel de l'Information) — cet organisme « illégal » que M. Valéry Giscard d'Estaing avait dénoncé publiquement quelques semaines plus tôt — M. Guillaud a des ordres précis :

— Pas une image des désordres.

Il obéit. Cet ancien journaliste de *France-Soir*, spécialisé dans les questions militaires, et qui pendant les événements d'Algérie fréquentait assidûment les popotes d'officiers où il laissait traîner ses grandes oreilles, est un inconditionnel.

Michel Honorin, lui, met son métier au-dessus de tout. Il se ronge de ne pas être là où il se passe quelque chose. En conséquence, avec Jean-Pierre Chapel, un cameraman et un preneur de son, il passe outre à l'interdiction.



Frédéric Pottecher : « Rejoignons le camp de la médiocrité ».



L'O.R.T.F. au pilori sur les murs de Paris au mois de mai 1968. L'atelier populaire des Beaux-Arts est venu à la

Le chef du « planning », qui est un militant syndicaliste affilié à la C.G.T., refuse d'accepter un ordre de mission que Guillaud n'a pas signé. Qu'importe ! Honorin et ses amis passent outre. C'est le premier geste de la contestation.

*
**

Naturellement, dans les couloirs, on commente ferme cet acte d'indiscipline. La séquence tournée n'est pas diffusée. Les esprits s'échauffent. Le ton monte. M. Emile Biasini, le directeur des programmes, qui sent venir l'affrontement et voudrait bien l'éviter, prend sur lui d'organiser des conférences de rédaction où chacun pourra parler librement.

Ce n'est pas un méchant homme, ce M. Biasini. Il a du goût et de l'esprit. A en croire Joseph Pasteur, c'est lui qui a baptisé Pierre Loctin « l'accordéoniste », à cause de son air éveillé, de ses cheveux gominés et de ses chaussures blanches. Il l'avait d'ailleurs interdit d'antenne pour vulgarité et insuffisance. Aujourd'hui, c'est M. Biasini qui est interdit de télé...

Dans ses conférences, J.-L. Guillaud se tient assis, immobile, silencieux. Il écoute. Il note. Il retient. Il attend son heure et le fauteuil de Sablier. Il aura d'ailleurs les deux.

Evidemment, les accrochages se succèdent. Dehors c'est l'émeute. On croit le régime menacé. Beaucoup voudraient se dédouaner et crient d'autant plus fort qu'ils avaient été plus soumis. Et le 17 mai la grève illimitée est votée par les 12.000 employés de l'O.R.T.F.

Castelot et Decaux ont poussé les auteurs ; Dumayet et Desgraupes les producteurs ; Lorenzi et Bluwal les réalisateurs. Dans une atmosphère très juin 36, avec embrassades, fièvres, cris, visages excités, c'est « la lutte finale qui commence ».

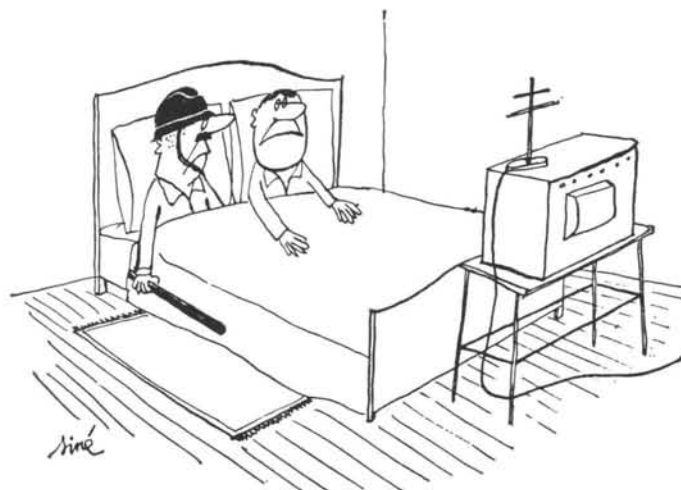
Seuls, ô paradoxe, hésitent encore ceux qui vont payer les pots cassés : les 109 journalistes des Actualités télévisées qui sont, en principe, toujours sous les ordres de Sablier, Guillaud et Barberousse, lesquels cependant ne se font guère d'illusions sur leur autorité.

Ce n'est en effet que le 23 mai, qu'après beaucoup de tergiversations la grève est votée par 97 voix contre 33. Parmi ceux qui y auront le plus travaillé, on retiendra le nom de Mme Violette Franck, déléguée syndicale C.G.T., surnommée « la passionaria » ou la « pétroleuse ». Violette Franck fut accusée, en son temps, d'avoir fait disparaître les reportages sur la répression soviétique à Budapest, en 1956. Vrai ? Faux ? Il est difficile de trancher. En tout cas, Violette Franck fut déplacée de la cinémathèque.

Son rôle en ces journées décisives fut très important. Violette Franck ne fut pourtant pas licenciée.

Elle n'avait cependant qu'injures pour ceux qui étaient demeurés fidèles au pouvoir : il y avait Finaltéri, l'ancien attaché de presse de M. Sanguinetti, qui n'en voulait pas au général de Gaulle d'avoir bradé sa terre natale ; Griveau qui venait du cabinet de M. Peyrefitte ; Pierre Roubaud, un protégé de Roger Frey ; Ferro qui fut éditorialiste de *La Nation* ; Dumont, le neveu de Gorse ; Fortier, mis là par Pompidou ; Jean Kosek, dit Kopek, ou encore « l'agent roude Guillaud » ; Jean Benedetti, sur lequel nous jetterons un pieux oubli ; Betty Durot, une jolie fille et qui le sait ; Annie Degratoulet qui ne l'est pas, le sait aussi, ce qui ne lui fait pas le caractère heureux. Elle touche pourtant comme ses camarades 80 F par jour de prime pour « service exceptionnels ».

Danièle Breem, elle, qui cumulait son poste avec celui d'attachée de presse de Chamant et d'égérie de Tomasini dit Toto, député UD V^e de l'Eure, avait — ainsi que Jean Marquet — jugé prudent de s'esbigner à la campagne où les tenaient une maladie. Ils guérissent comme par miracle le jour où la grève cessa.



LA POLICE A L'O.R.T.F., C'EST LA POLICE CHEZ VOUS !

Dessin de Siné paru dans « l'Enragé ».



rescousse des grévistes de la télévision.

Les grévistes, naturellement, étaient interdits de séjour rue Cognacq-Jay. Ils se réunissaient 106, quai Kennedy. C'est là que, du haut d'un balcon, Zitrone déclara un jour, d'une voix de stentor :

— Je tiens à dire à mes camarades que je mets mon appartement à leur disposition, s'ils ne savent où se réunir. Je suis prêt également à servir d'émissaire auprès de toutes les personnalités gouvernementales que je connais, pour trouver une solution à nos problèmes.

Cela ne se fit pas et ce fut dommage. Car il y aurait eu Laura et les photographes de *France-Dimanche*.

Les jours couraient dans la fièvre, l'exaltation, les moments de doute. Les assemblées générales étaient permanentes. On assistait à des spectacles étranges. C'était Marcillac, envoyé secrètement par Astoux, qui déclarait que seule une crise de goutte l'empêchait d'être avec ses amis grévistes. C'était Raymond Girard, citoyen canadien, qui proposa un jour à Claude Joubert, à Abouchard et à Di Donna de prendre d'assaut Cognacq-Jay gardé par les CRS. Actuellement, Girard est reporter pour la télévision au Vietnam d'où il envoie des reportages d'une admirable orthodoxie gaulliste.

Il y eut Claude Darget retournant sa veste sans un mot tandis que Zitrone pérorait.

Il y eut les belles déclarations. Celle de Louis-Roland Neil :

— Nous sommes les cadets de l'Alcazar.

Et encore :

— Nous sommes tous des Katangais.

Loctin fut égal à lui-même : médiocre.

— Je ne suis entré à l'U.N.R. que pour être pistonné, s'écria-t-il un jour. Mais maintenant, fort de cette expérience lamentable, je suis gréviste. Un gréviste décidé à aller avec vous jusqu'au bout.

Moyennant quoi, le lendemain, il faisait soumission.

Et puis, le temps aidant, aucune solution ne venant, le vieux mot de Maurice Thorez, en 36 : « Il faut savoir terminer une grève », revint à la mode. Les femmes en avaient assez. Un délégué syndical lâcha, au cours d'une assemblée :

— Si on était en janvier, je ne dis pas... on aurait pu continuer la grève. Mais on est en juin, les vacances approchent.

L'opération « Jéricho » de Roger Louis fut interrompue le 6^e jour. Les vieux marcheurs de la sociale ne voulaient pas laisser marcher les autres.

Violette Franck avait changé d'avis !

— Les journalistes sont des salauds. Il n'y a qu'à les laisser tomber, affirmait-elle.

C'était exactement ce qui se passait. Toute le monde avait repris le travail, sauf eux. 125 qui tenaient bon.

Pas pour longtemps. Les zizanies, les querelles de personnes, la peur du lendemain divisaient le dernier carré. Si, en avril 1969, Frédéric Pottecher a osé prendre la parole au nom des « non » communistes, la vérité historique oblige à dire qu'il fut alors du camp des *beni-oui-oui*. Au café « Le Grand Corona », place de l'Alma, il fit un numéro de baudruche dégonflée qui ne surprendra que ceux qui ne le connaissent pas.

— Si j'avais vingt-cinq ans, je quitterais le pays, gémissait-il. Mais je ne suis qu'un pauvre et vieux monsieur. Reconnaissons notre défaite et rejoignons le camp de la médiocrité.

— Mais c'est idiot, criait Claude Joubert. Notre seule chance est dans la grève. Il faut tenir. Trois mois s'il le faut.

Et Maurice Séveno renchérisait :

— Vous ne pouvez rentrer sans avoir rien obtenu. Vous vous zitronisez !

Mais c'était fini. Le 13 juillet, la reprise du travail fut votée. La contestation était finie. L'épuration pouvait passer. Elle fut impitoyable. Toute la rédaction se trouva licenciée. Les meilleurs spécialistes : de Closets, Emmanuel de la Taille, Maurice Séveno, Claude Joubert, Michel Honorin et Couderc, Chapatte et Thierry Rolland se virent priés d'aller porter ailleurs leur talent.

Un gaulliste-gréviste, Thierry de Scitivaux, échappa à la charrette. Mais il tint à y monter. Pour l'honneur. Il savait qu'avant les événements de mai, la condition de journaliste à l'ORTF était déjà misérable, mais qu'après ce serait encore pis.

THÉÂTRE CONTESTATAIRE

Depuis des siècles déjà, le théâtre connaît la revendication. Depuis Aristophane, pour être précis, jusqu'à Marcel Aymé, en passant par Beaumarchais, les diverses avant-gardes et le théâtre « engagé ». Mais, depuis quelque temps, il a découvert la contestation. Depuis, très exactement, qu'un certain Jean-Jacques Lebel, « pape du happening », s'est écrié : « A bas le théâtre traditionnel », prétendant le transformer en « phénomène de transmission hallucinatoire ».

En 1967, ce curieux pistolet de Lebel décide de passer aux actes. Il descend à Saint-Tropez. Dans le petit village voisin de Gassin, il monte un spectacle Picasso : « Le désir attrapé par la queue ». La représentation est placée sous le signe de la « spontanéité viscérale ». Aussi les intellectuels émerveillés peuvent-ils voir l'une des actrices se soulager sur scène. Et pour prouver qu'une telle nécessité physiologique n'équivaut pas toujours à une servitude. « La tarte » (c'était le nom du personnage) exhale de longs cris de plaisir.

Toutefois, Jean-Jacques Lebel considère ces « sexercices » de Gassin comme un modeste hors-d'œuvre. Il s'en ouvre aux journalistes :

« On va voir des super-happenings, des spectacles totalement libérés, des œuvres enfin révolutionnaires, auprès desquelles les gentils essais que nous présentons actuellement sont de simples spectacles de patronage ».

1968 devait fournir l'occasion de ce grand défoulement. Le festival d'Avignon semble en effet présenter les conditions « objectives » pour porter la révolution sur les planches. Et puis, n'est-il pas dirigé par ces bons petits camarades que sont Vilar et Béjart ? Le premier paraît décidé à jouer le jeu. Au mois de juin, il a déclaré à la presse :

— Le XXII^e festival d'Avignon sera celui de la contestation

Vilar fourbit ses armes. A grand renfort de publicité, il annonce la venue du « *Living-Theater* », troupe américaine fondée par le couple Julian Beck-Judith Malina. L'arrivée de la troupe dans la Cité des Papes ne passe pas inaperçue. Car si, à la scène, les acteurs se contentent de porter des cache-sexe douteux, ils aiment à parader dans les rues en pourpoints médiévaux, saris, toges romaines ou djellabas.

Avec l'accord de la municipalité, ces joyeux histrions installent leurs pénates dans le lycée Mistral et, très vite, transforment l'établissement en Cour des Miracles. Un journaliste parisien raconte ainsi sa visite au quartier général de Julian Beck :

« Je me rends dans le bâtiment municipal pour visiter le souk du *Living Theater*. Une odeur excrémentielle frappe les narines non progressistes. J'apprendrai quelques minutes plus tard l'origine de cette pestilence. Dans un coin de la cour, quelques actrices prennent un bain de soleil. Deux ficelles leur tiennent lieu de bikini. Un groupe de bambins vêtus de loques s'amuse avec de vieux papiers. Deux d'entre eux pleurent nerveusement. Ce sont les enfants des acteurs.

« Au milieu de la cour, sont dressés des tréteaux. La scène est utilisée pour les répétitions. Une quarantaine d'enragés s'y trouvent réunis en assemblée. Au centre, un homme jeune, blond et bien propre, arbore une mine embarrassée. Il s'agit de Bertrand Poirot-Delpech, critique théâtral du « *Monde* ». Jean-Jacques Lebel et ses troupes font le procès du malheureux journaliste :

— Ton canard se trouve en plein processus de fascisation. Tu as osé défendre Jean Vilar, beugle Lebel.

Le pauvre Poirot-Delpech tente de présenter sa défense :

— Mon article était pourtant sévère pour Vilar. Cependant, il faut reconnaître (Claude Roy l'a bien écrit) que Vilar c'est un patron ! »

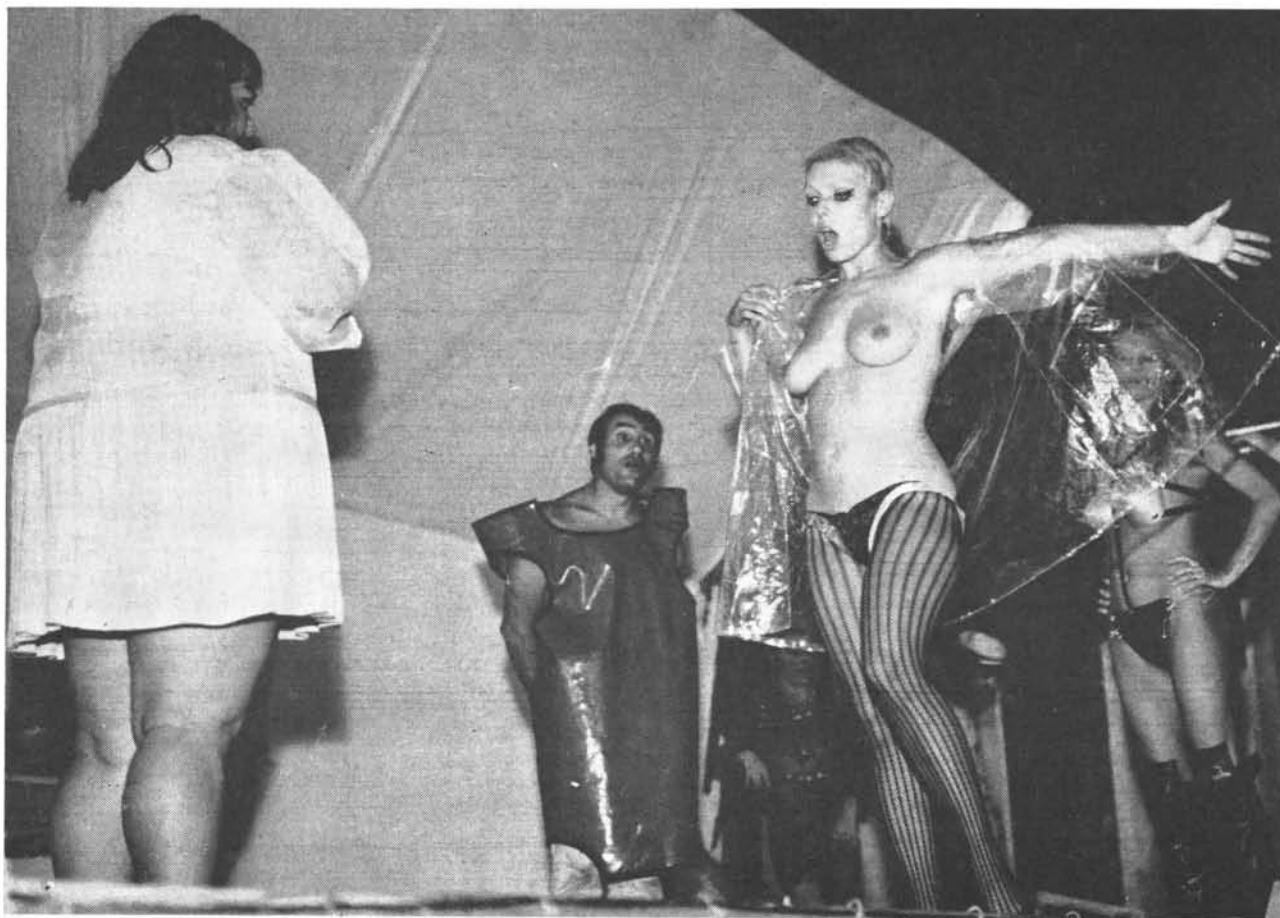
Jean-Jacques Lebel clôt l'entretien en déclarant :

— Finissons-en. Recevoir un journaliste du « *Monde* », c'est bien, mais il existe un problème plus important : les chiottes sont bouchées.

On pourra s'étonner de voir le camarade Vilar attaqué en termes aussi violents. C'est qu'hélas, l'ancien directeur du T.N.P. deviendra rapidement, au cours du festival, un contestataire contesté. Car, s'il admet volontiers que Julian Beck et ses acteurs démontrent sur scène que la règle d'or du théâtre contestataire est « Aimez-vous les uns sur les autres », s'il applaudit des deux mains lorsque les protagonistes présentent leur spectacle comme une « exorcisation-de-la-violence-obtenue-grâce-à-la-fusion-qui-doit-fixe-les-rites-des-rapports-universels-et-ouvre-un-troisième-œil-sur-l'aliénation-sociale-pulvérisée-par-l'éclair-d'amour-magique », il apprécie peu, en revanche, de se trouver en conflit ouvert avec la population avignonnaise.

En effet, Beck, ses farfelus et les supporters beatniks venus de Paris en auto-stop, entendent bien transporter la représentation dans la rue. Résultat : jeunes communistes et militants du Mouvement Occident, ouvriers et commerçants, réalisent pour une fois l'union sacrée afin d'éliminer d'Avignon tous ces indésirables venus de l'Odéon et de Greenwich Village. La police devra même intervenir pour empêcher des groupes d'auto-défense de laver les « hippies » (comme on les nomme ici), en les jetant dans le Rhône. Vilar tentant de calmer les esprits, se fera traiter de fasciste par les enragés. Dès lors, il se retranchera dans une attitude digne et se confindra dans le rôle d'ouvreuse à l'entrée du Cloître des Carmes.

Il ne sera d'ailleurs pas le seul progressiste à ne pas apprécier le progrès contestataire. Danièle Delorme déclarera : « Je suis paumée, complètement paumée ». « Nous avons été manipulés », ajoutera Chantal Darget, sans préciser la nature de ces manipulations.



« Le désir attrapé par la queue » de Picasso : un « sexercice » de Jean-Jacques Lebel, joué à Gassin.



La contestation théâtrale en 1969 : « Le concile d'amour » d'Oscar Panizza. Désormais on ne sait plus à quels seins se vouer !

Après l'interdiction de *Paradise Now*, Julian Beck décide de plier bagages. Tout Avignon pousse un soupir de soulagement, y compris Vilar et Béjart qui se fendent néanmoins d'une sorte d'oraison funèbre à la gloire du Living Theater.

Afin de prouver le caractère « démocratique et populaire » du festival, Béjart décide de jouer gratuitement dans une petite île proche du pont de Saint-Benizet. On attire le badaud en soignant les nourritures terrestres.

Un aioli monstre est préparé : 1.500 kilos de pommes de terre, 300 kilos de morue, 200 litres d'huile, 150 kilos d'ail, 800 œufs et 3.500 litres de côtes-du-rhône.

Un aioli ne se refuse jamais, pensent les Avignonnais en se dirigeant vers le Rhône. Mais la moutarde leur monte au nez lorsque quelques contestataires distribuent des tracts, ainsi rédigés :

« La bourgeoisie nous offre du pain, des jeux, des flics. Elle nous fait l'aumône d'une soupe populaire, d'une culture populaire, d'une répression populaire. »

Heureusement, les « forces de répression » protègent ces enragés contre la vindicte populaire. Ils battent en retraite en scandant : « Démagogie, ne mangez pas l'aioli ! ». « Aioli, aioli ! » répond la foule avignonnaise avec ferveur. La fête s'achèvera dans le calme. Avec un humour involontaire Béjart a programmé « Ni fleurs, ni couronnes ». Personne du reste n'en a cure. Car, en Avignon, le tempérament méridional a eu raison du théâtre contestataire.

TRAHISON

Voir Elections.

TRIBUNAL RUSSEL

Le « Tribunal des crimes de guerre au Vietnam » fut créé en 1966, sur une lubie dont l'éminent philosophe — mais néanmoins politique fantaisiste — Bertrand Russel est cou-

tumier. Crédule, imprudent et volcanique, il s'est embrasé, au cours de sa longue existence, pour les causes les plus contradictoires. Il fut tour à tour admirateur d'Hitler et antinazi farouche, partisan du bombardement atomique de l'U.R.S.S. en 1950, puis marcheur de la paix et zélé défenseur du Kremlin. C'est à quatre-vingt quinze ans que lui vint l'idée de son Tribunal. Il trouva, pour la soutenir, Jean-Paul Sartre, Simone de Beauvoir, Laurent Schwartz, Stockeley Carmichael, l'intellectuel communiste Jean-Pierre Vigier (exclu, depuis, du Parti), Gunther Anders (écrivain allemand), Mehmet Ali Aybar (professeur et président de l'Union des Travailleurs Turcs), Lelio Basso (député et professeur italien), Lazaro Cardenas (mexicain), Dave Dillinger (pacifiste américain), Karl Oglesby (américain), Isaac Deutscher, James Baldwin, Peter Weiss, Laurence Daly et le Yougoslave Dedijer, ancien commissaire politique de la première brigade des partisans de Tito, qui se rendit célèbre par l'assassinat de 200.000 Croates et de 50.000 prisonniers allemands dans les derniers mois de la guerre. Ce « Tribunal » siégea à Londres en 1966 et à Stockholm et Copenhague en 1967. Ses travaux sont publiés en deux volumes de la collection « Idées », chez Gallimard.

TRICONTINENTALE (subversion)

Les « enragés » n'ont pas tort d'évoquer un conflit qui leur paraît être l'occasion de détruire la société « bourgeoise ». Il est inscrit dans les faits. La décolonisation et ses contre-coups psychologiques, l'écart technologique grandissant entre les nations blanches et celles du Tiers-monde, inversement proportionnel à leur développement démographique, conduisent inéluctablement à l'affrontement planétaire entre deux mondes que tout sépare. Ce conflit, qui n'a pas encore atteint son point critique, est provisoirement masqué par des antagonismes et des luttes d'influence entre Moscou et Washington, pour le monde blanc, Pékin, Le Caire et La Havane pour le Tiers-monde.

Les sous-développés n'ont pas le choix. Ni Pékin ni La Havane n'ignorent qu'il leur est impossible de rattraper, sur le plan technique ou sur le plan économique, les Etats-Unis ou l'Europe. Ayant exclu le principe d'une collaboration, la seule voie qui leur reste ouverte est celle de l'affrontement : ils espèrent que celui-ci marquera la destruction des orgueilleuses nations blanches. La bataille ne peut être livrée sur les terrains militaires ou économiques classiques. Elle ne peut se dérouler qu'au niveau politique, psychologique et subversif. Dans ces domaines, l'Occident paraît désarmé (1).

Fidel Castro notait fort justement qu'« un pays industriellement et économiquement fort développé est en même temps un pays politiquement sous-développé, et qu'un pays sous-développé économiquement est politiquement plus développé ». En dehors des Etats communistes d'Europe Orientale, les pays développés pratiquent en général les principes de la démocratie libérale. Ainsi les Etats-Unis, « tête de l'impérialisme », selon Che Guevara, reconnaissent comme un droit fondamental la contestation de leur politique vietnamienne et admettent le soutien direct apporté par des Américains à leurs ennemis. Cette tolérance est évidemment inconnue à Cuba ou en Chine. C'est en ce sens que le Tiers-Monde est mieux armé pour mener une guerre politique ou subversive. Ses dirigeants, contrairement à ceux de l'Occident, ont un dessein planétaire, en vue duquel ils tendent toutes leurs énergies, recherchant les occasions de pousser l'offensive.

Partant de l'exemple du Vietnam, Che Guevara a parfaitement analysé cette faiblesse des nations développées : « Le soldat américain a des capacités techniques et il est soutenu par des moyens d'une ampleur telle qu'il devient redoutable. Il lui manque essentiellement la motivation idéologique que possèdent à un très haut degré ses plus opiniâtres rivaux d'aujourd'hui : les soldats vietnamiens. Nous ne pourrions triompher de cette armée que dans la mesure où nous parviendrions à miner son moral. »

Sur ce point, les choses sont bien avancées. Du 4 au 11 janvier 1968, plusieurs centaines d'intellectuels, venant de soixante-dix pays, parmi lesquels de nombreux Français, étaient réunis en « Congrès Culturel » à La Havane. Il convient de méditer les principaux passages de la déclaration finale qui éclaire les intentions de cette manifestation et celles de ses participants :

« Le fait que des intellectuels du monde entier aient fixé leur attention sur les problèmes du Tiers-monde en lutte, ou en voie de l'être, prouve de nouveau que la culture du monde entier a sa plus grande possibilité de développement là où les forces qui s'opposent à cette culture sont vaincues. Le monde est un tout. Et c'est du triomphe de l'ennemi commun que dépend l'avenir. Mais c'est dans les pays du Tiers-monde qu'a lieu aujourd'hui la manifestation la plus élevée de la culture : la guerre populaire en défense de l'avenir de l'humanité... »

« Nous proclamons notre solidarité militante avec tous les pays en lutte, tout particulièrement avec le peuple du Vietnam ; notre appui inconditionnel à la lutte des Noirs et des Blancs progressistes Nord-Américains ; notre décision de participer par tous les moyens à notre portée au combat dont dépend l'avenir de l'humanité... »

« Nous faisons appel à la conscience révolutionnaire des écrivains, des hommes de science, des artistes, des professeurs, des ouvriers, des étudiants, des paysans, et du peuple en général, unis par le même intérêt commun, pour qu'ils s'incorporent à la lutte contre l'impérialisme et l'intensifent.

« Nous faisons appel à la dénonciation et à la recherche, à l'opposition culturelle et à la manifestation de protestation, à la démystification des idéologies et au manifeste, à la résistance et au fusil, et, suivant l'exemple héroïque de Che, à la lutte armée et au risque de mourir si c'est nécessaire, afin qu'une vie nouvelle et meilleure soit possible. »

Les stratèges du Tiers-monde, qui ont mené pendant longtemps les combats de la décolonisation, connaissent bien le point faible de leur adversaire : l'Occident sécrète ses propres toxines et conteste ses propres valeurs. Il suffit donc de peu de chose pour exacerber les tensions jusqu'à la crise. Que représentent, pour le budget d'un Etat de la « Tricontinentale », si pauvre soit-il, les moyens d'une telle subversion ? Un peu d'argent, quelques spécialistes de l'agitation, parfois de la drogue (2) ou des armes. D'immenses complacités sont prêtes à s'employer.

Dans la phase préparatoire, les Etats-Unis sont isolés de leurs alliés ; on développe le sentiment d'une culpabilité collective à l'égard du Tiers-monde, et l'on conteste la « société de consommation » en critiquant ses débordements en milieu étudiant et ses insuffisances auprès des salariés. Enfin, on exaspère toutes les contradictions pour les transformer en conflits irréductibles.

De façon imprévue, mais pour des raisons explicables, ce pourrissage s'est brutalement mué, en France, en incendie violent.

On peut gager que la leçon des événements de mai 1968 ne sera perdue ni à Cuba ni à Pékin. On y aura noté l'extrême vulnérabilité des puissantes sociétés industrielles, qui ne pourraient certainement pas résister aux conséquences écono-

(1) Voir, à ce sujet, l'ouvrage de Jules Monnerot « Sociologie de la Révolution » (Edition Fayard).

(2) On peut noter en effet le bond fait aux Etats-Unis et en Europe, notamment dans les milieux universitaires, par l'usage des hallucinogènes. On ne saurait oublier qu'en Extrême-Orient, la drogue est non seulement un vice mais aussi — et par conséquent — une arme.



Dessin de Wolinski paru dans « Action ».

miques de telles crises si elles devaient se répéter. La coalition tricontinentale tient sans doute là une arme fantastique capable de briser l'évolution de l'Occident et d'y susciter des troubles aux conséquences imprévisibles.

L'histoire pourrait bien retenir que la première bataille du grand conflit de la fin du xx^e siècle, qui verra l'assaut du Tiers-monde contre l'Occident, fut livrée en France au mois de mai 1968.

Le Secrétariat exécutif de l'Organisation de Solidarité des Peuples d'Afrique, d'Asie et d'Amérique Latine (O.S.P.A.A.A.L.), fut créé à l'issue de la Conférence Tricontinentale de La Havane, réunie du 3 au 15 janvier 1966. Le premier secrétaire du comité préparatoire de cette Conférence fut Mehdi Ben Barka, enlevé à Paris en octobre 1965. La Conférence Tricontinentale réunit 600 délégués venant de 82 pays, dont la Chine et la Russie. Elle institua un comité d'aide aux mouvements de libération, chargé d'assurer l'assistance matérielle aux guérilleros et aux groupes révolutionnaires du monde entier.

Parallèlement à l'O.S.P.A.A.A.L., Cuba a créé l'Organisation Latino-Américaine de Solidarité (O.L.A.S.) qui lui est directement soumise, et qui groupe les mouvements extrémistes de 27 pays, afin d'en coordonner l'action. L'O.L.A.S. se refuse à prendre parti dans le conflit sino-soviétique. Son secrétariat permanent est animé par Mme Santamaria, membre du Comité Central du P.C. Cubain.

La revue *Tricontinental*, dont le siège est à La Havane, dispose, en plus, de l'édition espagnole, d'une édition en anglais, d'une autre en italien (Librairie Feltrinelli). L'édition française, dont le premier numéro a été publié en janvier 1968, est confiée aux Editions Maspero qui continuent à la diffuser, malgré la décision d'interdiction du ministère de l'Intérieur.

TROTSKYSME

Mouvement marxiste-léniniste, dit de la IV^e Internationale, opposé au communisme de tendance russe ou chinoise et se réclamant de Leïda Bronstein, dit Léon Trotsky (né en 1879, ancien président du Soviet de Petrograd en 1917, organisateur de l'Armée rouge, théoricien de la révolution permanente, éliminé par Staline et chassé de l'Union Soviétique en 1927, fondateur de la IV^e Internationale en 1938, assassiné en 1940, à Mexico par un agent soviétique). La « IV^e Internationale » (par opposition à la III^e Internationale, de Moscou) réunissait divers groupes opposés au stalinisme et considérant la pensée de Trotsky comme la véritable continuation du marxisme-léninisme. Après une difficile période pendant la Seconde Guerre mondiale et à la Libération, les communistes voulant le supprimer définitivement, le mouvement trotskyste connut en 1953 une scission importante. Le groupe de Pierre Lambert se sépare alors pour créer l'Organisation Communiste Internationale (*voir à ce titre*). En 1962, une nouvelle scission — internationale, celle-là — donne naissance au Parti Communiste Révolutionnaire, qui édite la *Revue marxiste européenne*. En 1965, Michel Raptis (dit « Pablo »), fait scission à son tour et crée la « Tendance Marxiste Révolutionnaire », qui édite *Sous le drapeau du socialisme*. En 1966, le secteur Lettres de l'Union des Etudiants Communistes, à la Sorbonne, exclu par le P.C.F., donne naissance à la Jeunesse Communiste Révolutionnaire, en liaison avec le Parti Communiste Internationaliste, ou groupe « Frank », représentant l'orthodoxie de l'Internationale. Au cours du mois de mai 1968, Pierre Frank tente de rassembler ces différentes fractions. Les plus importantes, *La Voix Ouvrière*, la J.C.R., et *Sous le drapeau du socialisme* répondirent favorablement à cette proposition de liaison. Outre Pierre Frank pour la France, Livio Maitan pour l'Italie et Ernest Mandel pour la Belgique sont les principales figures du mouvement trotskyste en Europe. Le trotskysme jouit de nombreuses complicités aux Etats-Unis, où l'un de ses principaux théoriciens est Isaac Deutscher, le biographe de Trotsky.



UNION DE LA JEUNESSE COMMUNISTE MARXISTE-LÉNINISTE (U.J.C.M.-L.)

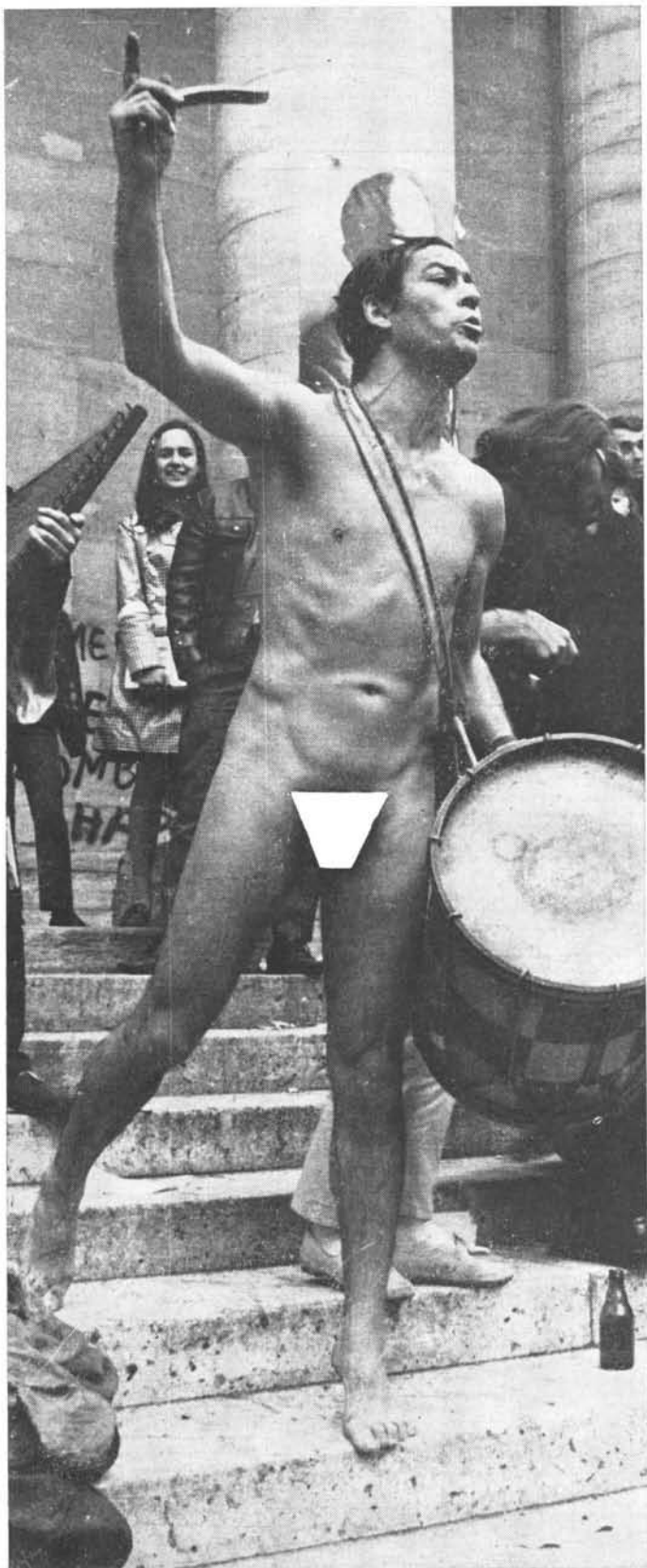
L'U.J.C.M.-L. a pour origine le cercle des étudiants communistes de l'Ecole Normale Supérieure de la rue d'Ulm. En 1964, sous l'influence du philosophe marxiste Louis Althusser, leur professeur, ils entreprennent une nouvelle lecture de Marx, dont ils tirent une interprétation peu conciliable avec celle du Parti communiste. A la rentrée universitaire de 1965, ils publient des *Cahiers marxistes-léninistes*. Le Comité central de mars 1966 prend ombrage de cette activité idéologique fractionnelle et formule de nettes critiques à l'encontre des thèses d'Althusser. La crise éclate à l'automne, au sein de l'Union des Etudiants Communistes, que quittent alors environ six cents étudiants. Ils se retrouvent autour du cercle de la rue d'Ulm pour former l'U.J.C.M.-L. Après quelques épurations, le lancement de *Garde Rouge*, de *Servir le Peuple*, organe des « Groupes de Travail Communistes », et l'installation dans une librairie fortifiée de la rue Gît-Le-Cœur, sous la direction de François Leibovitz, Schreiner, Grimbach, Pierre Grimblatt et Robert Linhart, l'U.J.C.M.-L. prend une vitesse de croisière. Si cette organisation n'entretient pas de relations avec les autres groupes prochiens (Centre Marxiste-Léniniste de France et Parti Communiste Marxiste-Léniniste de France), sinon pour les critiquer, en revanche, ses contacts avec les services chinois sont certains. Ce qui explique sans doute qu'une organisation comptant dans ses rangs à peu près un millier d'étudiants et de jeunes ouvriers ait pu disposer, au mois de mai, de deux revues : *Cahiers marxistes-léninistes* et *Cahiers d'Epistémologie*, d'un important bimensuel, *Servir le Peuple*, d'un mensuel *Garde Rouge*, d'un hebdomadaire *Unité prolétarienne* et d'une autre publication trihebdomadaire, *La Cause du Peuple*, sans compter les nombreux tracts et les nombreuses affiches imprimées au cours de cette période. D'autre part, l'U.J.C.M.-L. contrôle le « Mouvement de Soutien aux luttes du peuple » et, en partie, les « Comités Vietnam de Base ». Ces deux dernières courroies de transmission lui servent en grande partie de moyen de recrutement. Pendant le mois de mai, l'U.J.C.M.-L. porta ses efforts dans le sens d'une solidarité entre étudiants et salariés, perdant souvent le contact avec la révolte proprement étudiante, malgré une certaine implantation au sein de l'U.N.E.F., dont le président en 1966 était Jean Terrel, l'un des fondateurs de l'U.J.C.M.-L. Cette organisation a été officiellement dissoute le 13 juin 1968. Elle s'est en fait maintenue grâce aux « Groupes de Travail Communistes », aux journaux *La Cause du Peuple* et *Ligne Rouge*, aux Editions Gît-Le-Cœur qui rééditent notamment les anciens textes du Komintern.

UNION DÉMOCRATIQUE BRETONNE

Parti progressiste et autonomiste breton fondé en 1963. Il touche surtout des jeunes militants dans la région de Rennes et de Saint-Brieuc. L'U.D.B. édite un journal mensuel *Le Peuple breton* et participe, depuis 1967, aux « Journées d'Action Régionale Progressiste » organisées par le groupe politico-culturel « Ar Falz », avec les fédérations bretonnes de la F.G.D.S., du P.S.U. et la Fédération Régionale des Syndicats Ouvriers et Paysans de l'Ouest, animée par Bernard Lambert. Au mois de septembre 1968, ces organisations se sont prononcées contre la réforme régionale et la suppression du Sénat. Elles souhaitent la création d'une Assemblée régionale élue au suffrage universel, chargée d'approuver le plan régional et désignant un exécutif régional chargé de l'exécution du plan et de l'administration de la région.

UNION DES CLUBS POUR LE RENOUVEAU DE LA GAUCHE

L'U.C.R.G. a été formée en 1966 par un certain nombre de clubs d'extrême gauche et de militants démissionnaires du P.S.U., désireux d'adhérer à la Fédération de la Gauche : l'Association des Jeunes Cadres, le Cercle Tocqueville de



La contestation sans voiles.

Lyon, Démocratie et Socialisme de Clermont-Ferrand, République Moderne de Nîmes, Socialisme et Démocratie, Socialisme Moderne de Pierre Bérégovoy, Robert Verdier (ancien ministre et député S.F.I.O.), fondateur du P.S.U., puis démissionnaire en 1967, Alain Savary (ancien ministre et ancien député S.F.I.O.), également ancien membre du P.S.U. Alain Savary est le représentant de ce groupement au Bureau politique de la F.G.D.S.

UNION DES GROUPES ET CLUBS SOCIALISTES

L'U.G.C.S. fut créée à l'issue du congrès du P.S.U. du 27 juin 1967, qui avait repoussé l'idée d'une association avec la F.G.D.S. Son comité exécutif comprend Guy Desson, alors député des Ardennes (battu en 1968), Michel Lucat et Jean Poperen, anciens membres du Bureau politique du P.S.U. A la suite de l'exclusion de Jean Poperen par le P.S.U., en janvier 1968, Guy Desson, suivi de Colette Audry, Madeleine Léo-Lagrange, Nathalie Valcourt-Poperen, Jeanine Weil, André Hauriou, Maurice Lacroix, M^{me} Yves Jouffa et Lucien Weitz, donnèrent leur démission du P.S.U. L'U.G.C.S. se fixe pour but l'élaboration d'un programme commun à toute la gauche et la recherche de l'unité entre la Fédération et le Parti communiste.

UNION NATIONALE DES ÉTUDIANTS DE FRANCE

L'U.N.E.F. est régie par les principes de la « Charte de Grenoble » du 24 avril 1946, qui, repoussant la conception corporative de l'avant-guerre, oriente le mouvement étudiant vers le syndicalisme : « L'étudiant est un jeune travailleur intellectuel », et vers la politique. Dominée jusqu'en 1956 par une majorité modérée, l'U.N.E.F. est conquise, en juillet de cette année-là, par les « minos » chrétiens progressistes issus de la J.E.C. et par les communistes. La nouvelle majorité politise le mouvement au maximum et lance l'U.N.E.F. dans l'agitation anticolonialiste contre l'Algérie française. Mais bientôt intervient une scission provoquée par des éléments de droite ou apolitiques qui refusent l'orientation « gauchiste » : et c'est la création de la F.N.E.F. Au lendemain de la guerre d'Algérie, l'U.N.E.F., qui a perdu son cheval de bataille politique, connaît une crise grave à laquelle s'ajoute une très alarmante situation financière. Les étudiants du P.S.U. (E.S.U.) prennent une influence grandissante et lui donnent désormais la plupart de ses présidents, jusqu'en 1968, mais ni cet apport nouveau, ni l'agitation sur la guerre du Vietnam, ni même la manifestation organisée pour la rentrée universitaire 1967-1968 à la Sorbonne ne permettent à l'U.N.E.F. de sortir d'une crise qui est celle de son orientation, aggravée par la compétition des groupes d'extrême gauche qui la noyautent et par leurs conceptions divergentes. Aussi, les événements de mai apportent-ils une énorme bouffée d'oxygène à ce corps malade. Immédiatement, les militants de l'U.N.E.F., très politisés, s'adaptent au soulèvement et orientent, notamment ceux de la J.C.R. et du P.S.U. Son vice-président Jacques Sauvageot, tout comme Alain Geismar au S.N.E.Sup. et, peu après, Eugène Descamps à la C.F.D.T., jouent le « grand chambardement ». Les lendemains de mai retrouvent l'U.N.E.F. divisée sur son avenir. Au congrès du 7 juillet 1968, les gens de la Fédération des Étudiants Révolutionnaires veulent maintenir à tout prix le syndicalisme classique. Ceux des E.S.U. et de la J.C.R. veulent transformer l'U.N.E.F. en mouvement politique comparable au S.D.S. allemand. C'est cette dernière tendance qui devait l'emporter — pour combien de temps ? — au congrès de décembre 1968 qui vit l'élimination des fractions concurrentes après une série de manœuvres rappelant les congrès radicaux de la belle époque, et l'élection de Jacques Sauvageot à la présidence.



Richelieu contesté : les étudiants ont rajouté des bulles à ce Champaigne.

L'opposition, dominée par l'organisation des étudiants communistes exploitait immédiatement la dangereuse consigne de boycott des élections étudiantes instituées par la réforme d'Edgar Faure. Des listes « U.N.E.F.-Renouveau » suscitées par les étudiants communistes obtiennent des résultats tels que l'Union des Etudiants Communistes pense pouvoir prendre le contrôle de l'U.N.E.F. comme le parti a repris celui du S.N.E.Sup.

Toutefois, lors de l'Assemblée générale de mai 1969, la tendance P.S.U. conserve une assez large majorité. Luc Barret, secrétaire général de l'U.N.E.F., ancien président de l'Association Générale des Etudiants de Montpellier, membre du P.S.U., est élu président en remplacement de Jacques Sauvageot, parti accomplir son service militaire.

UNIVERSITÉS POPULAIRES

Nées entre 1898 et 1901 de la crise morale qu'avait entraînée l'affaire Dreyfus, elles étaient destinées à répandre l'instruction dans les masses populaires et à rapprocher les intellectuels de la classe ouvrière. Chaque faubourg de Paris, chaque ville de province eut la sienne qui dispensait surtout des cours du soir. Mais, à partir de 1903, la bourgeoisie se désintéressa de l'entreprise et les Universités Populaires disparurent assez rapidement.

Les « Universités Populaires d'été », lancées par l'U.N.E.F. après les événements de mai 1968, portaient de principes analogues, mais elles ne furent, en réalité, que de simples sessions d'études limitées dans le temps (15 jours en général) et le nombre des participants.

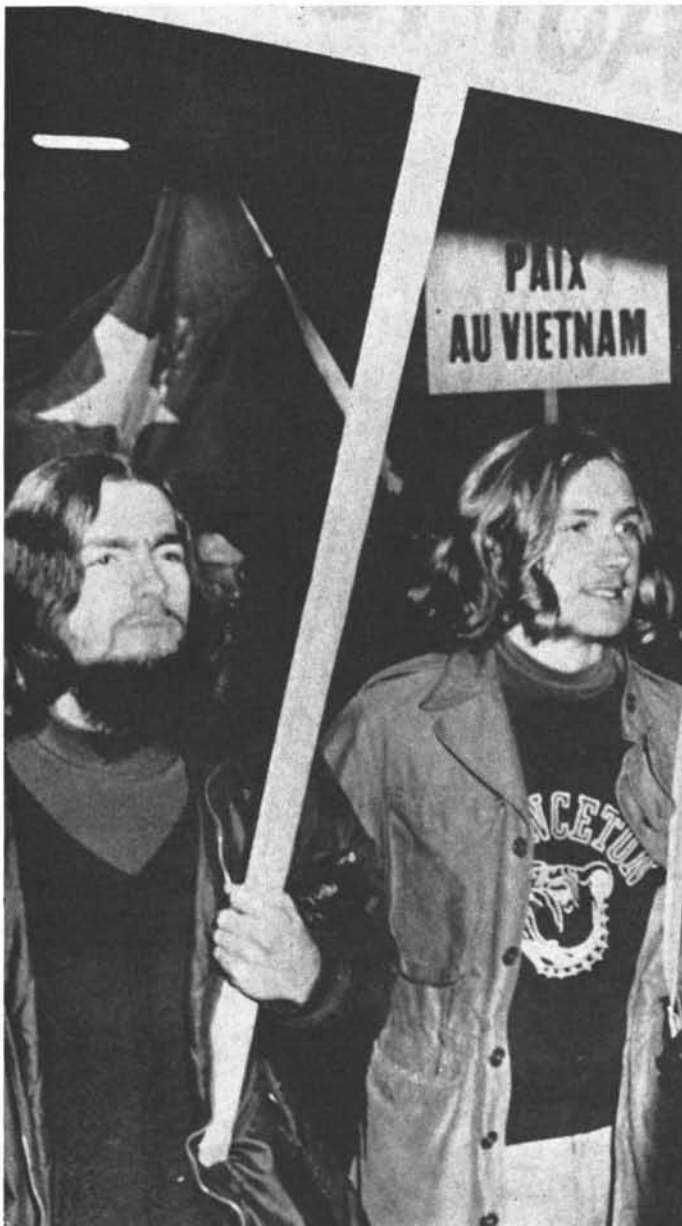
Deux autres « Universités Populaires » furent mises en place dans la région parisienne : l'une 174, rue Raymond-Losserand à Paris, et l'autre au Centre administratif de la mairie de Colombes.



VIETNAM

Un des mots-clés de la contestation depuis la fin de la guerre d'Algérie. Il n'est pas de défilé, de rassemblement, de manifestation qui, quels qu'en soient les prétextes, ne réclame en même temps la « Paix au Vietnam ». Il est vrai que pour toutes les organisations gauchisantes, gauchistes ou d'extrême-gauche, l'enjeu du conflit vietnamien dépasse de très loin le sort de ces malheureux peuples d'Indochine qui, depuis 20 ans, n'ont jamais connu la paix. Pour le comprendre, il suffit de se reporter aux déclarations du Congrès National des Jeunesses Communistes Révolutionnaires de mars 1967 : « C'est l'avenir de la révolution mondiale pour la prochaine période historique qui se joue aujourd'hui au Vietnam. Une victoire de l'impérialisme américain ouvrirait une nouvelle période historique de glaciation contrerévolutionnaire. La défaite du F.N.L. entraînerait l'impossibilité de victoires révolutionnaires avant longtemps. Inversement, la victoire de la révolution vietnamienne stimulera l'essor des luttes révolutionnaires dans le monde. Le devoir premier de tous les révolutionnaires est d'assurer par tous les moyens la victoire de la révolution vietnamienne ».

La « contestation » vietnamienne revêt des formes si multiples que tout un numéro du « Crapouillot » ne suffirait pas à les énoncer. Contentons-nous donc de citer quelques-unes de ses manifestations les plus caractéristiques :



Toute manifestation qui se respecte doit avoir sa pancarte sur le Vietnam.

● Vingt-neuf médecins et chercheurs français lancent le 17 juin 1966, un appel visant à condamner l'intervention américaine au Vietnam. Les signataires sont : le Dr Bonnot, le professeur Bourbon, le Dr Jacqueline Budin, le professeur Josué de Castro, le Dr Court, le Professeur Dargent, les Drs de Boise, Hector Descomps, Paulette Descomps, Desvignes, les professeurs Fréour, Flandrin ; les Drs Génon-Catalot, Goust, Guttières, Israël-Asselin ; le professeur François Jacob, Prix Nobel ; les professeurs André Lwoff, Prix Nobel, Mathé, Milliez, Jacques Monod, Prix Nobel ; les Drs Klotz, Perrin, Robin ; les professeurs André Roussel, Royer ; les Drs Sadoun, Sommer et Terquem.

● Au mois d'octobre 1966, un certain nombre de physiciens et de mathématiciens français font parvenir une lettre ouverte à trois mille scientifiques américains pour leur faire connaître leur opposition à l'intervention américaine au Vietnam.

● Venant après le colloque de juin 1966, qui avait réuni le P.C.F., la C.G.T., l'U.N.E.F., le P.S.U. et la F.G.D.S., les Etats Généraux pour la Paix au Vietnam se réunissent en mai 1967. Cette manifestation devait aboutir à l'adoption d'un texte commun, sans déboucher pour autant sur une action commune.

● Quatre-vingt prêtres et pasteurs français signent une lettre destinée à leurs confrères américains, afin de les inciter à s'interroger sur une victoire que les Etats-Unis remporteraient au Vietnam « au prix de l'anéantissement d'un peuple ».

● En accord avec le Parti communiste, une association médicale franco-vietnamienne est constituée, afin d'apporter une aide morale et matérielle à la République démocratique du Vietnam et au Front National de Libération. Un appel lancé au début de 1968 en direction des médecins français permet de réunir cinquante millions d'anciens francs de matériel médical.

● Un appel est lancé destiné à convier les intellectuels et artistes à une grande manifestation organisée au Parc des Expositions de Paris, le 31 mars 1968, en faveur du Nord-Vietnam. Ont notamment signé : Johanna Shimkus, Marie-France Pisier, Danièle Delorme, Sami Frey, Marcel Amont, Henri Tisot, Yves Montand, Françoise Rosay, Marie-José Nat, Juliette Gréco, Michel Auclair et Françoise Arnoul.

● Au mois d'avril 1968, un groupe de soixante-quatorze universitaires français, parmi lesquels MM. Bastide, Chombard de Lauwe et Rouch, réclament « l'arrêt immédiat et inconditionnel des bombardements sur la République démocratique du Vietnam ; le retrait des troupes américaines ; la négociation avec le Front National de Libération, qui déjà administre les quatre cinquièmes du territoire et les deux tiers de la population ».

● Une conférence internationale de juristes favorables au Nord-Vietnam se tient au mois de juillet 1968, à Grenoble, afin d'examiner notamment : « l'agression américaine au regard du Droit international ; l'autodétermination des peuples vietnamiens du Sud, à la lumière du nouveau programme du F.N.L. ».

(Voir également : Comité Vietnam de base, Comité Vietnam National, Cent artistes pour le Vietnam et Milliard pour le Vietnam.)

VIGIER (Jean-Pierre)

Physicien, maître de recherches au C.N.R.S. Ancien membre de l'état-major du général de Lattre de Tassigny lorsque celui-ci était inspecteur général des armées, ancien membre du Comité central du Parti Communiste Français, blâmé au début du mois de mai 1968 pour son soutien public à la ligne cubaine contraire à la politique du P.C.F. et son hostilité à la collaboration P.C.-F.G.D.S., il est exclu quelques jours plus tard avec un autre militant, Serge Depaquit, pour « activité antiparti ». Jean-Pierre Vigier, qui, sans signer le « Manifeste des 121 », en défendit les auteurs, fut membre du Comité Vietnam National et secrétaire général du Tribunal Russel, apporta son concours très actif au mouvement de Mai, acceptant notamment la responsabilité et la direction du journal *Action*, puis dirigeant la manifestation contre la Bourse.

Dès l'annonce de son exclusion, le 28 mai, il déclarait : « La conjoncture politique actuelle en France peut déboucher sur une situation révolutionnaire, et la tactique du P.C.F., visant à canaliser les revendications au niveau économique et à rompre l'unité grandissante entre travailleurs et étudiants, constitue objectivement un service rendu au régime gaulliste », et il se prononçait pour « l'organisation immédiate d'un nouveau mouvement révolutionnaire capable de conduire à son terme la bataille engagée ».

Le même jour, il participe, aux côtés d'André Barjonet, d'Alain Geismar et de Gilbert Mury, à la réunion préparatoire d'un futur mouvement révolutionnaire. Le 2 juin, au rassemblement de la Faculté des Sciences, organisé sur le même thème, il déclare : « Ceux qui veulent renoncer à la grève et à l'action de masses trahissent les aspirations révolutionnaires des masses et finiront dans la poubelle de l'histoire. Nous devons développer la ligne révolutionnaire de la Commune de Paris et adapter la stratégie de Guevara à un pays capitaliste avancé. » J.-P. Vigier se rendit à Cuba dans le cours de l'été 1968.

VILAR (Jean)

Metteur en scène. Né le 25 mars 1912. Directeur du Théâtre National Populaire (T.N.P.), de 1951 à 1963, il utilise ce poste pour faire rayonner ses conceptions idéologiques gauchistes. En mars 1965, il crée le « Comité Jean-Vilar », pour la désignation d'un candidat commun de la gauche aux élections présidentielles. En novembre 1966, il préside la réunion de la F.G.D.S. à la Mutualité. Favorable au mouve-

ment de Mai, il écrit, le 5 juin 1968, dans une lettre adressée à André Malraux : ayant été « profondément heurté » par l'allocution présidentielle du 30 mai, « je tiens à vous faire connaître que je ne pourrai accepter aucune fonction officielle du gouvernement auquel vous appartenez ».

VINCENNES

Siège d'une nouvelle faculté livrée périodiquement à la contestation des esprits faux. D'où l'expression : « Les faussés de Vincennes ».

“ VOIX OUVRIÈRE ” (La)

Organe hebdomadaire de l'Union Communiste, groupe trotskyste tenu en marge de la IV^e Internationale. Echappant aux querelles internes des autres chapelles trotskystes, ce groupe, dirigé par Maurice Schrædt, a développé et mis au point un important travail de pénétration dans un grand nombre d'usines où ses militants, appuyés par ceux du P.S.U., avec lesquels il a passé un accord d'unité d'action en février 1968, jouent un rôle certain dans le déclenchement des grèves « sauvages » qui se succèdent à partir du 15 mai 1968 dans tout le pays. En dehors de son organe central *La Voix Ouvrière*, l'Union Communiste publie des éditions locales dans de nombreuses entreprises, ainsi qu'une revue d'études mensuelle, imprimée en français et en anglais *Lutte de Classe*. Elle tient des réunions hebdomadaires dans toute la France et, à Paris, dispose de sept permanences. Après l'interdiction du groupe « *Voix ouvrière* », en juin 1968, ce mouvement s'est reconstitué derrière un nouvel hebdomadaire, *Lutte Ouvrière*, immédiatement lancé par Michel Rodinson, animateur de la revue mensuelle *Initiative socialiste*, courroie de transmission de l'Union Communiste. En janvier 1969, *Lutte Ouvrière* organise, avec « *Rouge* », un meeting commun en vue de la création d'un mouvement révolutionnaire. Celui-ci voit le jour au mois d'avril suivant, avec la création de la Ligue Communiste.



WOLINSKI

Ce jeune dessinateur au trait rudimentaire mais à l'humour souvent ravageur aura été l'une des rares révélations des événements de mai 1968. Avec pour principal actif un album significativement intitulé « Wolinski ne pense qu'à ça » et évoquant assez les lavabos de la classe de seconde d'un collège d'enseignement technique, il devint l'un des animateurs-illustrateurs de « *L'Enragé* », journal fondé à l'époque par son éditeur Jean-Jacques Pauvert. Non content de dessiner un peu moins mal que Siné, il y fit la preuve d'une verve et d'un sens critique assez peu courants dans les rangs de la contestation militante.

Ses dessins « historiques » donnèrent lieu, ensuite, chez l'éditeur bourgeois Denoël, à un très bel album intitulé « Je ne veux pas mourir idiot », titre qui resservit pour une pièce de théâtre sévèrement jugée par l'aile gauche des plus durs des extrémistes durs de la tendance gauchiste des révolutionnaires unifiés.

Wolinski, lui, serait plutôt un doux. Comme, pendant les émeutes, on lui demandait ce qu'il pensait de la situation dans la rue, il répondit avec un sourire ingénu :

— Oh, moi, je ne vais jamais aux manifestations. J'ai peur des coups...

Wolinski mourra peut-être idiot — ce qui semble d'ailleurs peu probable — mais, en tout cas, il est né malin.



In cauda venenum.



Les bons mariages

LA tradition veut que l'on ne se marie pas en mai, pour ne pas ternir, par les plaisirs de la chair, ces trente jours dédiés à la pureté mariale.

Mais curieusement, pour le gastronome — et j'aime mieux dire pour le gourmet car si les gourmets sont tous, peu ou prou, gastronomes, combien de gastronomes proclamés ne sont pas gourmets pour un sou! — curieusement donc pour les épicuriens, mai est le mois des mariages heureux.

Il y a le mariage des tendres canetons avec les petits pois et les navets nouveaux.

Le canard est, pour les chinois (ceux d'avant Mao, j'imagine) l'emblème de la félicité. Nous laisserons cependant le canard de Pékin, de chair renommée, pour le simple nantais bien de chez nous, dont la race est régulièrement croisée avec un canard sauvage et qui, sainement élevé dans une ferme, arrive en cette saison à la plénitude : le « coincoin dodu » dont parle Léon Daudet dans son « Paris Vécu » qui vient d'être réédité.

Oui, ce caneton du printemps s'accorde parfaitement avec les petits navets nouveaux, ronds et légèrement rosés, sucrés et presque naturellement caramélisés dans le jus doré de la rôtissoire. Si le canard aux petits pois (frais, bien entendu, et toute la publicité du monde ne me convaincra point de la supériorité du petit pois en boîte,

dont on n'a jamais besoin chez soi), si donc le caneton aux petits pois printaniers est un mariage réussi, d'amour et de raison, le caneton aux navets est le mariage d'amour le plus pur, le plus fou, en même temps que le plus joyeusement raisonnable, le plus favorisé des Dieux.

C'est un plat de femmes, naturellement. Et il est de tradition chez Allard, où Fernande Allard, après sa belle-mère, le surveille en cuisine.

Un autre grand mariage dont les cloches peuvent sonner de Bretagne en Anjou : celui du brochet et du beurre blanc.

On sait qu'il est deux écoles de cette sauce (la plus simple et la plus subtile des sauces !) et que Nantes et Angers la revendiquent. L'école nantaise de La Chebuette, l'école angevine de La Poissonnière. C'est de La Chebuette que nous vient, par tradition, le beurre blanc de la Mère Michel, rue Rennequin, le meilleur de Paris.

Là encore il s'agit de cuisine de femmes.

Car le beurre blanc est d'abord le résultat d'un don. On ne l'apprend pas, on le tient d'ancestrales divinations et de secrètes formules, comme une alchimie du cœur même des terrestres nourritures.

C'est, aussi un défi.

Il se présente — du moins sa recette — comme un enfantillage culinaire : du beurre, du vinaigre, des échalotes...

A L'ALLIANCE

CHEZ THÉRÈSE ALBAN

Ris de veau aux morilles - Poulet sauté au vinaigre - Côte de veau sous la cendre et le « Bouribou » (canard au sang).

18, r. Vivienne (M^o Bourse). CEN. 44-48

PMR : 30 F - Fer. Dim.

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES



VIA VENETO ELY.

86-34

DÉJEUNERS D'AFFAIRES

DINERS - SOUPERS

FRANCO DE ANGELIS

à la guitare

13, rue Quentin-Bauchart

fermé le dimanche



LA PETITE TOUR

Ses spécialités : Homard grillé Poularde au whisky

11, rue de la Tour - TRO. 09-31

PARKING ASSURÉ - F. dimanche.

la grange au bouc

Diners-Spectacle-Soupers

Jacques Le Bouc

vous présente

ses nouvelles ATTRACTIONS

42, rue du Chevalier-de-la-Barre. Tél : ORN. 78-95 F. Dimanche

LA GRIGNOTIERE

« Elle demeure égale à elle-même et les connaisseurs savent que de tous les cabarets, c'est celui dont la cuisine reste la meilleure »

LA REYNIÈRE

Menus : 64 F (vin à disc.) et 86 F

(Champ. à discrétion)

Dans ces deux menus,

le service est également compris

29, rue MAZARINE - ODE. 81-58 - Fer. Dim.

SALLE CLIMATISÉE



50 Rue des VINAIGRIERS - DEUXE COSTA BRAVA - MOULES ANDALOUSES - BOT. 28 89

DANS UN CADRE 18^e

LE MOUSQUET

Jacques Leblanc, maître-rôtisseur

GRILLADES AU FEU DE BOIS
SPÉCIALITÉS DU VAL-DE-LOIRE

22, r. Champ-de-Mars, Paris 7^e 468-52-69

FERMÉ LE DIMANCHE

TOUT L'ESPRIT ET LE CHARME
RUSSES

SHEHERAZADE
RESTAURANT Russe
DE GRANDE TRADITION
Le meilleur orchestre tzigane, attractions
3, r. de LIEGE. Tri: 85-20. ts. 1. soirs 22h à l'aube.

GORISSE

84, rue Nollet (17^e) - MAR. 43-05

Andouillette

Lapin à la moutarde

et les mercredis et samedis midi

LA TRADITION DU POT AU FEU
— os à la moelle —

Fermé samedi soir et dimanche

Quoi de plus simple ? Mais rien, aussi, de plus difficile, de plus délicat, de plus fuyant, de plus malicieux ! C'est Recordier, le partenaire du bon clown Boulicot, le « Mimile » de la piste, qui avait coutume de dire : « On entre au cirque comme on entre en religion ». Eh bien ! une cuisinière doit « entrer en beurre blanc ». Et c'est en cela aussi qu'il est un défi. Aux chefs !

Aussi ce beurre blanc, agréable avec le turbot et le bar, supportable avec la langouste et les coquilles Saint-Jacques, est-il avant tout fait pour le brochet. J'ai parlé de mariage d'amour à propos du caneton et des navets. Ici c'est mieux et plus : sa justification. Sans le brochet, le beurre blanc ne serait que ce qu'il est. Sans le beurre blanc, le brochet ne serait... qu'un paquet d'arêtes !

Mai est encore le mois des asperges.

Les « griffes » d'Argenteuil, que le gendarme Charles Depezay ramena dans sa Sologne natale, voyagent à présent dans le monde entier. On fêtera bientôt le centenaire de cette déportation bénéfique sous l'égide d'un Pandore plus malin que de coutume. Mais déjà Rabelais, puis Madame Catherine, et La Quintinie pour son maître Louis le Quatorzième, et la Pompadour, avaient permis à l'asperge d'inscrire, de son pinceau finement trempé d'arc-en-ciel, sa légende...

Un heureux mariage, malheureuse-

ment négligé des restaurateurs, nous vient de Fontenelle : c'est celui des asperges et d'un œuf à la coque. Les asperges, cuites fermes, un peu craquantes, servant de mouillettes après avoir été trempées dans le beurre fondu et crémé, voilà plaisir raffiné mais dédaigné, hélas ! Inscrivons-le néanmoins ici au crédit du joli mai.

Mais puisque j'en suis aux mariages, il n'est pas trop tard pour signaler celui du 1^{er} avril, réussi le plus sérieusement du monde par le propriétaire du restaurant Poccardi.

Ce fut celui de la cuisine italienne et des vins d'Alsace.

Un Pinot 1959 de chez Léon Beyer se maria fort aimablement avec les charcuteries de la Péninsule et nous pûmes comparer les jambons de Parme et ceux de San Danielle, voisins mais de coupe différente (on laisse la « jambe ») et surtout plus fins. Et quelle merveilleuse façon de couper ces jambons ! Il y a deux écoles de coupe, de même que pour les saucissons : tranches minces ou tranches épaisses. Les tranches épaisses ont mes faveurs parce que l'on sait mal, en France, couper les minces. Lorsque la minceur est absolue, que la chair rose-cru acquiert cette translucidité de joyaux, quasi immatérielle, alors, oui, la tranche mince triomphe !

Poccardi a perdu, il y a quelques années, son étoile au Michelin. Si un

inspecteur du Guide avait partagé fraternellement avec nous les pâtes au basilic à la Gênoise, il eût opté pour le retour de l'étoile.

Dernier mariage, enfin, à l'occasion des Florales, du champagne et des fleurs.

Ce déjeuner chez Lasserre ne manquait pas d'originalité, mais de la bonne originalité, de celle qui sait « raison garder ». Des soles au safran à la poularde au tilleul (qu'il a créés spécialement pour les Florales et qui figureront à la carte tout ce temps) en passant par la salade Francillon.

Plat théâtral puisque c'est Dumas fils qui en donne la recette dans sa pièce Francillon. Plat « florales » aussi puisque composé de pommes de terre, truffes, moules, crosnes et... pétales de chrysanthèmes.

Pour terminer un sorbet au Clicquot rosé et aux pétales de roses rouges cristallisées.

La veuve Clicquot-Ponsardin, sans doute, la première en date des femmes chefs d'entreprise, nous apparaît sous les traits d'une vieille dame endeuillée et austère. Mais voici que du brut au millésimé 61, de l'admirable Bouzy rouge au rosé, le champagne Clicquot fleurit et rajeunit pour le mariage printanier des fleurs et de la table et met un peu de rose aux joues de la vieille et charmante dame.



**LE RESTAURANT
CABARET RUSSE
DES CHAMPS ÉLYSÉES**

RASPOUTINE
58, RUE BASSANO, ELY. 04 31
Une soirée inoubliable...

AVEC
PAUL TOSCANO
et ses tziganes
et les balalaïkas
DIMA LIKHOFF

LA CLOSERIE DES LILAS
"AU CARREFOUR DES IDÉES"

**DÉJEUNERS - DINERS
SOUPERS** en plein air "Ambiance musicale"

171, bd du Montparnasse
DAN. 70-50 - ODE. 21-68
(PARKING :
14, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE)

VAGENENDE
142, bd Saint-Germain
AUTHENTIQUE CADRE 1900
Tous les jours
4 SPEC. GASTRONOMIQUES
Fondue bourguignonne
FRUITS DE MER
SOUPERS après spectacle jusq. 2 h mat.
Sa terrasse couverte
Rés. : DAN. 68-18

auberge de chamonix
... toujours ses SPÉCIALITÉS
et le soir
**FRUITS DE MER
ET POISSONS**
Salons 10 à 50 couv. G. HABERT, pr.
17, rue de Ponthieu, ELY. 19-39. F. dim.

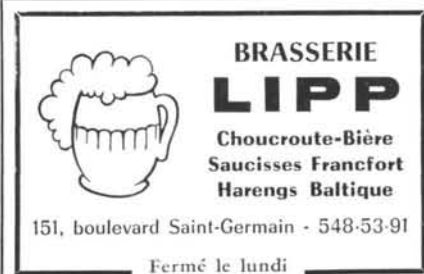
RÉSIDENCE JADIN
Hôtel particulier. Catégorie Luxe
WAG. 79-12 - Diners et Soupers
12, rue Jadin - Parc Monceau

CHEZ MANU
RESTAURANT LA TOQUE
16, rue de Tocqueville, PARIS-(17^e)
Tél. 227-97-75 (Métro : Villiers)

SON COUSCOUS SPÉCIAL - SA PAELLA
ALICANTINA - SA ZARZUELLA - SES GAMBAS
SA SANGRIA - SES MOULES COSTA BLANCA
et sa carte

CUISINE « A LA MANU »
(Ancien chef de la SN REPAL (Hassi-Messaoud))

FERMÉ DIMANCHE



**BRASSERIE
LIPP**
Choucroute-Bière
Saucisses Francfort
Harengs Baltique
151, boulevard Saint-Germain - 548-53-91
Fermé le lundi

RÉSIDENCE DE LA MUETTE
Un confort vrai
dans un décor fin XVIII^e
32, rue de Boulainvilliers (16^e)
Téléphone : 525-13-08



DOMAINE DE MONT-REDON

propriétaire-récoltant

à

CHATEAUNEUF-DU-PAPE (84)

... Respect de la **TRADITION**
et

Offre aux Gourmets, Hommes
d'affaires, Touristes, des vins
plus en **HARMONIE** avec les
goûts du jour.

Expéditions directes en bouteille.

GRANDS VINS DE BORDEAUX

Appellation contrôlée - Fronsac

ROUX-OUÏE

Propriétaire récoltant

Château-Lagüe

33 - Fronsac

Tarifs et échantillons sur demande



CHINON

A.O.C.

Vve JOGUET-MALECAULT

Propriétaire-Eleveur

à **SAZILLY (Indre-et-Loire)**

Vins de 64 - 66 - 67

exclusivement en bouteilles

Tarifs sur demande

COTEAUX DE LA LOIRE

Grand Vin blanc sec
Appellation SAVENNIÈRES contrôlée

COULÉE DE SERRANT

Mise en bouteilles au domaine

CHATEAU DE LA ROCHE-AUX-MOINES

Madame A. Joly, Propriétaire

SAVENNIÈRES (M.-&-L.)

Tarif sur demande

(Pour la Belgique : BREUVAL, 10, place J.-J. Willems, BRUXELLES 2)

Production maximum de

12.000 bouteilles par an

CHAMPAGNE



CHATEAU DE BLIGNY

LORIN FRÈRES

10-BLIGNY - TÉLÉPHONE : 18

14 F la bouteille

T.V.A. comprise, transport en sus
1 bouteille gratuite pour 24 bouteilles

*" Il est excellent, bouqueté
et parfaitement charpenté "*

Ph. Couderc

CE VIN DES MAUVES

au goût de violette

Saint-Joseph rouge

*" Une personnalité qui peut accompagner
un repas assez riche tout au long, surtout
à 4 ou 5 ans d'âge " Ph. Couderc.*

Georges Fabry Négociant

Route de Mauves, **TOURNON-07**

Tarif et documentation sur demande
sans engagement

*Un cadeau qui honore celui
qui l'offre et celui
qui le reçoit*



Demandez le catalogue
des meilleurs crus à

D. QUERRE

Château MONBOUSQUET



SAINT-ÉMILION - 33



**LES PLAISIRS
DE LA
CAVE**

A cheval sur l'étiquette

par **Philippe
COUDERC**

TOUT comme dans les affaires
politiques, en matière de vins,
l'étiquette n'est pas une
preuve de qualité. Toutefois, force
est bien de s'y résigner puisqu'elle
demeure toujours la plus sûre preuve
de l'origine d'une bouteille et sa
meilleure approche.

Certes, faut-il encore savoir la
lire. Un mélange pervers et subtil
d'usages et de traditions, d'autori-
sations et d'obligations légales la
font paraître en général peu compré-
hensible. Songez que la loi a même
prévu la place et les dimensions des
lettres qui la composent. Sans doute
arrive-t-on à en dégrossir la lecture
avec quelque expérience ; mais, alors,
pourquoi la recompliquer avec ces
labels, sceaux, cachets et autres
super-étiquettes délivrées par les
confréries et sociétés bachiques chères
à nos provinces vinicoles ?

La multiplication effrénée de telles
organisations rend d'ailleurs leur
recommandation, non point douteuse,

mais de plus en plus inutile, sans oublier pourtant qu'elles ont été créées dans le but de défendre la qualité des crus dont elles s'enorgueillissent de porter le nom. Quant à nous, il nous semble bien que l'Institut national des appellations contrôlées accomplit déjà très bien son travail.

En fait, à quoi aboutit l'apposition d'un grigri sur une bouteille déjà classée officiellement? En général, à une légère augmentation de prix que l'on s'explique mal. Pour le reste, on a une garantie supplémentaire — mais superflue — de l'authenticité de l'origine.

Quant à la qualité, elle n'est pas obligatoirement supérieure à celle des autres vins de même appellation : elle doit, certes, répondre à des normes précises, mais on peut trouver sous un label identique des vins de même origine, provenant de propriétés différentes et présentant par conséquent des niveaux de qualité variables.

D'autre part, nombre de propriétaires ne cherchent ni ne veulent obtenir pour leurs crus ce qu'ils considèrent comme des attrapenigauds. Et puis ils se méfient des règlements de compte.

On sait trop les luttes pour les présidences et autres postes honorifiques dont nombre de confréries sont le théâtre : les nouvelles naissent bien souvent de schismes des anciennes. Il ne faut pas s'étonner alors des exclusions qui peuvent suivre dans les délivrances de certains labels lors des récoltes suivantes. Et que l'on ne nous parle pas de dégustations « aveugles ». Sur un même terroir limité, il est bien rare que l'on ne reconnaisse pas le style des vins de ses voisins. L'impartialité se fait rare de nos jours !

Cela dit, tous les labels ne sont pas à mépriser : en cas de doute devant une carte de restaurant, autant choisir une bouteille remarquée par un organisme quelconque. Les Tastevins de Bourgogne, la Jurade de St-Emilion sont parmi les plus sérieux : ils furent les premiers. Le label des Maîtres Echansons participe d'un autre esprit : il s'agit là d'une sélection d'acheteurs. C'est en général sérieux encore qu'avec certaines facilités. Pour les autres, que Bacchus vous aide !

Blanquette de Limoux

PRODUCTEURS

11 - LIMOUX

Tél. : LIMOUX

à l'intention de VOTRE table,

BOURGOGNE

Rouge

Jean-Claude BOISSET

12 bouteilles 78 F

franco, envoi par retour

Jean-Claude BOISSET
21 - Brochon par GEVREY-CHAMBERTIN

VINS DE GRAVES

Blancs secs et Rouges
Mises du Château

**CHATEAU
CARBONNIEUX**

Réputation mondiale
Léognan — Gironde - 33

1^{er} GRAND CRU DE COGNAC
LOGIS DE LA MOTHE
GRANDE FINE CHAMPAGNE

A. JULLIEN

Propriétaire-récoltant

16 - CRITEUIL-LA-MAGDELEINE

Tél. : 83-54-02

UN VRAI PETIT ROSE

Que vous pourrez boire sans qu'il « vous monte à la tête ». Vendu par le producteur, il est joli avec sa robe claire, léger en alcool, fin, très bouqueté. D'une présentation sobre et élégante, il fera honneur à votre table.

**DOMAINE DE PLACIOT
82 - DONZAC**

72 F le carton de 16 bouteilles Fco domic.
Réduction par expédition de 2-3 cartons

CHAMPAGNE

Duval Leroy

Vertus près Epernay

CORBIERES

BLANC - ROSÉ - VIEUX ROUGE

15 bouteilles assorties **66,50 F**
Franco domicile

SAURY-SERRES

NÉGOCIANT-ÉLEVEUR

à Légnan-Corbières (Aude)

Maison fondée en 1880

C.C.P. Toulouse 5033

Tarifs fûts et bout. sur com.

CADEAU D'AMITIÉ
offert dans le carton

VINS DE BORDEAUX

LA MAISON DE CONFIANCE

FONDÉE EN 1904

JEAN ROORYCK

Viticulteur et négociant

33 - MARGAUX-MÉDOC

EXPÉDITIONS FRANCO DOMICILE

Tarif gratuit sur demande

Pour vous qui êtes gourmet

FRAMBOISE MASSENEZ

Production personnelle
d'un propriétaire distillateur
d'ALSACE

à BASSEMBERG-VILLE

(colis à partir d'une bouteille)

Demandez la documentation concernant
toutes les eaux-de-vie d'Alsace



**AUDACIEUX
INSOLITE
et GAI**

AVEC

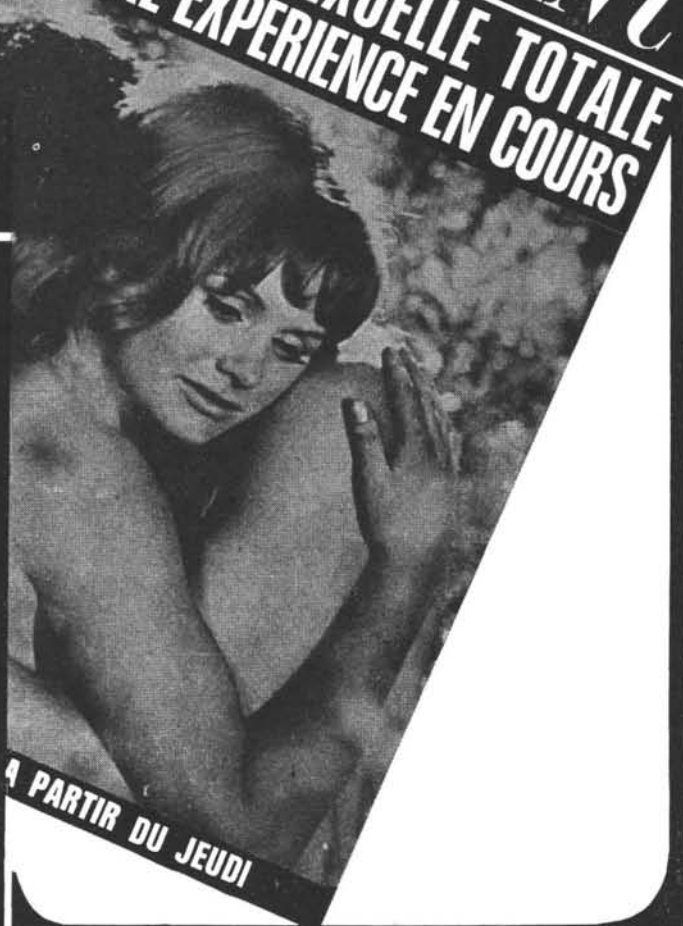
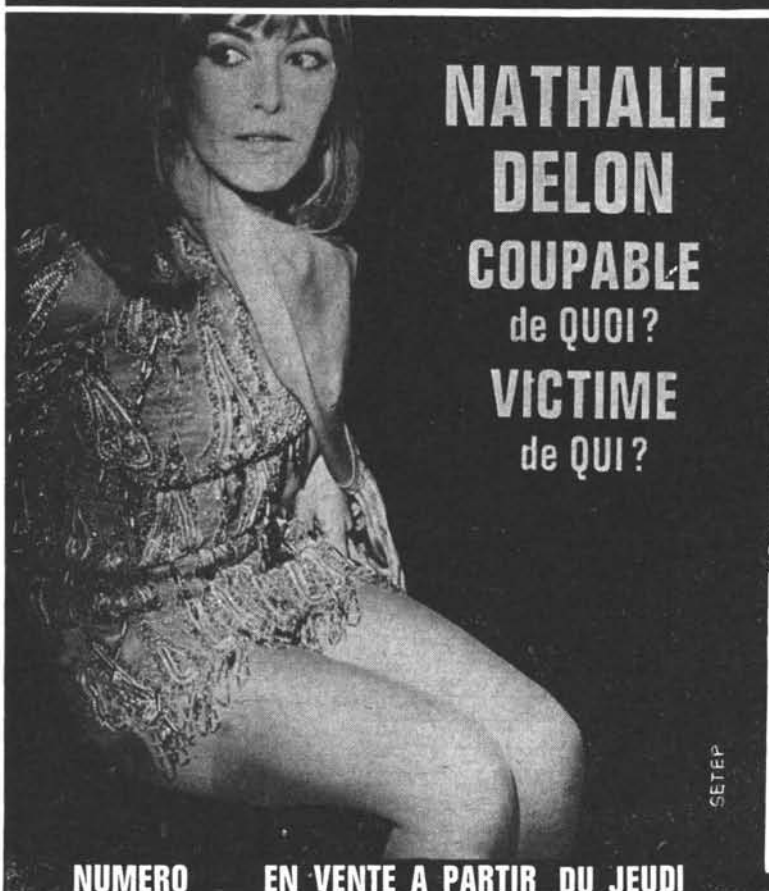
NOIR ET BLANC

NI JOURS NOIRS

NI NUITS BLANCHES

NOIR ET BLANC
LIBERATION SEXUELLE TOTALE
PREMIERE EXPERIENCE EN COURS

NOIR ET BLANC



NOIR et BLANC - 8, rue Lincoln, Paris 8^e

C. C. P. PARIS 4488-94

Abonnements :	FRANCE	Belgique	Etranger
6 mois	43 F	500 FB	65 F
1 an	80 F	950 FB	120 F

NUMERO EN VENTE A PARTIR DU JEUDI

SETEP



Emmanuelle Arsan

DESSINS EROTIQUES

de Bertrand

Introduction de Raymond Borde

1 album. Format 21 x 33 cm. 6 reproductions en couleurs et 120 dessins: 46,30 F
350 exemplaires numérotés constitueront l'édition originale. Ils comprendront - outre
les 120 dessins et les 6 reproductions en couleurs de l'édition courante, - une suite libre
de 25 dessins hors-commerce. 120 F

rappel

LES TRIGYNES
préface de René de Solier
30,85 F

**CERISE OU LE MOMENT
BIEN EMPLOYE**
par Dellfos
24,60 F

JOURNAL DE JEANNE
par Mario Mercier
24,60 F

JE T'AIME, JE T'AIME
Scénario et dialogues du film
d'Alain Resnais
par Jacques Sternberg
30,85 F

ERIC LOSFELD éditeur
14-16, rue de Verneuil - Paris 7^e C.C.P. 13.312-96 PARIS
catalogue général gratuit sur demande.

UN SIÈCLE DE CHANSONS CONTESTATAIRES

LES QUATRES BARBUS

INTERPRÈTENT

CHANSONS ANARCHISTES

1 DISQUE 33 T 30 cm Stéréo compatible

L'INTERNATIONALE NOIRE (Louise Michel) - DYNAMITE (Montenot)

LA RÉVOLTE (Sébastien Faure) - LE PÈRE LA PURGE - LA CHANSON DU PÈRE DUCHESNE - RAVACHOL
LA RAVACHOLE

LE TRIOMPHE DE L'ANARCHIE (Charles d'Anay) - SANTE CASERIO (Pietro Gori)

A BIRIBI (Bruant) - LES FAYOTS - HIJOS DEL PUEBLO - HEUREUX TEMPS - LES PAVÉS

S.E.R.P. -

EN VENTE CHEZ LES DISQUAIRES ET A

6, rue de Beaune - PARIS-7^e — **BAB. 41-75**

Le disque : franco 35 F

JEUNES GENS, JEUNES FILLES,
EXTERNAT, **INTERNAT**, DEMI-PENSION

Cours Secondaire des Yvelines

de la 6^e aux classes terminales

Préparation aux examens suivants : B.E.P.C. - Baccalauréat (A.B.C.D.). 100 % de succès obtenus à la première session du Baccalauréat (élèves tous présentés). Langues étudiées : Latin, Grec, Anglais, Allemand, Espagnol, Russe, Italien.

3, ROUTE DE NOISY
(78) L'ÉTANG-LA-VILLE — TÉL. : 958-66-37

260 hectares de vigne en plein Paris

Des vignerons des principales régions de production (dont la plupart ont été récompensés de médailles d'or pour la qualité de leur vin) se sont groupés pour ouvrir à Paris un magasin de vente qui reçoit chaque semaine des vignobles, des vins différents.

Si vous en avez le temps, vous êtes invités à venir les déguster gratuitement et sans engagement, tous les jours, sauf dimanche de 10 h 30 à 19 h 30.

Sinon, téléphonez ou écrivez.



Renseignements sur les arrivages dont les prix varient de 3,50 à 25 F la bouteille

ARMOIRIES DES VINS

EXPOSITION-VENTE

Magasin : 97, avenue de Villiers (17^e) - **WAG. 53-06**

Pour conserver vos numéros du **CRAPOUILLOT**



Tous ces titres précédemment parus sont disponibles à nos bureaux

Une luxueuse **RELIURE DE BIBLIOTHÈQUE**

Prix : 15 F

*Existe en rouge
grenat, gris
et vert jade*



Commandez-la directement à nos bureaux :

49, avenue Marceau - Paris-16^e

Envoi franco de port contre remboursement. Règlement d'avance par chèque bancaire, mandat ou versement au C.C.P. SEPA - PARIS 25-391-74

LIBRAIRIE DE LA SORBONNE

(EX LIBRAIRIE DU CRAPOUILLOT)

3, place de la Sorbonne - Paris-5^e

Chèque Postal : 417-26 Paris - Téléphone : 033-87-91

LIVRES ANCIENS

Les œuvres de Sénèque mises en français par Mathieu de Chalvet, avec « plusieurs traités moraux dédiés à Monseigneur l'Eminentissime Cardinal Mazarin ». In-folio plein veau fauve, dos à nerfs orné de fleurons, filets sur les plats. Belle rel. de l'ép. dont les mors sont assez fatigués (mériterait réparation). Paris « Imprimerie de Michel Blageart, au bout du Pont Neuf » 1647. **Les six comédies** de Terence en latin et en français trad. de M. de Marolles. Un fort vol. (12 x 19) sous rel. veau de l'ép. dos à nerfs orné (un peu usag. un petit mqe au dos, bel état int.) Paris 1640. Rare 150,00

..... 800,00

ROMANTIQUES

Elie Le Guillou : **Voyage autour du Monde** de « l'Astrolabe » et de la « Zélée » sous les ordres du Contre-Amiral Dumont d'Urville pendant les années 1837-38-39 et 40. Ouvrage enrichi de nombr. dessins et de notes scientifiques mises en ordre par Arago. 2 vol. in-8° sous rel. demi-veau vert d'ép. dos à nerfs orné. Très bel ex. de cette intéressante relation sur Tahiti, Terre Adélie, etc. Paris Berquet et Petion 1842 300,00

Le Paradis perdu, de Milton. Trad. de Chateaubriand, précédée de réflexions sur la vie et les écrits de

Milton, par Lamartine. Ill. de 27 grav. sur acier pleine page d'après Flat-ters. In-folio (33 x 34) sous rel. d'ép. demi-chagrin rouge, dos à nerfs orné (plats fanés, coins usag., légers accrocs à deux grav. dos recol. Bel état intérieur. Prix en conséquence. Paris, Rigaud 1863 100,00

HISTOIRE - MÉMOIRES

Journal du comte Rodolphe Apponyi, Attaché de l'Ambassade d'Autriche-Hongrie à Paris, publié par Ernest Daudet. Ill. de qq. grav. 4 vol. in-8° (14 x 23) sous bel. rel. demi-veau bleu, dos à nerfs. Bel état. Paris 1913 200,00

Vingt-cinq ans à Paris 1825-1850. **Histoires tragiques de notre temps** « où sont contenues les morts in-justes et lamentables de plusieurs personnes, arrivées par leurs ambitions, amours déréglées, sortilèges, vols, rapines, et par autres accidents divers et mémorables » composées par François de Rosset. Dernière éd. augmentée des histoires de dames de Ganges, de Brinvilliers, et « aussi de plusieurs autres très remarquables qui n'ont pas encore été vues ». In-12 sous rel. plein veau de l'ép. (frot.) dos à nerfs. A Rouen, chez Richard Lallemant près les jésuites. 1700. Très rare. 160,00

ÉDITIONS ORIGINALES

Guy de Maupassant : **La vie errante**. In-12 sous très belle rel. demi-chagrin grenat à coins, tête dorée, couv.

cons. éd. or. Très bel. ex. état de neuf. 1890 100,00

Guy de Maupassant : **Notre Cœur**. In-12 br. éd. or. Un des rares ex. num. sur hollandaise (couv. fatig. dos recol.) 1890. Très rare 200,00

Léon Bloy : **Un brelan d'excommuniés**. In-18 sous très bel. rel. demi-marquin fauve à coins, tête dorée, tr. non rogn. couv. et dos cons. (Pagnant) Ed. or. 1899 (bien que la couv. porte 2^e édit.). Etat de neuf. 160,00

Léon Bloy : **Le fils de Louis XVI**. In-18 sous tr. bel. rel. demi-marquin fauve à coins (même rel. que ci-dessus signée : Pagnant) Ed. or. 1900. Etat de neuf. Très rare 200,00

Bruant : **Dans la rue** (2^e vol.) avec les célèbres ill. de Stenlein. In-12 sous rel. demi-marquin vert à coins, tête dorée, tr. non rogn., éd. or. Superbe ex. avec une bel. rel. d'ép. La jolie couv. en couleurs dépliant est cons. A Paris (s. d.) chez A. Bruant 100,00

Marcel Proust : **Pasichas et mélanges**. Ed. or. in-12 carré br. (neuf n.c.) N.R.F. 1919 150,00

Rémy de Gourmont : **Un cœur virginal**. In-12 sous tr. bel. rel. demi-chagrin fauve à coins, éd. or. 1907. Etat de neuf 120,00

Francis Carco : **Petits airs, poèmes**. In-12 sous tr. bel. rel. demi-chagrin bleu, tête dorée, couv. cons., éd. or. rare. Ex. de Carco qui a fait rel. dans l'ex. le projet du titre écrit de sa main. Paris, Ronald Davis, 1920 .. 120,00

BULLETIN D'ABONNEMENT

(Faire une croix dans le carré choisi)

LE CRAPOUILLOT

49, av. Marceau - PARIS 16^e

Tél. : 553-65-09

☐ JE DÉSIRE M'ABONNER

☐ JE DÉSIRE ME RÉABONNER

I AN

4 numéros 25 F (Étranger 28 F)

NOM :

PRÉNOM :

ADRESSE :

.....

DATE : SIGNATURE :

Je vous adresse ci-joint la somme de 25 F - 28 F

par Mandat lettre (1)

chèque bancaire (1)

C.C.P. PARIS 25.391.74

(1) Rayer les mentions inutiles

COLLECTION LE PETIT LIVRE ROUGE

- 1/ LA RÉVOLUTION SEXUELLE
Citations choisies
par André LAUDE
- 2/ LA VIOLENCE
RÉVOLUTIONNAIRE
Citations choisies
par Jean-Louis BRAU
- 3/ LA CONTRACEPTION
par Claude MAILLARD
- 4/ SATAN
par Ange BASTIANI

- 1/ LA NUIT DU POUVOIR
(la vérité sur les C.D.R.)
par R. GASCON
- 2/ LE SITUATIONNISME
par Eliane BRAU
- 3/ UTOPIES ET
PERVERSIONS
par Marc PIERRET

COLLECTION REVOLTE

DOCUMENTATION SUR DEMANDE
N.E.D. 17 RUE DUGUAY-TROUIN / PARIS 6^e

NOM PRÉNOM
ADRESSE

L. R. CONSEIL

CONTACTS ET RELATIONS EN FRANCE ET TOUS PAYS

Depuis 1963, le Club Européen est à votre disposition
POUR

- Toutes vos annonces concernant les relations amicales, sentimentales, culturelles, linguistiques, commerciales, professionnelles, etc.
- Toutes recherches et sélections personnelles.
- Mariages, emplois, problèmes personnels, projets, immobilier, etc.

En fait, si vous avez un problème, qu'il concerne vos loisirs, votre travail, votre vie affective, etc. écrivez- nous ! Réponse dans la même journée.

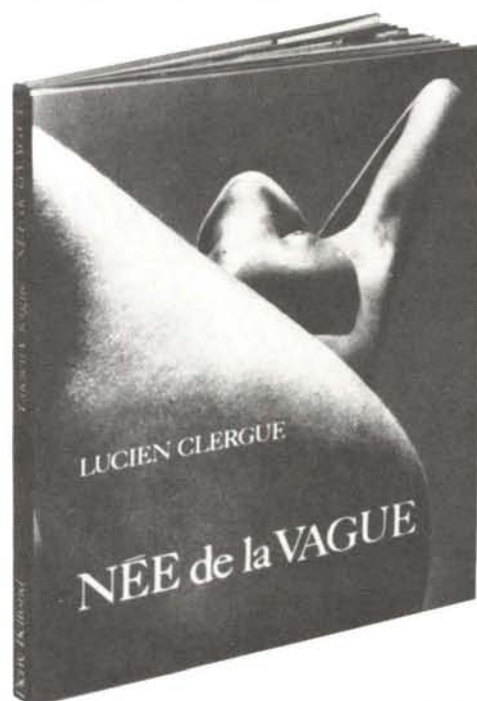
Une Organisation moderne, qui répond parfaitement aux besoins actuels.

CLUB EUROPÉEN

Service 45 - B.P. 59
AUBERVILLIERS - 93

JOINDRE 3 TIMBRES S.V.P.

lucien clergue NÉE DE LA VAGUE



publiscope

Un album photographique
de format 24 x 30, 92 pages

59^F

"La réussite de Lucien Clergue est d'avoir su transcender par une admirable sensibilité poétique la sensualité et l'Erotisme des plus belles photos de nus jamais publiées".

NOE Diffusion
4 rue Guisarde Paris 6^e

BON DE COMMANDE
à adresser à NOE diffusion
4 rue Guisarde Paris 6^e

Je, soussigné, âgé de plus de 21 ans, serais désireux de posséder votre livre "Née de la vague" au prix de 59 F (Franco de port).

NOM

PRENOM

ADRESSE

SIGNATURE

Je choisis le mode de règlement suivant* :

- ☐ Chèque Bancaire
- ☐ Chèque Postal (joindre les 3 volets)
établi à l'ordre de NOE, C.C.P. 16.971-80 PARIS
- ☐ Mandat-lettre

* Cocher les mentions utiles

*Chaque jeudi...
pour en savoir plus long*

minute

Par ses informations, ses indiscretions, ses analyses, ses enquêtes, ses échos, ses tribunes, ses documents, ses prises de position, MINUTE est indispensable au Français de 1969 qui veut être informé **COMPLÈTEMENT** Vérifiez-le vous-même !

EN VENTE PARTOUT : 2.50 F.